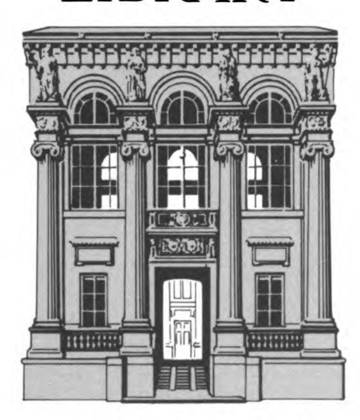
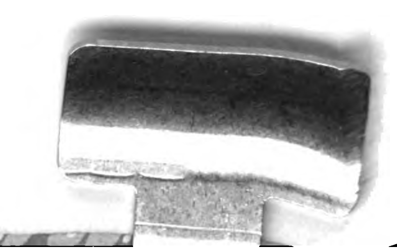
Le lion de la victoire

Judith Gautier







LA CONQUÊTE DU PARADIS

LE LION
DE LA
Victoire

PAR

JUDITH GAUTIER



PARIS
L. FRINZINE, ÉDITEUR
112, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 112

1887

LE

LION DE LA VICTOIRE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Iskender.. 1 vol.
Le livre de Jade..................................
Le Dragon impérial.............................. 1 vol.
La Sœur du soleil (l'Usurpateur). Ouvrage couronné par
l'Académie française, *nouvelle édition*............... 1 vol.
Les Peuples étrangers.............................. 1 vol.
Lucienne.. 1 vol.
Les Cruautés de l'amour........................... 1 vol.
Isoline.. 1 vol.
Richard Wagner et son œuvre....................... 1 vol.
Les Poëmes de la Libellule, *édition de luxe*........... 1 vol.

EN PRÉPARATION

Les Explorateurs français.
Peintres contemporains.
Les Héroïnes du harem.

N° 

LA CONQUÊTE DU PARADIS

LE LION DE LA VICTOIRE

PAR

JUDITH GAUTIER



PARIS
L. FRINZINE, ÉDITEUR
112, *Boulevard Saint-Germain*, 112

1887


29 JUN 1994

A

AUGUSTE VACQUERIE

LE

LION DE LA VICTOIRE

I

LE DÉBARQUEMENT

Il fait nuit ; mais c'est une nuit indienne ruisselante d'étoiles. La mer, toute éclaboussée d'étincelles, semble rouler des braises, emmêler des rubans de feu.

Silencieux comme des fantômes, les vaisseaux de haut bord glissent rapidement, toutes voiles dehors. Ils paraissent gigantesques, dans la pénombre, avec leurs fières mâtures, leurs coques élevées, toute cette toile éployée qui met dans le ciel de larges taches sans astres.

Ces bâtiments ont une allure mystérieuse et sournoise qui n'a rien de pacifique; les feux sont masqués,

et, aux trois rangs de sabords, qui percent les flancs puissants, quelques lueurs piquées par les étoiles dénoncent les canons à l'affût.

Il y a là en effet huit navires de guerre, toute une flotte, qui s'avancent sur une seule ligne, poussés par une brise régulière, et sont assez proches l'un de l'autre pour ne pas se perdre de vue, même dans la demi-obscurité.

A bord du vaisseau amiral, plus haut que les autres et qui amasse plus d'ombre autour de lui, deux jeunes officiers, accoudés au bastingage, causent à voix basse.

Autour d'eux les manœuvres s'accomplissent presque en silence. Le battement de la toile, quand la brise mollit, le léger sifflement des cordages, le craquement de la carène sont les seuls bruits qui se mêlent au murmure continu de l'eau, déchirée par la poussée de la proue.

Parfois, cependant, une poulie jette soudain un grincement qui fait l'effet d'un cri.

Quelques lumières apparaissent au bord de l'horizon qui semble proche; rousses et troubles à côté du scintillement bleu des étoiles, elles sont disposées irrégulièrement à des hauteurs différentes.

— Madras! dit l'un des officiers à son compagnon.

— En sommes-nous loin?

— A une lieue peut-être. Et le jeune homme ajoute en riant tout bas : ils dorment sur leurs deux oreilles, ces bons Anglais, et presque tous ont déjà soufflé

leur chandelle; c'est pourtant là, je gage, leur dernière bonne nuit; les trois cents bouches de nos canons leur chanteront demain l'aubade.

— Connaissez-vous le plan d'attaque, monsieur de Kerjean ?

— Pas plus que vous, mon cher Bussy; mais il est facile à deviner : mouiller à quelque distance de Madras, débarquer de l'artillerie et surprendre la place. Ah! nous virons! ajoute-t-il en prêtant l'oreille à un commandement jeté dans le porte-voix.

— On se rapproche de terre, dit Bussy.

Tous les bâtiments, en effet, accomplissent en même temps la même manœuvre et courent une bordée vers la terre; puis ils reprennent leur première direction, côtoyant de plus près le rivage. Les lumières de Madras s'éloignent à babord, pâlissent et disparaissent.

C'est Madras cependant que guettent ces formidables rôdeurs. Ils ont passé inaperçus, aucun navire ennemi ne soupçonne leur présence, aucun n'a donné l'alarme.

Bientôt des chaloupes se détachent et vont reconnaître la côte. Le lieu est propice au débarquement.

Alors un grouillement d'ombres silencieuses se laisse entrevoir sur les navires. On déroule la chaîne des ancres, les matelots grimpent dans les haubans et peu à peu toute la toile s'abat, se replie, laisse à nu la sveltesse majestueuse des mâtures et des cordages.

L'amiral, entouré de son état-major, s'avance sur le pont et donne, sans baisser la voix, une voix rude

et impérieuse, les dernières instructions. Bussy et Kerjean reçoivent les ordres qui les concernent : ils doivent débarquer les premiers avec cent cinquante hommes et aller reconnaître et occuper une pagode en ruines, qui se trouve par là. Cette pagode sera un poste avancé qui protégera au besoin le difficile transport de l'artillerie; puis, le travail accompli, on pourra y dormir le reste de la nuit.

Alors d'innombrables embarcations, les chelingues du pays, faites d'écorce de cocotiers et de cuirs cousus, afin d'avoir la souplesse et l'élasticité indispensables pour ne pas être brisées par le ressac terrible de la dernière lame, semblent sortir des flancs des grands navires. Elles dansent sur l'eau d'une façon désordonnée, comme des cosses vides; mais bientôt le poids des hommes leur donne un peu de stabilité, et elles prennent leur route vers la rive invisible. Les deux officiers sont descendus les derniers; mais leurs rameurs sont les plus robustes et ils sont bientôt en tête de la flottille.

Un grondement continu, comme un tonnerre lointain, commence à se faire entendre; il grandit, roule, s'étend, majestueux; devient une longue vibration, une harmonie imposante qui rappelle les graves accords d'un orgue géant.

— Nous approchons, dit Kerjean.

— Qu'est-ce donc ? demande Bussy.

— Ce bruit ? C'est l'énorme chute de la mer sur plus de cent lieues de côtes.

Ils furent bientôt en plein tumulte dans une nappe

d'écume bouillonnante, désordonnée, comme folle, et il leur semblait que les canots bondissaient sur une houle de neige.

— Attention ! cria Kerjean.

C'était la chute : une lame monstrueuse qui tombait en cataracte sur le sable ; et les canots prirent un élan vertigineux, à travers le tapage assourdissant, dans un éclaboussement d'eau. Mais l'habileté des rameurs noirs était telle qu'avant d'être revenus de l'étourdissement les passagers se trouvèrent, un peu mouillés, mais sains et saufs, sur le rivage.

Kerjean se secoua en riant, et Bussy, qui respirait à pleins poumons la bonne odeur de la terre, sembla pris d'une frénésie de joie :

— Enfin je te touche donc, mystérieuse contrée ! s'écria-t-il. C'est bien ton sol que mon pied foule ! Le rêve se réalise, enfin !

Et il ajouta, en levant les yeux vers les étoiles :

— Djennat-Nichan !

— Quel hébreu nous parlez-vous là ? demanda Kerjean, qui regardait son compagnon avec surprise.

— N'est-ce pas là un des noms de l'Inde ? dit Bussy ; il signifie : Image du Paradis. N'est-ce pas bien un nom qui lui convient ?

— Paradis ! quelquefois ; enfer, très souvent, répondit Kerjean ; mais ce n'est pas le moment de discuter cette question. Nos hommes ont accompli sans encombre la cabriole du débarquement, c'est l'instant de les rallier et d'exécuter les ordres reçus.

Bientôt on se mit en marche, guidé par un cipaye qui connaissait la pagode en ruines.

— Serrez les rangs ! cria Kerjean, et que l'avant-garde avance avec précaution en battant les buissons.

— Que redoutez-vous ? demanda Bussy, la côte semble absolument déserte.

— L'Inde est autant aux bêtes qu'aux hommes ; en cela, elle ressemble à ce paradis pour lequel vous la prenez ; mais elle en diffère en ceci, puisque les bêtes étaient douces là-bas, à ce qu'on raconte : c'est qu'elles sont ici fort dangereuses et féroces. Entendez-vous leur musique ?

La nuit en effet était pleine de plaintes et de cris sourds. Mais les bêtes affamées fuyaient à l'approche de cette troupe nombreuse, et à travers les hautes herbes et les broussailles on arriva sans en avoir vu une seule à la pagode ruinée.

Des bandes de chacals, des compagnies de vautours furent encore les seuls ennemis que l'on eut à mettre en déroute et qui cédèrent la place, en protestant par d'affreuses clameurs.

On fit le tour des monuments effondrés, des jardins sans clôtures et semés de débris, puis, les sentinelles postées, le signal de la réussite de l'entreprise donné à l'escadre, on rompit les rangs et l'on campa dans la place si facilement conquise. Le plus grand nombre s'était installé dans une haute salle ouverte, la moins délabrée de l'édifice ; les deux officiers s'étendirent là aussi, sur leurs manteaux, pour prendre quelques heures de repos.

— Avez-vous sommeil, monsieur de Bussy? demanda bientôt Kerjean.

— Sommeil! Si près du moment de combattre, et sur cette terre que je brûle de voir et que la nuit me dérobe? Non, certes, avec impatience j'attends l'aurore.

— Alors, si vous ne voulez pas dormir, permettez-moi de vous faire une question.

— Faites, monsieur de Kerjean, je serai heureux d'y répondre.

— Je suis bien indiscret, dit Kerjean avec un peu d'hésitation, voici trois jours seulement que je vous connais et il me semble que je vous connais depuis toujours; peut-être, cependant, ma sympathie va trop vite.

— Est-il possible que vous ne deviniez pas quelle joie c'est pour moi, qui arrive inconnu dans ce pays, de trouver avant de toucher terre un ami tel que vous, dit Bussy en tendant la main à son compagnon.

— Vrai? Vous me considérez déjà comme un ami? s'écria Kerjean d'une voix joyeuse, alors j'ose tout: dites-moi quel est ce jeune page, si gracieux et si pâle, que vous avez fait débarquer à Pondichéry?

— Vous l'avez vu?

— C'est moi qui l'ai reçu à terre. Il était tout mouillé et tout éperdu. J'ai repris l'embarcation qu'il quittait pour rejoindre la frégate.

— C'est que vous me demandez-là un secret qui n'est pas le mien.

— Vous voyez! Eh bien, n'en parlons plus et pardonnez-moi, dit Kerjean, avec un soupir.

— Je fais mieux que de vous pardonnner, je vous promets de vous répondre... plus tard.

— Ah! plus tard! et si je suis tué demain je ne saurai rien, s'écria Kerjean avec un désappointement d'enfant gâté.

— Vous y tenez? dit Bussy. C'est qu'il y a un peu de fatuité de ma part à vous répondre. Enfin voici: ce jeune page est une femme.

— Une femme! Cette idée avait un instant effleuré mon esprit.

— Une jeune fille même, reprit Bussy, vous voyez, c'est très romanesque; elle s'est éprise de moi pendant mon séjour à Paris, et sous un déguisement m'a suivi.

— Une fille noble?

— Oh! non, une simple bourgeoise, une orpheline qui avait hérité de l'hôtellerie où j'étais descendu à Versailles. Je ne me doutais de rien jusqu'au moment où, lui annonçant mon départ pour l'Inde, je la vis tomber pâmée sur le plancher. Cependant, en revenant à elle, elle me dit quelle était sujette à des vertiges, et j'oubliai vite le soupçon que j'avais eu un instant. Mais la rusée, pendant que je faisais mes préparatifs de départ, réalisa sa fortune et, tout en me recommandant avec la plus grande instance un sien parent qui voulait aller aux Indes et me tiendrait lieu de serviteur durant le voyage, elle organisa dans le plus grand secret son déguisement et disposa tout pour me suivre. Ce parent, que j'avais consenti à emmener, devait me rejoindre à Lorient. Lorsqu'il arriva, j'étais déjà à

bord du bâtiment, occupé par une affaire de service, et nous étions loin du port quand je reconnus Marion, trop tard pour m'opposer à sa folie.

— Et elle a supporté cette longue navigation, ces tempêtes, ces jours de combats ?

— Avec le plus grand courage ; mais elle est maintenant épuisée et malade ; c'est pourquoi je l'ai laissée à Pondichéry.

Kerjean avait une phrase sur les lèvres, il hésitait, cependant elle s'échappa :

— Vous devez bien l'aimer ?

— Eh bien non, je ne l'aime pas, répondit Bussy après un court silence, j'ai beaucoup d'amitié pour elle, mais pas d'amour.

— Pauvre enfant ! s'écria Kerjean, sa passion ne vous a point touché, vous êtes tellement cruel ?

— La chère Marion n'est pas exigeante, il paraît que le bonheur de vivre près de moi et d'être le plus attentionné des pages lui suffit tout à fait.

— Vous croyez cela, mais sa pâleur en dit plus long. Ah ! je le devinais : vous êtes un de ces êtres que toutes les femmes adorent.

Kerjean se tut, et tomba dans une rêverie qu'il secoua bientôt comme s'il eût craint de laisser deviner ses pensées. Se relevant vivement sur un coude, il reprit la conversation.

— Que pensez-vous de l'amiral ? dit-il.

— Encore une question délicate, répondit Bussy, en souriant, mais j'y répondrai franchement. L'amiral me fait l'effet d'être un héros mi-parti de blanc et de

noir, lumière et ombre, archange et diable. Moi qui l'ai vu accomplir des prodiges, je ne le reconnais plus ; toutes ces lenteurs, ces hésitations, ce refus de combattre l'escadre anglaise quand nous avions tous les avantages, c'est à n'y rien comprendre.

— Je comprends, moi ; comme vous le dites, il y a de l'ombre sur ce héros, et je crois deviner quelle est la paille qui fera rompre ce pur acier.

— Qu'est-ce donc ?

— L'envie !

— Que dites-vous là ? s'écria Bussy en se rapprochant de son compagnon, parlez plus bas.

— Vous verrez, continua Kerjean en baissant la voix ; l'amiral est dévoré de jalousie ; il ne veut ni ordres ni conseils, même quand ils sont conformes à ses idées ; la puissance de mon oncle dans ce pays lui porte ombrage, il ne veut pas d'une victoire partagée.

— Vous m'effrayez ; mais je ne puis croire à de pareils sentiments.

— Dieu veuille que je sois un calomniateur, dit Kerjean en soupirant.

Le silence se rétablit encore une fois et de nouveau le jeune homme le rompit.

— Voici bien longtemps que j'ai quitté la France, dit-il, parlez-moi d'elle. Que dit la cour ? que fait-on à Versailles ?

Bussy complaisamment rapporta à son compagnon toutes les chroniques, les scandales qui occupaient la cour lors de son départ de France, les succès galants du duc de Richelieu, la fortune naissante de Madame de

Pompadour, la nouvelle maîtresse du roi. Mais lorsqu'il eut parlé quelque temps, un léger ronflement vint l'avertir qu'on ne l'écoutait plus. Il rit silencieusement, et, mettant ses mains sous sa tête, il contempla la palpitation des étoiles, à travers les larges baies de la salle, qui semblaient découper des festons de velours noir sur la clarté relative du ciel.

Le bruit de toutes ces respirations d'hommes au repos troublait seul le silence ; mais si quelqu'un eût été éveillé, il eût pu entendre Bussy murmurer une fois encore, comme s'il prononçait le nom d'une maîtresse bien-aimée :

— Djennat Nichan !

II

L'ENFANT PRODIGUE

Dans le plus triste quartier de Madras, aux confins de la ville noire qu'habitent presque exclusivement les indigènes, enveloppée de silence et d'ombre, une misérable hutte semblait veiller encore au milieu du sommeil général.

Une lumière, qui brûlait à l'intérieur de l'humble logis, faisait apparaître la baie carrée de l'unique fenêtre, et envoyait au dehors une traînée rousse qui éclairait quelques broussailles et la claire-voie en bambous enfermant quelques mètres de jardin.

Dans la seule chambre, basse et délabrée, s'étendant entre les quatre murs de terre battue, et meublée d'un hamac, de quelques chaises de jonc et d'une grande table, deux hautes chandelles de cire jaune, pareilles aux cierges des veillées mortuaires, portées par des

flambeaux de fer, au milieu de nombreux registres épars sur la table, éclairaient de leur lueur tremblotante le dernier épisode d'une vie humaine prête à finir, non comme une lampe dont l'huile est épuisée, mais comme une flamme vigoureuse qu'une raffale éteint.

Un jeune homme de vingt ans à peine était accoudé à la table et semblait relire une lettre ouverte devant lui ; l'encre en était encore humide.

Un pistolet, dont les vifs luisants affirmaient qu'il avait été soigneusement fourbi, était couché sur des papiers, à la droite du jeune homme.

Ce malheureux, d'une figure énergique et fière, aux cheveux blonds, aux yeux noirs, demeurait immobile, pâle, les dents serrées, les sourcils froncés sous l'effort d'une volonté inexorable. Il avait déjà la ridigité du cadavre qu'il voulait être quelques minutes plus tard.

Dans cet espace étroit, il faisait une chaleur étouffante, et la sueur coulant le long des joues mettait comme des larmes sur cette face impassible.

Fermer cette lettre, la cacheter et y écrire l'adresse, c'était la dernière action que ce jeune homme avait à accomplir en ce monde. Ses regards s'attachaient malgré lui sur la lettre et il la relisait.

Elle était ainsi conçue :

« Très honoré père, et vous mère très respectée,

« Quand cette lettre sera sous vos yeux, dans mon pays natal, vous aurez un fils de moins. Peut-être alors accorderez-vous quelques regrets à l'enfant qui ne vous a pourtant donné que des soucis.

« Qui sait ?... Un moment de surprise, quelques soupirs et ce sera tout.

« Ah ! n'est-ce pas trop déjà ! et n'est-ce pas plutôt une illusion de mon orgueil qui me pousse à croire à ces regrets ? comment admettre que l'on puisse ainsi, à vingt ans, s'échapper de la vie sans qu'une faible plainte accompagne au moins votre fuite.

« Quelle faiblesse !

« Non, non. A quoi bon essayer une dernière parure à cette existence qui se montre si impudemment dans son affreuse nudité, à cette vie que je méprise et dont je me délivre ? La vérité, la voici.

« Quel soupir pouvez-vous exhaler, si non un soupir de soulagement, en apprenant que ce détestable Robert Clive n'est plus ?

« Les transes que causait celui auquel les bonnes gens avaient tristement prophétisé, en hochant leur vieille tête, qu'il serait un imbécile s'il n'était un scélérat, meurent avec lui.

« Oui, ce monstre de Bob, qui tout enfant, grimpait lestement au clocher de Market-Drayton et y apparaissait comme un démon ; cet enragé qui avait soulevé une insurrection parmi les garnements de son âge, brisant les vitres des braves citadins ou exigeant d'eux une rançon de pommes et de demi-pence ; ce paresseux, ce turbulent qu'on avait envoyé à tous les diables mourir de la fièvre ou d'autre chose, il a enfin expié ses crimes passés et à venir, nous pouvons donc dormir tranquilles !

« Dormez ! dormez ! Il dort, lui aussi, l'enfant

réprouvé ! saoul de chagrin et de misère, seul, perdu aux confins du monde, il n'a pas eu un seul jour heureux depuis qu'il a quitté son pays natal, et cet indomptable avait des larmes dans les yeux quand il pensait à sa chère Angleterre...

« Il n'a plus ni larmes ni colère. Adieu ! Effacez de votre mémoire, comme il s'efface lui-même de la vie, l'inutile et misérable

« Bob Clive. »

« A Madras, le 2 de septembre 1746, une heure du matin ».

Le jeune homme ferma la lettre et écrivit l'adresse d'une belle écriture large et lisible, l'écriture d'un bureaucrate.

A sir Richard Clive
près de Market Drayton

Shropshire (*Angleterre*)

Puis, sans quitter sa place, sans se lever, pour regarder une dernière fois le ciel scintillant d'étoiles, il prit le pistolet, le chargea et l'arma avec le plus grand soin, mit le canon de l'arme dans sa bouche, ferma les yeux, et tira.

Un petit bruit sec, mat, au lieu du bruyant éclat qui devait faire sauter le crâne.

Le pistolet avait raté.

Le jeune homme, avec un sursaut douloureux, regarda autour de lui comme quelqu'un qui revient de loin ; puis il eut un sourire d'une horrible amertume

devant cette destinée impitoyable qui le condamnait à se tuer deux fois.

Le pistolet rechargé, il se leva et le déchargea par la fenêtre: un éclair et une vive détonation déchirèrent le silence; l'arme prouvait qu'elle était bonne.

En remettant pour la troisième fois une balle dans le canon du pistolet, le malheureux était secoué d'un tremblement nerveux et il grinçait des dents à les briser; mais il n'y avait pas en lui la moindre hésitation.

Cette fois, il resta debout et appuya la bouche du pistolet sur sa tempe.

Il tira. Et pour la seconde fois l'arme refusa de le tuer, le coup ne partit pas.

Alors, Robert Clive, jetant brusquement le pistolet loin de lui, releva la tête avec une sorte d'orgueil.

— Ceci tient du miracle! s'écria-t-il. Dieu ne veut pas que je meure! Il me réserve, sans nul doute, pour quelque chose de glorieux!

Et il leva les yeux vers le jour, qu'il ne croyait plus revoir, vers le jour naissant qui bleuissait déjà le ciel.

A ce moment, on frappa à la porte, et comme elle n'était fermée qu'au loquet, un grand jeune homme la poussa, et courba un peu sa taille pour entrer dans la hutte. C'était un être long, maigre, jaune de peau, les joues creuses, et fort négligé dans son costume.

— Ah! vous êtes levé? dit-il, vous savez ce qui se passe?

Robert Clive, qui n'avait rien entendu, se retourna et reconnut un commis de la compagnie des Indes, un de ses compagnons de misère.

— C'est vous, Wheeler, d'où venez-vous ? dit-il distraitement.

— Dois-je l'avouer ? dois-je l'avouer ? grommela le nouveau venu. Amour et discrétion! Vous devinez qu'il s'agit d'une charmante personne couleur de chocolat, avec des yeux flamboyants ? Le diable m'emporte ! je regrette de l'avoir quittée.

— Vous êtes ivre, Wheeler ?

— Je l'étais, certes, je l'étais ; mais qu'est ceci ? reprit-il en heurtant du pied le pistolet, encore un nouveau duel ?

— Oui, un duel entre moi et la vie, répondit Clive, et j'en sors vaincu. Le croiriez-vous : deux fois, cette arme, comme un chien enragé qui ne veut pas mordre son maître, vient de me refuser le service ?

— Bah !...

Et Wheeler ramassa le pistolet qu'il examina curieusement

— Et me voici convaincu, reprit Clive, que ma vie est précieuse et mon avenir brillant.

Wheeler éclata de rire.

— Ah ! certes, voilà qui est bien ! s'écria-t-il, désormais les ballots et les factures de la compagnie des Indes seront comptés et redigées par un grand homme.

— Au diable la compagnie ! dit Robert Clive avec humeur.

— Elle est dans de beaux draps d'ailleurs, reprit le maigre commis en laissant pendre ses longs bras, vous me faites oublier avec vos histoires ce que je venais vous dire.

— Qu'est-ce donc ?

— Pchutt !... Elle n'a peut-être pas longtemps à vivre, cette chère compagnie, cette maternelle compagnie qui nourrit ses enfants bien-aimés de sueurs et de privations. Ah ! ah !... ma foi je rirais bien.

— Vous riez toujours, Wheeler.

— C'est la façon la plus sûre de cacher ses larmes, dit le jeune homme avec une subite gravité.

Mais ses dents jaunes reparurent aussitôt entre ses lèvres minces et glabres. Il s'était assis sur le bord de la table et balançait ses grandes jambes en ricanant vaguement.

— Eh bien, mon cher, dit Clive, que veniez-vous me dire ?

— L'escadre française est dans la rade, et cette nuit des troupes ont débarqué à quelques lieues de la ville, dit Wheeler en élevant un bras comme s'il indiquait un point de l'horizon.

— Vous aurez eu ce rêve en buvant votre brandy, répondit le jeune homme en haussant les épaules.

— Possible ! je ne les ai pas vus, dit Wheeler, qui, cognait la table avec ses talons ; c'est le frère de ma bien-aimée qui était occupé sur la grève à quelque contrebande, et qui est venu, tout courant, nous annoncer cela.

— Il aura vu quelques contrebandiers comme lui.

— Tant pis, alors ! grommela Wheeler ; j'aurais aimé un peu de gâchis ; la déconfiture complète de cette malheureuse compagnie m'eût amusé.

— Ah ! ça ! est-ce que vos sales débauches vous

ont à ce point abruti que vous ne sentiez plus frémir en vous l'orgueil national ? s'écria Clive avec un éclat de colère. Est-ce bien un Anglais que j'entends parler ?

— Eh ! mon cher, répondit Wheëler en reprenant le pistolet qu'il avait jeté sur la table, vous aviez voulu tuer votre corps, moi j'ai détruit mon esprit ; chacun son genre. Tout est mort en moi, la patrie est aussi loin de moi que je suis loin d'elle. Je lui rends l'amour qu'elle me témoigne, un fameux amour, n'est-ce pas ? Je me moque de tout et de moi avec. Faute de ladies, je me laisse adorer par des pauvresses ; n'ayant pas de quoi manger, je bois, et, la tête pleine de fumée, tout se disloque à mes yeux, rien ne me semble sérieux, pas même la misère, pas même la patrie. Vous voyez que j'ai parfaitement réussi ; tandis que vous êtes bien avancé avec votre pistolet qui rate.

Et le commis rejeta l'arme sur les papiers qui couvraient la table.

— En voilà un speech ! reprit-il en riant de nouveau.

Mais le rire resta figé sur sa face.

Une vibration sourde, puissante résonna et fit tressaillir la maisonnette.

— Le canon ! s'écria Robert Clive.

Ils s'élancèrent tous deux dans le jardinet et regardèrent de tous côtés ; mais la vue était bornée : quelques masures dans des touffes de végétation ; de sveltes cocotiers, oscillant à peine sur le ciel rosé, et la muraille de la ville blanche, dominée par le fort Saint-Georges aperçu par-dessus l'échelonnement des maisons.

Le bruit d'une nouvelle décharge roula autour de l'horizon; alors on entendit le tambour dans l'intérieur de la citadelle ; le pavillon anglais, qui n'était pas encore hissé, monta rapidement le long d'un mât. Une légère fumée blanche s'éleva : les canons du fort ripostaient.

Robert Clive rentra vivement chez lui, alluma, à un des flambeaux qui brûlaient encore, la lettre qu'il avait écrite à ses parents, mit ordre à quelques papiers, prit avec lui quelques menus objets et le pistolet qui avait refusé de le tuer, puis il ressortit et s'éloigna à grands pas.

— Eh bien ! eh bien ! où courez-vous ? lui cria Wheeler.

Le jeune homme se retourna.

— Faites mes adieux, je vous prie à la compagnie, dit-il ; je suis mort pour elle, je vais de ce pas chez le gouverneur Morse demander du service.

— Attendez-moi, dit Wheeler en le rejoignant, il y aura bien place pour deux.

— Après ce que vous m'avez dit de votre patriotisme, vous feriez un triste soldat, dit Clive.

— Diable ! mon cher, quand le canon étranger vous crache son injure brutale aux oreilles, les vieux sentiments d'honneur profondément endormis se réveillent en sursaut. Si quelqu'un soufflète votre mère, vous oubliez qu'elle vous a nourri de pain sec et de gifles, et vous tombez à poings fermés sur l'agresseur.

— A la bonne heure, dit Robert Clive, je savais

bien que vous étiez moins noir que vous ne vouliez le paraître.

— En avant ! s'écria Wheeler, avec une emphase moitié sérieuse, moitié bouffonne, et mort aux Français !

Et les deux jeunes gens s'enfoncèrent au pas de course dans les rues étroites et grimpantes qui montent vers le fort Saint-Georges.

III

MADRAS

Le gouverneur Morse a eu ce matin-là un bien désagréable réveil: le premier coup de canon l'a fait tressauter dans son lit. Il s'est retourné d'abord vers la ruelle en murmurant :

— Il tonne !

Mais les décharges, qui se succèdent maintenant sans relâche, ne lui permettent pas de reprendre son somme ni d'attribuer au ciel tout ce vacarme.

Le voici qui saute à bas du lit, et nu-pieds, ses longues jambes au vent, court tout ému vers la fenêtre. Il s'embrouille dans les cordons des rideaux, tant il veut se presser, tire avec rage, casse quelque chose, et finit par entrebâiller la porte-fenêtre et se glisser sur la galerie extérieure.

Lady Morse, toute tremblante, en toilette de nuit,

se précipite en ce moment dans la chambre de son époux et le rejoint sur la terrasse.

— Ma chère amie, dit le gouverneur, il se passe quelque chose.

— Notre escadre qui entre en rade, peut-être?

Et leurs regards interrogent les alentours. Mais il n'y a rien à apprendre des grands arbres du jardin; les oiseaux qui chantent dans les branches ne songent qu'au soleil levant; la belle pelouse, couleur d'émeraude, est occupée à boire la rosée matinale, et les canards de la Chine, qui appareillent pour la traversée du bassin, ne savent pas du tout de quoi il s'agit.

Et toujours ce grondement qui éclate et roule, faisant vibrer toutes les vitres de la maison. Mais voici le sable bien uni des allées qui crie sous un pas précipité. C'est un soldat. On aperçoit l'éclat rouge de son habit à travers les touffes de jasmins.

— Des nouvelles, dit le gouverneur en quittant la vérandah.

Le messager paraît à la porte de la chambre dans l'attitude respectueuse qu'il convient d'avoir devant l'autorité; le gouverneur enfile à la hâte une culotte.

— Eh bien? interroge-t-il.

— Les Français! Votre Grâce, ils ont débarqué cette nuit et canonnent la ville.

— Les Français!

Cette nouvelle casse bras et jambes au gouverneur qui tombe dans un fauteuil.

Le soldat fait son rapport :

Huit navires ennemis sont mouillés à portée de

canon; deux mille hommes environ sont à terre, à peu de distance de l'embouchure du Montauron, et déjà une batterie de six mortiers est établie là.

— Allez dire que je rentre en ville à l'instant.

Le soldat salue et s'éloigne, tandis que le gouverneur se pend aux sonnettes. Lès serviteurs arrivent, on habille le maître, on le coiffe, on le poudre, il reprend toute sa dignité.

La demeure, du haut en bas, est pleine d'agitation : des va-et-vient effarés, des cris d'enfants, des appels. Tout le monde devine le danger : cette maison hors des murs, sans aucune protection, il faut la quitter au plus vite. Déjà lady Morse emballe les objets précieux ; de jolies fillettes et de grands garçonnets s'empressent à l'aider, car les négresses affolées, sont incapables d'aucun service. Aux étages supérieurs, de plus jeunes enfants rient ou pleurent. Aux écuries on attelle les chevaux à tout ce qu'il y a de véhicules.

L'effarement n'est pas moindre dans la ville ; on court, on s'interroge, on se redit la nouvelle terrible ; mais bientôt les rues se font désertes, car les bombes meurtrières y éclatent, et, déjà, l'on a emporté quelques blessés.

Les habitants ont confiance pourtant ; les indigènes surtout croient la place imprenable ; mais l'état-major, réuni en conseil extraordinaire dans l'intérieur de la citadelle, est beaucoup moins tranquille. Il sait bien, lui, que les murailles de la ville sont en mauvais état ; que le fort Saint-Georges même, construction oblongue de cent mètres de large sur quatre cents de long, n'est

pas très-formidable; que le mur qui l'entoure a peu d'épaisseur, et que ses quatre batteries et ses quatre bastions sont d'un travail défectueux et peu solide. La garnison, il le sait bien aussi, est des plus misérables; elle se compose en tout de trois cents hommes, parmi lesquels beaucoup de vagabonds, des déserteurs portugais et des noirs ; en fait d'officiers, trois lieutenants et sept enseignes; et il y a bien peu à compter sur la valeur des troupes indigènes.

Le conseil, dans une salle sombre autour d'une table couverte d'un tapis vert, ressemble à une assemblée de muets. Le fracas des batteries, toutes proches, répondant au canon des assiégeants, est seul à parler, et il couvre d'ailleurs les rares voix qui laissent tomber de temps à autre des phrases insignifiantes et déjà dites :

— Quel plan adopter pour la défense ?

— Il faudrait connaître le plan d'attaque.

Le gouverneur Nicolas Morse, qui préside, n'a aucune aptitude militaire, et pas davantage de prétentions : c'est un marchand. Son seul souci, dans la question politique, c'est d'obéir strictement aux ordres supérieurs, et il obéit, à travers tout, même si des circonstances imprévues rendent l'exécution d'ordres anciens absolument désastreuse. Comme, dans le cas présent, il n'a pas d'instructions spéciales, il se contente de hocher la tête. Ah! s'il s'agissait d'affaires commerciales ou même de négociations avec l'ennemi, l'on pourrait voir qu'il a des capacités; mais aux choses de la guerre il n'entend rien!

Cependant il ouvre une idée; cette voix du canon l'attire au dehors, il se lève en conviant, d'un geste, à le suivre, les officiers réunis.

— Allons voir par nos yeux, dit-il.

Les voici sur la plate-forme, inondée de soleil, d'un des bastions, d'où ils découvrent la mer et la contrée à perte de vue.

Trois des vaisseaux français se sont approchés des remparts autant que l'eau le permet. Un des enseignes nomme ces navires ; le *Lys*, le *Neptune* et celui qui est le plus en arrière, mais tire sans relâche, l'*Achille*, un beau navire qui porte soixante-dix pièces de canon et quatre cent cinquante hommes d'équipage.

Du côté du couchant, sur le rivage, on aperçoit un fourmillement ; et la batterie de six mortiers, établie pendant la nuit, dirige un feu assez nourri vers la porte Saint-Honoré.

— Cette batterie, tout en nous attaquant, doit masquer et protéger une marche de l'ennemi, dit un des lieutenants.

Les longues-vues sont étirées et l'on interroge le lointain. La pagode fortifiée apparaît alors, et entre les buissons et les bouquets de bois on découvre en effet une colonne en marche.

— L'intention est évidente, s'écrie le lieutenant qui a déjà parlé. Contourner la ville en décrivant un demi-cercle hors de portée, puis franchir les deux bras de la rivière et nous attaquer du côté qui fait face à la terre. C'est en effet notre point le plus faible.

— La maison de votre Grâce court de grands dan-

gers, dit-on au gouverneur, qui pousse de profonds soupirs.

— Il faut préparer une sortie des troupes indigènes par la porte Royale, décide le lieutenant, qui décidément est le plus énergique de l'assemblée.

Nicolas Morse parle de négociations ; mais la sortie est résolue et des ordres sont expédiés.

Les heures s'écoulent, lourdes d'angoisse, et sonnées par les canons ennemis.

Depuis le matin, Robert Clive et le plaintif Wheeler, qui sue et s'essouffle à le suivre, cherche en vain quelqu'un qui veuille bien l'enrôler et permettre qu'il défende, aussi bien qu'un déserteur portugais ou un noir, la ville et l'honneur de son drapeau ; mais tous les bureaux sont déserts, et aucun des officiers qu'il tâche de saisir au passage n'a le temps de lui répondre.

Vers le soir, il entend dire qu'une sortie va avoir lieu ; et, quand il voit passer la troupe de cipayes qui marche à l'ennemi, il se joint à elle en s'écriant : que, soldat ou non, on ne l'empêchera pas de se battre.

— Et moi ? hurle Wheeler, en agitant ses grands bras, vous avez au moins un pistolet, moi je n'ai pas d'arme.

— Nous en prendrons aux blessés.

— Aie ! aie ! quelle folie j'ai faite de m'atteler au char d'un grand homme futur !

Mais, tout en maugréant, Wheeler suit de près son compagnon.

C'est Bussy et son nouvel ami Kerjean qui comman-

dent la colonne d'attaque. Les ordres sont : de s'emparer de la maison du gouverneur, située hors des murailles, à une portée de mousquet de la ville, et de construire, dans le jardin même, deux batteries de mortiers, dirigées sur un angle de la place dépourvue de feux.

Quand les assiégés tentent leur sortie, par la porte Royale, les Français ont déjà franchi les deux bras du Montauron.

Ils s'avancent dans un ordre parfait et semblent bien résolus à ne se laisser arrêter par rien. Ces maigres cipayes à la peau brune, un peu grotesques dans leurs costumes à demi-anglais, les font sourire, et ils ne ralentissent même pas leur marche, attendant pour tirer d'avoir essuyé une décharge.

La voici.

Elle est bien hésitante et bien mal dirigée, car elle n'atteint personne ; mais à la première riposte, déjà les cipayes rompent leurs rangs et reculent.

Un seul homme se précipite en avant, comme s'il croyait entraîner ses compagnons ; mais celui-là ce n'est pas un cipaye, c'est un Anglais, fort jeune, qui ne porte pas d'uniforme et n'a pour arme qu'un pistolet. Personne ne le suit, si ce n'est un grand garçon maigre qui n'est pas armé et fait des gestes de désapprobation. Les Français regardent avec curiosité cet audacieux qui vient tout seul les attaquer ; il ne ralentit pas sa course et est peut-être plus dangereux qu'on ne le croit, car d'un bond imprévu il se jette à la tête du cheval que monte Bussy et décharge à bout portant son arme sur l'officier.

De la pointe de son épée, de Bussy a relevé le coup et envoyé le pistolet à dix pas de là.

— Rends-toi, jeune insensé, dit-il.

Mais l'Anglais ne songe nullement à se rendre ; sa seule préoccupation est de retrouver son pistolet, qu'il a l'air de considérer comme plus précieux que sa vie ; il le cherche avec tant de sang-froid sous les pieds des chevaux qu'on oublie, à admirer son intrépidité, de s'emparer de lui, et qu'après avoir ramassé sa bienheureuse arme, il peut impunément regagner la ville, tandis que le grand garçon maigre protège sa retraite en marchant à reculons et en étendant ses longs bras.

— Il est regrettable pour l'Angleterre que tous ses défenseurs n'aient pas l'aplomb de cet enfant-là, dit Bussy, lorsque le jeune Anglais a disparu.

— Et le grande jaune ! s'écrie Kerjean en riant de tout son cœur, était-il assez comique ? On eût dit une poule qui a couvé un cygne.

— C'est égal, dit Bussy qui reste grave, nous avons commis une faute en laissant partir cet intrépide.

— Tout un détachement contre un seul homme ? observa Kerjean d'un ton de reproche.

— Il peut devenir un adversaire redoutable et nous faire repentir un jour de l'avoir ménagé. Enfin, n'importe !... Mais j'aurais voulu savoir son nom.

La maison du gouverneur est envahie, et l'on commence aussitôt à donner des coups de pioche dans le jardin, sans souci des bosquets de jasmins.

Les jolis canards de la Chine qui étaient déjà cou-

chés retirent vivement la tête de dessous leur aile et tâchent de se rendre compte de la situation ; mais, après une longue réflexion, n'ayant pu se l'expliquer, avec un léger frison ils replacent leur bec dans le doux duvet et se rendorment.

Le lendemain, le gouverneur Morse fait faire des propositions à l'amiral français ; celui-ci ne les écoute pas.

— Qu'on se rende à discrétion, dit-il.

Dans l'après-midi, les nouvelles batteries ouvrent le feu et foudroient l'angle sans défense des murailles, tandis que, de la rade, les navires lâchent leurs bordées sur la citadelle.

La nuit même ne ramène pas le silence dans la ville consternée.

Le jour suivant, les Anglais ont un moment d'espoir et de joie : la nouvelle se répand que l'escadre commandée par le commodore Peyton, qui les a si étrangement abandonnés, est en vue. Les Français ont vent de ce bruit et pressent l'attaque ; mais la nouvelle ne se confirme pas, aucune voile n'apparaît au large.

Enfin, le 21, la ville se rend à discrétion et les clés sont solennellement apportées à l'amiral.

Le drapeau anglais descend tristement le long du mât, le drapeau de la France monte à sa place et palpite bientôt sur le fort Saint-Georges.

La garnison, et tous les Anglais habitant la ville, sont déclarés prisonniers de guerre. Cette victoire est peu meurtrière, elle a coûté un seul homme à la France, et les Anglais, qui ont un assez grand nombre de blessés, ne perdent que cinq des leurs.

Au crépuscule de ce même jour, Robert Clive longeait le mur d'une des ruelles les plus sordides de la ville noire, comme quelqu'un qui ne veut pas être vu. Le gémissant Wheeler avait toutes les peines possibles à le suivre à travers les bossellements gluants du sol et les monceaux d'ordures.

— Enfin ! où pouvez-vous courir encore ? demandait-il d'une voix consternée, je suis au désespoir de constater que vous avez perdu la tête.

— Pourquoi me suivez-vous ? demanda Clive.

— Je m'attache à votre fortune, c'est entendu répond Wheeler; mais je crains bien qu'elle ne nous conduise dans un hospice d'aliénés.

— Ou abandonnez-moi ou suivez-moi sans murmurer, dit Clive, à moitié fâché.

— Je vous suis. Aïe ! Je vous suis, s'écrie Wheeler, en faisant une glissade dangereuse sur des détritus de légumes. — Au risque de me casser le cou, ajoute-t-il.

Robert Clive s'arrête enfin, mais c'est pour pénétrer dans une échoppe tellement noire et malpropre que son compagnon ne peut s'empêcher de gémir encore.

Un vieux noir, dont les cheveux blancs font l'effet de moisissure, émerge du tas de chiffons qui jonche le sol de l'étroite boutique. Il se confond en salutations et baragouine des phrases obséquieuses.

— Tais-toi, dit Clive. As-tu un costume de musulman à peu près propre ? deux costumes, ajouta-t-il en regardant Wheeler.

— Allons, bon, le carnaval ! s'écria celui-ci en se laissant tomber anéanti au bord d'une vieille caisse.

Le nègre fouilla dans le tas de chiffons d'où s'éleva une nuée de poussière et une odeur insupportable.

— Un beau costume de derviche ! dit-il triomphalement.

Robert Clive ôte son habit qu'il abandonne au marchand en échange de la défroque dont il s'accommode et qu'il revêt rapidement. Une jupe de cotonnade, jadis blanche, dont les plis nombreux cachent un peu les trous, une tunique à manches, en cachemire vert, que les vers ont brodé à jour, et un bonnet conique.

— Eh bien, choisissez Wheeler, dit-il à son compagnon qui le regarda bouche béante.

— Choisir ! Mais... la vermine.

— A votre guise, dit Robert Clive qui est déjà hors de l'échoppe.

Wheeler fait un grand geste de renoncement ; il enfile une houppelande jaune, bordée de rouge, et se plante sur la tête un énorme turban qui lui entre jusqu'aux yeux, et il rejoint, ainsi accoutré, Clive qui s'éloigne à grand pas.

Il gagne à présent les beaux quartiers, mais peu à peu ralentit son allure et semble hésiter; il finit même par s'asseoir sur un banc de pierre comme pour se consulter. Par hasard, il lève alors les yeux sur Wheeler et, malgré sa préoccupation, ne peut s'empêcher d'éclater de rire.

— Je ne murmure plus, dit ce dernier avec la mine la plus piteuse.

Mais Clive est redevenu sérieux.

— Je vous en prie, mon cher, dites-moi si je suis aussi ridicule que vous.

— A qui la faute, si je suis grotesque ?

— A tout autre moment je le serais sans m'en affecter le moins du monde, dit Clive ; mais à cette heure cette question est pour moi d'une grande importance ; rendez-moi donc le service de me répondre sincèrement.

— Eh bien ! non, vous n'êtes pas ridicule ; vous paraissez plus grand, votre corps souple imprime de beaux plis à ces loques, et j'aime beaucoup vos cheveux sans poudre, je ne les savais pas d'un aussi joli blond, et puis ce bonnet sombre les fait bien ressortir.

— Vous moquez-vous de moi ?

— Non, sur mon honneur, je dis ce que je pense. Vous êtes plutôt mieux qu'à l'ordinaire.

— Ah ! vous me rendez la vie, s'écrie Clive en serrant les mains de Wheeler, vous ne pouvez vous imaginer combien ce que vous me dites me fait plaisir.

— J'en suis heureux, et remarquez que je ne murmure pas et que je ne cherche pas à comprendre.

Robert Clive s'est remis en marche et ne s'arrête que sous une muraille assez basse qui soutient les terres d'un jardin et que borde à son sommet une balustrade de pierre. C'est là le but de sa course sans doute, car il commence à se promener de long en large devant ce jardin en l'interrogeant constamment des yeux.

— Alors c'est pour une sérénade que nous nous sommes ainsi affublés ? conclut Wheeler.

— Chut ! dit Clive, et soyez discret.

Une femme vient d'apparaître sur la terrasse et s'avance lentement d'un air distrait ; elle est mince, grande, charmante, en robe blanche, des cheveux légèrement poudrés et ornés d'une fleur naturelle. Elle tient un livre qu'elle ne lit pas, va, vient, regarde la mer et le soleil qui se couche.

— Mais, c'est miss Maskeline, murmure Wheeler.

— Taisez-vous, par grâce, dit Clive, qui dévore des yeux la jeune fille, mais ne se montre pas.

Il attend que la promenade l'ait entraînée à l'autre extrémité de la terrasse, et tandis qu'elle tourne le dos, il escalade lestement la muraille, enjambe la balustrade et saute dans le jardin.

— Ah ! dit Wheeler à part lui.

Miss Maskeline revient, elle a les regards sur son livre, mais Clive qui s'avance bravement vers elle, les lui fait relever. Elle s'arrête, paraît surprise, mais ne pousse aucun cri d'effroi.

— Que me voulez-vous, monsieur le derviche ? dit-elle d'un ton très-calme quand le jeune homme est à quelques pas d'elle.

— Miss, je ne suis pas un derviche, je suis un Anglais.

— Un Anglais, déguisé, alors ?

— Déguisé pour pouvoir fuir cette ville déshonorée et être utile encore, s'il le peut, à son pays.

— Je vous félicite de ce sentiment, dit-elle ; puis-je aider de quelque manière à votre fuite ?

— Vous seule déciderez, miss, si je dois ou non fuir de cette vie.

— J'avais entendu qu'il s'agissait de la ville, dit la jeune fille, qui fait un mouvement pour se retirer.

— Ah ! par grâce, écoutez-moi, miss, s'écrie Clive, je connais toute la distance qu'il y a entre la sœur d'un astronome royal et le plus humble des expéditionnaires.

— Vous la connaissez, pour la franchir, peut-être, comme vous faites des murailles ?

— Je ne la crois pas infranchissable, répond Clive, avec fierté, je n'ai rien à perdre tel que je suis et je voulais savoir si en comblant cette distance, si en m'élevant jusqu'à vous je pouvais prétendre au bonheur de devenir un jour votre époux. Cet espoir, même incertain, m'eût donné une force irrésistible, tandis que si je ne dois rien trouver sur le sommet dont je veux faire l'escalade, je ne la tenterai même pas. Mais je vois à présent que cet atome d'espoir par lequel je voulais me rattacher à la vie, n'était encore qu'une illusion de mon orgueil. Je sais ce que je voulais savoir : vous me méprisez et mon sort est fixé.

Robert Clive fit un salut et recula de quelques pas en appuyant son regard noir sur le visage de Maskeline, pour emporter à jamais cette charmante image. Les grands yeux bleus de la jeune fille avaient un rayonnement très-doux, comme mouillé d'une larme subite. Elle fit un mouvement pour retenir le jeune homme.

— Robert Clive, dit-elle, d'une voix émue, si je vous

ai écouté sans colère c'est que je vous connais, sans que vous le sachiez, et que j'ai même envers vous une dette de reconnaissance.

— Vous ?... s'écrie le jeune homme, dont le sang revient colorer la face, glacée par une pâleur mortelle.

— Il y a quelques mois, reprend Miss Maskeline, le bruit d'un duel extraordinaire emplissait la ville; il avait eu lieu entre vous et un officier de la garnison; vous étiez blessé et votre adversaire était mort. Or, je le sais, j'étais la cause innocente et ignorante de ce duel.

— Ah! miss, qui peut vous faire croire une pareille chose? Le motif du duel est connu de tous.

— Oui, par courtoisie et n'ayant aucun titre pour prendre ma défense, vous avez couvert d'un voile impénétrable la véritable raison de ce combat à outrance. J'ai su la vérité, pourtant.

— On vous a abusée, miss, je vous l'assure.

— Vous voulez être convaincu? dit la jeune fille en souriant; eh bien cet officier avait mal parlé de moi, il avait dit quelque chose comme ceci : « Avec ses prétentions de savante et sa manie d'étudier les astres en compagnie de son frère, miss Maskeline oublie toutes les grâces de son sexe, et, comme l'astronome tombe dans un puits, elle finira par tomber dans les bras du premier venu sans s'en apercevoir. » Ne vous fâchez pas, ajoute la jeune fille en voyant une expression de colère sur le front de Clive, le pauvre officier est mort et je le trouve trop cruellement puni.

— Ah! ne défendez pas un tel misérable!

— Je lui pardonne, dit Miss Maskeline, et j'ai gardé dans mon cœur une profonde reconnaissance à celui qui m'a ainsi défendue sans me connaître.

— Hélas ! murmura Clive, je vous avais vue.

— J'ai voulu voir aussi, dit la jeune fille, et vos regards, malgré leur réserve et leur discrétion, m'ont bientôt livré votre secret. Mais vous n'avez pas deviné le mien, ajoute-t-elle en baissant les yeux.

La joie de Robert Clive ne se manifeste que par un éclair des prunelles et un léger tremblement de la voix.

— Alors, dit-il, vous me permettez de vivre et de me rendre digne de vous ?

— Quels sont vos projets ?

— Prendre du service. Voici la guerre engagée. J'espère avoir l'occasion de me signaler.

— La guerre est certainement ce qui vous convient le mieux ; j'avais jugé au premier coup d'œil que vous n'étiez pas à votre place dans les comptoirs de la compagnie ; maintenant, j'ai confiance dans l'avenir ; et, puisque vous m'avez choisie, je serai votre femme quand les circonstances le permettront. Je vous promets de vous attendre.

— Ce n'est pas par des paroles que j'exprimerai le bonheur qui me transporte, dit le jeune homme. Au revoir, miss ; lorsque je reviendrai, je pourrai vous appeler mistress Clive.

— Au revoir ! dit-elle. Dieu veille sur vous !

Clive s'éloigne rapidement, enjambe la balustrade et saute dans la rue. Après un dernier geste d'adieu à Maskeline qui le regarde partir, il disparaît.

Wheeler sort alors de l'ombre où il s'est tenu coi et rejoint son compagnon.

— Ah! je suis transi! s'écrie-t-il, gelé jusqu'à la moelle!

— Tiens, je vous oubliais, dit Clive; comment pouvez-vous être gelé par la chaleur qu'il fait?

— Quelle scène d'amour! Quels élans! quelle passion! poursuit Wheeler. On eût dit le tête à tête de deux statues taillées dans la neige de l'Himalaya! c'est ce spectacle qui m'a gelé.

— Ah! pas un mot sur ceci! s'écria Robert Clive, en fronçant le sourcil.

— Diable! taisons-nous! vous avez une façon par trop radicale d'imposer silence aux bavards, je me couperai plutôt la langue que de prononcer désormais une seule parole sur un sujet aussi dangereux.

— Si, si, au contraire, vous me parlerez d'elle; vous l'avez vue, vous savez mon secret, nous en parlerons souvent. Cette heure, que vous trouvez si froide, est pour moi assez brûlante pour réchauffer toute ma triste vie. Me souvenir de cet instant, répéter les mots qui ont été prononcés, ce sera la plus grande joie de mon exil et le talisman qui me rendra invincible.

— Alors, parlons, dit Wheeler.

— Pas maintenant. Remettez droit autant que possible votre affreux turban, et tâchons de franchir, sans être reconnus, la porte Saint-Honoré, sous l'œil des sentinelles françaises.

IV

LE NABAB DU KARNATIC

C'est à Arcate, dans une somptueuse galerie d'un palais du nabab du Karnatic.

Le soleil, bas sur l'horizon, frappe obliquement les baies ogivales des fenêtres et, à travers l'épaisseur des vitraux, la lumière pénètre étouffée et teinte. De fines colonnades, de porphyre incrusté d'émaux et d'or, allongent leur perspective et emmêlent leurs arceaux légers ; le sol est dallé de marbre blanc.

On entend la pluie sonore d'une fontaine d'eau de rose, et c'est le seul bruit qui scande le silence dans la galerie déserte.

Il y a comme une émotion dans cette solitude. Un bourdonnement lointain, pareil au bruit des eaux ou à l'agitation d'une foule, l'enveloppe et en fait vibrer les profondeurs ; de légères fumées flottent çà et là et se

déchirent aux chapiteaux fleuris des colonnes ; un parfum guerrier contrarie les douces senteurs éparses.

A l'une des extrémités de la galerie, près d'une porte fermée, — une lourde porte en bois de tek, ramagée d'arabesques et ferrée d'argent, — sur le sol couleur de neige une large tache pourpre, irrégulière, s'étale et luit ; le vitrail voisin s'y mire tout entier avec les pierreries de ses couleurs. Quelques gouttes plus sombres éclaboussent le marbre ; et des perles aux blancheurs laiteuses se sont égrenées comme du fil rompu d'un collier, plusieurs, trempées de sang, paraissent des grains de corail.

Ce sang n'est pas figé encore, il courait tout à l'heure chaud et ardent, sous la chair qu'il vivifiait, et vient de s'échapper des sources taries ; et pourtant, déjà, dans la tranquillité muette des choses plane l'irrémédiable éternité du fait accompli qui tombe dans le passé.

La sourde rumeur qui enveloppe le silence du palais, semble s'accroître.

De tous côtés, en effet, dans les cours, sous les verandahs, sous les portiques des jardins, une foule émue s'amasse et murmure. On dirait une fête brusquement interrompue, à laquelle s'est mêlé le peuple.

Les gardes, en tenue de gala, l'arc et le carquois au côté, la lance au poing, ont rompu leurs rangs ; des seigneurs, vêtus de robes en mousseline claire, traversées d'écharpes de couleurs vives, une aigrette à leur turban, causent par groupes, les bras croisés, les sourcils froncés ; quelques-uns dans une attitude mena-

çante, la main sur la poignée de leur glaive. Des serviteurs se jettent à plat ventre, en sanglottant ; d'autres accroupis pleurent silencieusement, la tête dans leurs mains.

Tout à coup, une oscillation dans la multitude, un grossissement soudain de la rumeur, annonce un incident nouveau ; on se porte et on se pousse vers la cour d'honneur.

Un cortège vient de franchir en désordre le haut portail enrichi de mosaïques d'azur et d'or ; les chevaux se cabrent, et, à grand'peine, les soldats le glaive nu en main, font faire place ; et voici, sous la voûte de l'ogive géante, la stature d'un éléphant harnaché de pourpre et balançant sur son dos un houdah d'argent massif.

L'animal, dont on presse l'allure, vient bientôt s'agenouiller devant l'escalier de la principale porte du palais, l'on déploie vivement un marchepied, et en toute hâte un homme descend du houdah.

Il est vêtu d'une jupe blanche à plis nombreux, d'une tunique lamée d'or, serrée à la taille par une ceinture magnifique qui retient le sabre étincelant de pierreries. Son visage, couleur de bronze, a les joues pleines, les yeux saillants, la moustache noire sur une lèvre rouge et épaisse. La fine mousseline blanche de son turban cache entièrement ses cheveux ; trois rangs de perles entourent son cou.

La foule connaît bien le nouveau venu ; son nom voltige de toutes parts ; de sourdes menaces s'y mêlent.

— C'est Allah-Verdi !

— Le Khan Allah-Verdi.

— Il vient boire le sang tout chaud.

— C'est lui l'assassin.

— Non, c'est Morsouf-Aly.

— Il l'a payé.

— A mort le traître !

— Puisse son ombre décroître !

Allah-Verdi, insensible à ces clameurs, peu distinctes d'ailleurs, gravit rapidement les marches de marbre, enjambant des cadavres affreusement mutilés, qui y sont renversés dans des mares de sang.

Une porte s'ouvre alors, et l'ombre de l'intérieur apparaît, traversée de riches reflets ; un maigre vieillard s'en détache, qui accourt en levant ses bras décharnés, tout tremblant :

— Ah ! seigneur ! s'écria-t-il, lumière de nos yeux ! Le malheur s'est abattu sur nous. La fête nuptiale s'est changée en un deuil effroyable. Seïd-Mohammed n'est plus !

Allah-Verdi s'arrêta.

— Comment cela est-il arrivé ? balbutia-t-il.

— Ce sont des soldats patanes.

Il montra les cadavres.

— Tu vois, le peuple a fait justice. Tout à l'heure, l'enfant bien-aimé s'avançait à la rencontre des fiancés pour leur faire honneur ; aussitôt un de ces misérables soldats s'élança vers le cher nabab avec des signes d'adoration, comme pour baiser le bas de sa robe, Alors, ô désespoir ! un jour pareil a-t-il pu luire ? d'un

seul coup de poignard, qui coupa en même temps le fil de son collier de perles et la tige de sa vie en fleur...

Les sanglots éteignirent la voix du vieillard.

Son émotion gagnait la foule dont l'irritation grandissait. Allah-Verdi le repoussa à l'intérieur et fit fermer les portes. La clameur déchaînée vint les battre aussitôt comme une houle.

— Vizir, dit Allah-Verdi, tout en prêtant l'oreille aux bruits du dehors, conduis-moi vers le cher mort.

— Viens, suis-moi, dit le vizir, viens voir ce spectacle qui ferait pleurer un tigre.

Et le vieillard, avec un geste désolé de ses longs bras bruns où se heurtaient des anneaux d'or, s'élança à grands pas à travers les salles du palais.

Le jeune prince Seïd Mohammed avait été porté dans le harem et gisait sur des carreaux de velours, paraissant dormir dans une attitude gracieuse.

Des princesses étaient assemblées autour de lui, accroupies sur leurs talons, le regardant, à travers leurs larmes, avec une sorte de stupeur.

L'une d'elles, la mère, se roulait sur le sol en poussant des cris horribles, meurtrissant ses seins aux dalles froides sur lesquelles elle brisait ses ongles.

Mais quand Allah-Verdi parut, elle se dressa brusquement, échevelée, le voile en lambeaux et s'élança vers lui avec un hurlement de rage.

Allah-Verdi recula devant la mère furieuse ; mais les femmes la retinrent dans leurs bras tremblants et elle ne put que l'invectiver, lui cracher sa haine.

— Va-t-en ! va-t-en, cria-t-elle, lâche meurtrier, infâme voleur ! que viens-tu faire encore puisque ton venin a tué ? Hors d'ici, reptile !

Elle se débattait.

— Laissez-moi, je veux sa vie... Sais-tu ce que c'est que la malédiction d'une mère ? Un poison sûr qui brûlera tes veines. Prêtez-moi l'oreille, ô dieux !... Que ton cœur te ronge comme ferait une bête captive, que l'épouvante du remords te prive de sommeil, puisse ton sang se changer en une boue corrosive, puissent tes os pourrir loin du bûcher ! Ah ! maudit ! maudit !

— Princesse, dit Allah-Verdi, je te pardonne, car la douleur t'égare ; je suis aussi innocent que toi-même de la mort du cher Nabab.

— Toi innocent ! Qui donc sera Nabab ?

— Je l'étais déjà.

— Tu n'étais que tuteur d'un prince trop jeune encore ; mais il était temps, il grandissait, et le peuple, qui t'abhorre, l'adorait. Oh ! mon enfant ! mon enfant !

— Mes mains sont pures, princesse, je le jure ! Le coupable s'est dénoncé lui-même en s'enfuyant. Morsauf-Aly n'en est pas à son premier crime.

— Ah ! ne prononce pas ce nom ! s'écria la princesse, secouée d'un tremblement ; c'est dans une plaie ouverte que frappe ce coup de poignard, et le meurtre de mon fils fait saigner le meurtre de mon époux !

Elle cacha son visage avec un râle déchirant. Allah-Verdi haletait, et, dans sa face sombre, ses yeux roulaient comme des globes d'argent.

— Je suis accablé de douleur, dit-il, je vengerai le mort, le coupable expiera son crime.

— Tais-toi, s'écria la mère d'une voix rauque, il est ton complice. Comment aurait-il osé paraître, si un bouclier puissant ne l'avait couvert de son ombre? Il était là, oui du haut des terrasses je l'ai vu, il a osé franchir ce seuil déjà ensanglanté par lui, et les murs n'ont pas croulé sur sa tête! Il est revenu sous ce toit comme un hôte, l'infâme meurtrier, le chacal féroce et lâche qui fuit, travesti en femme, dans une litière close...

Sa parole s'échappait véhémente et désordonnée, confondant dans une même douleur les deux journées sanglantes qui lui avaient ravi son époux et son fils.

Subitement elle se calma. Un vague sourire erra sur ses lèvres et elle échappa à l'étreinte desserrée de ses femmes.

Elle vint alors s'agenouiller près du jeune cadavre et tendrement l'entoura de ses bras.

— A quoi bon ces clameurs? murmura-t-elle; dors mon bien-aimé, dormons tous deux, ton bûcher sera le mien, et, vapeurs légères, nous irons retrouver ton père dans les régions célestes.

Elle ferma les yeux et posa sa joue sur la blessure qui tachait, comme une fleur rouge, la poitrine du prince assassiné.

Allah-Verdi se retira doucement, et, hors du harem, exhala un long soupir, comme si l'air était rendu à ses poumons oppressés.

Des seigneurs, des umaras, des guerriers l'attendaient, anxieux et sombres. Mais le Nabab, très maî-

tre de lui, montra la plus vive indignation de l'horrible crime accompli et donna les ordres les plus sévères pour le châtiment des coupables.

— Faites poursuivre l'infâme Morsauf-Aly; qu'on le saisisse mort ou vif, et que ceux de ses bandits soudoyés qui ont échappé à la justice du peuple soient déchus de leur grade, à jamais chassés de la ville, et que leurs demeures soient rasées jusqu'aux fondements. J'ai dit.

Jusqu'à la nuit il travailla avec les vizirs, expédia des messages, donna des ordres pour les cérémonies des funérailles.

Il faisait déjà tout à fait sombre et les torches étaient allumées dans le palais, quand un homme couvert de poussière et expirant de fatigue fut introduit auprès du Nabab.

Il le salua humblement, lui tendit un étui de bois de santal dans lequel était enfermée une lettre écrite sur une feuille de palmier; puis, exténué, s'évanouit, fut emporté.

En finissant la lecture de ce message, Allah-Verdi se leva rouge de colère.

Les ministres l'interrogeaient des yeux.

— Voici une singulière audace et une incroyable folie! s'écria le Nabab avec un sourire méprisant; on me fait savoir que les Européens se sont déclarés la guerre, cela nous importe peu; mais imaginez-vous des voyageurs à qui vous avez donné l'hospitalité et qui jouent aux dés votre palais: les Français prennent Madras aux Anglais!

Et il éclata de rire.

Quelques heures plus tard, quand le jour commençait à peine à blanchir le ciel, un messager, monté sur un dromadaire, sortit d'Arcate, emportant les ordres que le Nabab, courroucé, adressait au français Dupleix, gouverneur de Pondichéry.

V

AVENTURE

La ville était prise, le drapeau de la France palpitait au sommet du Fort Saint-Georges, des négociations très-compliquées étaient entamées et promettaient quelques loisirs aux soldats vainqueurs. Le marquis de Bussy avait obtenu les quelques jours de congé qui lui étaient bien dus après une année de mer ; il sortit donc de Madras, au petit jour, et s'élança dans la campagne comme s'il s'enfuyait.

Le marquis de Bussy avait alors vingt-cinq ans. C'était un gentilhomme d'excellente noblesse, mais sans autre fortune que le renom de ses aïeux ; il était né dans un vieux castel un peu délabré, à Bucy, près de Soissons. Son père, Joseph Patissier, marquis de Bussy Castelnau, était mort en 1724, laissant deux enfants en bas âge, et une jeune veuve, condamnée,

par son manque de fortune, à végéter en province. La marquise, après bien des larmes, avait fini par se résigner à son sort, et, faisant le sacrifice de sa jeunesse, s'était consacrée tout entière à ses deux fils. Grâce à ses soins, ils avaient reçu une éducation digne de leur rang, et vingt ans d'économie et d'épargne permirent à la mère d'envoyer à Paris, lorsqu'il eut atteint l'âge d'homme, Charles, son fils aîné, solliciter auprès du roi un grade dans l'armée. Le brevet s'était fait attendre, et lorsqu'il arriva enfin, avec l'ordre d'aller rejoindre à l'île de France la Bourdonnais, et de le suivre dans les Indes, au milieu des séductions de Paris la petite fortune s'était à peu près fondue.

Le nom de l'Inde avait pour le jeune marquis quelque chose de magique. Ce pays lui apparaissait comme une terre mystérieuse, une création supérieure, chef-d'œuvre de la nature, paradis primordial dont l'humanité accrue avait débordé comme d'une coupe trop pleine. Il l'aimait comme une patrie, et il y avait dans cet amour, peut-être, le pressentiment que sa destinée devait s'accomplir là. Esprit avide et ardent, habitué au travail, il avait employé les longs mois, où la mer le roulait de lame en lame, à apprendre la langue de l'Inde. A travers les monotones et brûlantes journées de calme, dans les hurlements du vent et les chocs de la tempête, il s'était acharné, avait étudié les monstrueuses théogonies, s'était enivré aux splendeurs des poèmes sacrés. Mais cette patrie d'élection s'était reculée devant son désir, et les tragiques aventures de son voyage lui semblaient s'être dressées

pour lui barrer la route, comme les monstres qui défendent l'approche d'un trésor. Les ouragans tenaient lieu de dragons, et dans les effrayantes fulgurations de l'orage, il voyait le glaive de l'archange à l'entrée de l'Eden.

Depuis plusieurs jours, Bussy foulait le sol sacré de l'Inde, et il lui paraissait reculer encore devant lui. Qu'avait-il vu jusqu'alors en effet ? Une ville européenne assez triste, que, très-fièrement, les Anglais appelaient le Londres indien ; des uniformes, des physionomies britanniques ; il avait entendu des coups de canon et donné des coups d'épée. Pourtant il gardait la foi en son rêve ; l'éclat inusité du ciel et la splendeur des étoiles lui affirmaient qu'il n'était pas vain. Aussi comme il était heureux d'être seul et d'aller à la découverte !

Il dépassa vite les faubourgs de Madras et poussa son cheval au hasard à travers de magnifiques pelouses d'un velours clair, tachées de groupes d'arbustes plus foncés qui faisaient ressembler la contrée à un beau parc.

Cet aspect se prolongeant, il mit sa monture au galop et, doucement rafraîchi par le vent de la course, enivré par l'incomparable pureté de l'air, il se laissa glisser dans une sorte de somnolence fiévreuse, où il lui parut que les pensées défilaient dans son cerveau avec la même rapidité que les prairies et les bosquets à droite et à gauche de sa course. Il imaginait des aventures, des rencontres singulières ; de merveilleux palais ; une femme belle comme Sita, se prenant d'amour

pour lui, l'entraînant dans une vie pleine d'enivrement et de dangers. Il voyait des combats terribles, des escalades, des harems forcés. Puis il songeait à Nour-Djehan, la sultane fameuse « Lumière du Monde », dont il connaissait l'histoire, il cherchait à s'imaginer cette beauté incomparable dont le souvenir rayonnait encore ; il l'aimait à travers les siècles.

Et toujours il courait, coupant l'air chaud et parfumé ; mais le cheval se lassa, reprit une allure plus tranquille, et le jeune homme, comme éveillé, regarda autour de lui.

Le terrain se mouvementait : des collines et des bois bleuissaient l'horizon, et à peu de distance se dressaient des arbres prodigieusement hauts, droits comme des mâts, lisses et sans feuilles, excepté, à leur sommet, un parasol magnifique.

Bussy marcha vers ces arbres qui l'émerveillaient.

Quelques huttes étaient groupées à leur pied ; des noirs, un lambeau d'étoffe blanche autour des reins, apparaissaient, et une vieille femme était accroupie près d'un chaudron sous lequel brûlaient trois morceaux de bois sec.

Elle considérait le jeune homme qui venait de s'arrêter, avec une curiosité souriante, et son rire illuminait sa figure noire.

— Salut, jeune étranger, dit-elle, je vois que tu admires notre palmier Talipat ; il est bien digne d'attention, en effet, car c'est un arbre mystérieux et saint ; mais à le voir seulement, on ne sait pas tout ce qu'il vaut.

C'était la première fois que la langue de l'Inde résonnait à l'oreille du marquis de Bussy, et la joie de la comprendre lui donna un battement de cœur.

— Je t'en prie, apprends-moi à le connaître, cet arbre extraordinaire, dit-il, en cherchant un peu ses mots et avec une sorte de timidité.

La vieille femme se leva, faisant bruire les bijoux d'argent qui brillaient sur sa peau brune ; elle s'adossa à l'un des talipats et étendit son bras sur l'écorce unie.

— Vois-tu, maître, dit-elle, les hommes, autrefois, étaient des géants, et la durée de leur vie se comptait par siècles ; tout dans la nature était alors en proportion avec les hommes ; mais tout a disparu avec eux, excepté le talipat qui n'était pour eux qu'un arbuste. Vois, à son sommet, ce buisson de fleurs blanches comme l'ivoire et dont le parfum embaume toute la campagne, il lui faut trente-cinq ans pour s'épanouir et il ne fleurit qu'une fois, il est haut lui-même comme un bel arbre ; eh bien, c'était un léger bouquet pour le géant qui le coupait du bout de l'ongle ; cette feuille énorme, dont une seule suffit à abriter vingt hommes, c'était pour lui un simple éventail, et les vingt mille fruits qui seront mûrs dans quatorze mois et tomberont comme une pluie d'oranges, c'eût été pour les hommes d'autrefois comme quelques poignées de noisettes.

— Nous sommes bien petits en effet devant tant de grandeur, murmura Bussy, la tête levée vers le colosse en fleur dont le parfum violent lui donnait le vertige. Merci de ta légende, ajouta-t-il, tu es heureuse d'être née et de vivre à l'ombre du talipat.

Il salua la vieille femme d'un sourire et repartit, courant vers l'entrée des bois qui fermaient l'horizon.

— Ne va pas dans la forêt, garde-toi bien d'y entrer ! lui cria la femme avec un accent d'épouvante.

Mais Bussy ne l'entendit pas, et poursuivit son chemin.

Il précipita sa course et s'enfonça, bientôt, avec délices, dans l'ombre fraîche et reposante de la forêt, marchant au hasard entre la colonnade des arbres, car il n'y avait pas de route tracée ; et une mousse épaisse et fleurie étouffait les pas du cheval. L'animal, d'ailleurs, semblait inquiet dans ce lieu inconnu, il agitait ses oreilles, humait l'air empli d'émanations suspectes et n'avançait qu'avec répugnance ; mais son maître ne prenait point garde à ces signes de désapprobation ; il était comme fasciné par l'extraordinaire majesté de cette solitude où les bruits dont était fait le silence mettaient une vague musique.

Après quelque temps, le chemin fut moins aisé, le sol se hérissait de ronces, des plantes étranges aux feuilles tranchantes, des lianes, s'y emmêlaient. Bussy mit pied à terre et, passant la bride autour de son bras, avança avec précaution. Il atteignit bientôt un ravin peu profond vers lequel un ruisseau courait, lorsque tout à coup le cheval tira sur la bride, refusa d'aller plus loin, se raidissant sur ses jambes et donnant tous les signes de la plus vive terreur. Le jeune homme regarda autour de lui, rien ne justifiait cette épouvante ; il se pencha vers le ravin, et alors, à son tour, demeura aussi immobile que son cheval.

Au-dessous de lui, de l'autre côté du vallon, à l'entrée d'une excavation, il venait d'apercevoir une tigresse au milieu de sa portée.

Sans défiance, elle était renversée sur le dos, dans les grandes herbes, et jouait avec ses petits. On voyait la blancheur satinée de son poitrail et de son ventre, ses mamelles rosées gonflées de lait, et le dessous de ses terribles pattes capitonnées de coussinets. Elle rentrait soigneusement dans leurs gaines ses griffes tranchantes et recourbées comme des cimeterres. Les yeux demi-clos, couchant les oreilles, elle entr'ouvrait sa gueule formidable, gouffre rose crénelé de dents aiguës, et l'on apercevait les cellules creusées sur sa langue rugueuse.

Le marquis était comme fasciné, retenait sa respiration, et, machinalement, cherchait à sa ceinture un pistolet.

C'était donc là sa première aventure ? La reine des jungles, superbe et terrible, lui apparaissant au lieu de la belle princesse qui hantait ses rêves ! La rencontre pouvait être mortelle et, qui sait ? peut-être moins redoutable que celle qu'il désirait tant.

Malgré le danger qu'il courait, le jeune homme ne pouvait se défendre d'admiration pour la beauté farouche et la grâce de l'animal. Les petits folâtraient avec une joie nerveuse ; l'un d'eux mordillait au flanc la tigresse qui renversait la tête vers lui languissamment. Le soleil, à travers les branches, jouait sur les zébrures fauves, miroitait sur la blancheur du ventre et faisait paraître d'argent les roides crins de la moustache

Bussy songeait encore au paradis, à des tigres doux et familliers, et un attendrissement lui venait en contemplant cette scène de tendresse maternelle.

D'innombrables insectes, brillants comme des pierreries, rayaient l'air et bourdonnaient.

Soudain un coup de feu retentit ; une balle siffla. La tigresse se dressa sur ses pieds, poussa un rugissement rauque, et d'un bond disparut.

Le jeune homme avait vu dans un éclair les rayures du dos et l'éclat sanglant des prunelles ; puis plus rien ; les petits s'étaient réfugiés dans leur antre, en poussant des miaulements plaintifs. La tigresse était blessée, car des gouttes de sang éclaboussant les roseaux marquaient le chemin de sa fuite.

Bussy toucha ses pistolets pour s'assurer que ce n'était pas lui qui avait tiré.

Au même instant, un cri humain, tout proche, le fit tressaillir.

Il s'élança, sautant les obstacles, enjambant les broussailles, et en quelques pas il fut devant un spectable qui lui rendit subitement le sang-froid et le jugement rapide du soldat en face du danger.

Il vit un cheval blanc, cabré, l'œil fou, la crinière éparse, ayant le tigre cramponné à la gorge et, sur le cheval, à demi renversée, une femme étincelante d'ornements d'or.

Bussy, tout en courant, avait tiré son épée ; il fit un dernier bond et, d'un mouvement sûr et net, enfonça l'arme jusqu'à la garde entre les omoplates de la tigresse.

La bête se tordit en arrière, ployant ses reins souples, agonisante; mais elle eut encore la force d'atteindre le jeune homme et lui déchira l'épaule d'un coup de patte.

Malgré l'atroce douleur qu'il ressentit, Bussy eut le temps de saisir dans ses bras la femme qu'il venait de sauver et que le cheval, blessé à mort, allait écraser de sa chute. Puis le sang siffla dans ses oreilles, un frisson lui courut dans les membres et sur le visage, et, entraînant l'inconnue, qu'il serrait d'une étreinte nerveuse, il roula dans l'herbe, évanoui.

VI

SUITE DE L'AVENTURE

Bien des heures s'écoulèrent avant que le jeune homme recouvrât le sentiment, et, lorsqu'il lui revint, ce fut d'abord confusément, à travers une fièvre intense. Une somnolence succédait à l'évanouissement, et, sans qu'il eût encore ouvert les yeux, sur le fond obscur de sa pensée il vit se détacher lumineusement cette femme, qu'il avait à peine eu le temps de regarder, et dont l'image s'était pourtant, d'un seul coup, gravée dans son esprit comme l'empreinte d'un sceau dans la cire brulante. Toute son aventure lui apparut alors, et, si romanesque qu'elle lui sembla une création de son rêve, et, dans son demi-sommeil, il en continuait les péripéties, selon son désir ; il se voyait pâle, blessé, mort peut-être aux yeux de celle qu'il venait de sauver ; il s'imaginait l'effroi de cette inconnue, si belle

qu'il s'avouait que pour la première fois la beauté venait de se révéler à lui ; il voyait son attendrissement, son émotion en face d'un jeune homme inanimé, dont la vie s'échappait à ses pieds en flots pourpres, la détresse avec laquelle elle appelait sa suite si imprudemment devancée ; et les précautions pour transporter le blessé sur un brancard fait de branches fleuries ; puis, arrivés au palais, car il s'agissait certainement d'une princesse, avec quelle hâte elle appelait le brahmane habile dans l'art de guérir, et, le pansement fait, comme elle attendait, le cœur gonflé d'angoisse, que celui qui pour l'avoir sauvée allait peut-être mourir, poussant un faible soupir, reprit connaissance.

Sans nul doute, elle était là, dans la salle au beau plafond creusé en voûte de porphyre et d'or ; agenouillée dans les coussins, elle épiait son retour à la vie. Il n'avait qu'à ouvrir les yeux, il la verrait.

Il les ouvrit.

Il vit une chambre sombre, une sorte de grange, à peine éclairée par une torche fumeuse accrochée à un des piliers de bois qui soutenaient la toiture, et cette ombre lui fut un choc très-douloureux après la lumière de son rêve.

Ce n'était donc pas ainsi qu'il avait pensé que le roman se continuait. Il souleva péniblement sa tête alourdie, pour voir un peu mieux.

Sous la galerie sur laquelle s'ouvrait toute une paroi de la pièce et qui laissait voir le ciel comme un rideau étoilé, il aperçut deux hommes accroupis sur leurs

talons et occupés à manger. Il fut surpris de la façon dont ces hommes semblaient se fuir l'un l'autre et évitaient de se regarder; chacun à une extrémité de la galerie, ils se tournaient le dos et appuyaient, comme pour la cacher, l'écuelle où ils puisaient, contre leur poitrine. Mais ce qu'il voyait se rattachait si peu à ses préoccupations qu'il ne fit aucun effort pour comprendre et laissa retomber sa tête avec un soupir.

Aussitôt un des hommes abandonna son écuelle, se leva et, à pas discrets, s'approcha du jeune homme. Lui voyant les yeux ouverts, il dit un mot à son compagnon, qui se leva et sortit en courant.

Bussy regardait avec une sorte d'inquiétude l'être qui était devant lui. Nu, moins un lambeau autour des reins, d'une maigreur excessive, la peau desséchée et brune comme du bois de chêne, les cuisses longues, les coudes aigus, il avait l'aspect bizarre d'une grande sauterelle. Cet être était jeune pourtant, et dans ses traits émaciés, sous sa chevelure en désordre, il y avait quelque chose de si résigné et de si triste qu'on devinait qu'un malheur irrémédiable pesait sur lui. Des yeux, très grands dans cette face si maigre, jaillissait un rayon d'intelligence qui contrastait avec l'expression et l'attitude navrée de tout le corps. C'était comme une lumière dans un tombeau.

Il se taisait, semblant attendre un mot du blessé; mais le marquis continuait à le regarder sans parler. Cet homme alors s'enveloppa rapidement la main droite avec un linge blanc, ouvrit un coffre posé à terre et y prit une coupe d'argent.

— Seigneur, dit-il, daigneras-tu boire cette potion ?

Mais avant de parler il avait élevé jusqu'à sa bouche une planchette suspendue par une corde à sa ceinture, comme si son souffle eût été empoisonné et qu'il eût mis cet écran entre lui et le jeune homme.

L'idée de boire révéla au blessé la cause d'une souffrance qu'il ne s'expliquait pas et qui était une soif dévorante.

— Oui, oui, dit-il.

L'homme, dont il ne voyait plus que les yeux par dessus la planchette salie à tous les frottements, lui tendait de loin la coupe.

— Aide-moi donc, s'écria Bussy, qui avait quelque peine à se soulever.

Il vit alors une expression extraordinaire dans ces yeux qui le regardaient : ce fut comme un tourbillon où se mêlaient la joie, la stupéfaction et la terreur; mais ce ne fut qu'un éclair, la soumission passive l'éteignit. L'homme s'élança et soutint le blessé avec une délicatesse de nourrice; cependant, tandis que ce dernier buvait, il détourna la tête le plus qu'il le put, et même ferma les yeux.

Ce breuvage parut à Bussy une ambroisie divine. C'était un mélange de neige, de miel et de sucs de fruits inconnus, une fraîcheur parfumée qui apaisa la brûlure de sa gorge et le fit retomber sur les coussins avec un soupir heureux.

Bussy allait interroger l'être bizarre dont les allures l'étonnaient au dernier point, lorsqu'il le vit se précipiter à plat ventre sur le sol.

Deux nouveaux personnages venaient d'entrer; l'un grand et plein de majesté, aux cheveux grisonnants, vêtu d'une robe blanche serrée à la taille par une cordelette d'argent; l'autre pâle sous son turban avec une épaisse moustache noire, richement paré de brocart à ramages où le vert dominait. Le premier était un brahmane, le second un médecin mogol.

Ils s'approchèrent tous deux du blessé, et le brahmane s'assit à ses pieds sur l'amoncellement de tapis et de coussins qui formait la couche, tandis que le médecin découvrait la blessure.

— Essaie de soulever ton bras, dit-il.

Bussy obéit, mais son bras retomba lourdement.

— Remue les doigts. Oui, les muscles sont froissés, mais non déchirés, continua le médecin en s'adressant à son compagnon; les broderies de l'habit ont heureusement amorti le coup de patte et arrêté la griffe qui, sans cela, pouvait pénétrer jusqu'au cœur.

— La blessure est sans danger, alors? demanda le brahmane.

— Dans quelques jours il n'y aura plus rien, j'espère, qu'un peu de gène dans les mouvements, grâce à ce baume dont la vertu est merveilleuse.

Et il secouait dans une fiole un liquide verdâtre dont il imbiba des linges.

— Peut-il parler?

— Il le peut; la fièvre ne reviendra que plus tard, si je ne puis l'éviter.

Le marquis suivait ce dialogue avec une vive curiosité, et ses regards allaient de l'un à l'autre de ces

deux personnages; le visage du brahmane lui plaisait beaucoup : il trahissait une grande noblesse et une haute intelligence.

— Je suis tout disposé à parler tant que vous voudrez, s'écria-t-il en souriant, car il me semble que je suis muet depuis un temps immémorial.

— Où as-tu appris notre langue, mon fils? dit le brahmane.

— En pleine mer surtout, mon père, répondit Bussy; pendant une traversée égayée de vents contraires et de naufrages, qui a duré plus d'une année. J'ai travaillé avec opiniâtreté, sans maître; tu dois t'en apercevoir à mon détestable accent. Pour la première fois aujourd'hui la musique de cette langue a tinté à mon oreille dans une bouche indienne.

— Pourquoi tenais-tu si fort à savoir la langue des Hindous?

— Pour mieux servir mon roi, qui m'envoie dans leur pays défendre notre commerce contre l'insolence anglaise.

Le brahmane baissa la tête un moment comme pour se recueillir; puis releva vivement son regard brillant sur le jeune homme que cet interrogatoire commençait à agacer.

— Dans ton pays, que l'on dit barbare, reprit-il, avez-vous quelque idée des castes?

Bussy ne put retenir un sourire moqueur.

— Mon pays n'est point aussi barbare que vous le supposez, répondit-il, et notre noblesse vaut au moins la vôtre.

— Alors dis-moi quelle est ta caste? mon fils, demanda le brahmane avec une douce gravité.

Le blessé se souleva sur la main droite et répondit fièrement avec un commencement de colère :

— Je suis marquis en France, ce qui correspond, puisque cela vous intéresse, à votre caste des kchatrias; mais il me semble que j'ai assez répondu à vos questions; à votre tour de répondre aux miennes. D'abord, où suis-je? Puis, ne reverrai-je pas bientôt la femme que j'ai eu le bonheur de sauver? Est-elle sans blessures? Qui est-elle? Et quel est son nom?

Le brahmane avait échangé des regards avec le médecin, occupé à préparer une potion, tandis que le jeune homme parlait. Il y eut un moment de silence lorsque celui-ci se tut.

Le brahmane enfin reprit la parole.

— Je ne puis satisfaire ton désir en répondant à tes questions, dit-il, je n'en ai pas le droit; mais je puis t'affirmer que tu es en sûreté ici et que, aussitôt guéri, tu seras libre d'aller où tu voudras.

— Où est mon épée? s'écria Bussy, qui eut tout à coup le sentiment qu'il était sans armes à la merci d'inconnus.

— Un hôte, quel qu'il soit, est sacré pour un Hindou, dit le brahmane; avec ou sans armes; tu n'as rien à craindre de nous.

— Ton épée, jeune intrépide, tu l'as laissée dans le corps de la tigresse, dit le médecin, peut-être l'a-t-on retirée ébréchée et les armuriers la réparent. Si elle est gâtée, réjouis-toi, on t'en donnera de plus belles.

Le blessé voulut répondre, mais le médecin lui imposa silence doucement en lui présentant un breuvage.

— Bois ceci, lui dit-il, pour éviter la fièvre, s'il est possible, et tâche de dormir. Si tu as une nuit calme, demain je te permettrai de manger. Rajah Rugoonat Dat, ajouta-t-il en se tournant vers son compagnon, je suis prêt à te suivre.

— Sois en paix, mon fils, dit le brahmane.

Et les deux inconnus se retirèrent majestueusement.

Bussy les regarda partir en se soulevant un peu ; il les vit jeter un regard de dégoût sur les êtres, qu'il prenait pour des serviteurs, et qui restaient la face contre terre, aplatis sur le sol ; puis ils échangèrent un coup d'œil et un haussement d'épaules dont il ne put comprendre le sens ; bientôt les derniers plis de la robe blanche du brahmane disparurent à l'angle de la galerie.

Le jeune marquis éprouvait une vague colère, sans trop savoir pourquoi, une déception, une inquiétude. Il chercha des yeux l'homme maigre aux allures étranges ; il voulait l'interroger et savoir de lui ce qu'on avait refusé de lui dire. Il l'apercut qui se traînait maintenant sur le sol et baisait avec une ferveur extraordinaire la trace des pas du brahmane.

— Par dieu ! est-ce un fou ? se demanda Bussy en le voyant dans une espèce de frénésie et marmottant des paroles incompréhensibles.

Mais l'être se releva, secoua ses cheveux et redevint calme.

— Approche un peu, lui dit alors Bussy, et causons un moment.

L'homme eut cet air interdit qu'il avait eu déjà, puis attacha sur le blessé un regard profondément triste.

— Seigneur, dit-il en élevant la planchette jusqu'à ses lèvres, j'ai entendu ce que tu as dit tout à l'heure ; tu es un kchatria dans ton pays, et moi, je suis plus vil que la boue des chemins ; tu ne peux pas, sans te déshonorer à jamais, t'abaisser jusqu'à t'apercevoir que j'existe.

— As-tu donc commis des crimes bien horribles ? As-tu la lèpre ? demanda de Bussy assez inquiet.

— J'ai respecté la vie du plus infime moucheron ; mon corps est sain et ma conscience pure ; mais, pour moi comme pour mes pareils, il n'y a pas de place sur la terre ; dès notre premier cri, nous sommes maudits et réprouvés, nous sommes en horreur au monde.

— Un paria ? dit Bussy, avec plus de compassion que de mépris.

— Un paria ! répéta l'homme en baissant la tête d'un air accablé.

Le jeune homme reprit, après un moment de silence :

— Dans mon pays, il y a certes une distance énorme entre le noble et le vilain ; mais si celui-ci est honnête et intelligent, s'il nous sert avec fidélité, c'est un homme comme un autre et qui mérite estime et affection. Vos préjugés de l'Inde n'existent pas pour moi ; donc rassure-toi, et, si ton haleine n'est pas pernicieuse, laisse cette planche qui m'agace, et réponds sans détours à mes questions.

— Ah ! seigneur ! s'écria le paria en tombant à genoux, est-il possible que, sachant qui je suis, tu m'adresses de telles paroles ? Elles sont pour moi comme serait une source fraîche pour un damné. Ah ! pour les avoir dites, même si tu les rétractes, fais de moi ce que tu voudras, et, si ma misérable vie peut te servir, prends-là je te bénirai !

— Je ne veux pas tant, dit Bussy, touché de l'accent de joie déchirante que cet homme avait mis dans ses paroles.

Et il ajouta avec douceur :

— Comment t'appelles-tu ?

— Mes pareils me nomment Naïk ; pour les autres, je n'ai pas de nom.

— Eh bien, Naïk, dis-moi où je suis.

Le paria regarda autour de lui avec inquiétude. Il vit que son compagnon, qui était rentré sans bruit après le départ du brahmane et du médecin, dormait à plat ventre dans un coin. Alors, il répondit, à voix basse :

— Tu es, seigneur, dans l'enceinte d'un des palais de la reine de Bangalore.

— La reine de Bangalore ? serait-ce elle que j'ai eu le bonheur de secourir, aujourd'hui ? demanda vivement Bussy.

— Je n'en sais rien.

— N'a-t-elle pas chassé ?

— C'est possible.

— Dis, dis, que sais-tu d'elle ?

Et Bussy se penchait avidement vers le paria toujours agenouillé, qui répondit :

— D'elle à moi bien peu de chose peut arriver; pourtant la pluie tombe pour le dernier des insectes, et j'ai recueilli quelques gouttes de sa renommée. On la dit brave comme un guerrier et savante comme un brahmane; son père et ses deux frères ont été tués dans un combat contre un chef mahratte, elle était l'unique enfant qui restait et a succédé à son père. La couronne lui pèse sans doute, car elle est fiancée à un prince mogol.

— Fiancée?

Il eut un serrement de cœur et tomba dans une rêverie.

Après un moment, Naïk reprit:

— Si c'est elle que tu as sauvée, seigneur, si tu as risqué ta vie pour elle, comment se peut-il qu'on t'ait conduit ici, dans le quartier des esclaves? Cet abri est un hangar abandonné.

— Pourquoi donc? pourquoi? s'écria Bussy, est-ce ainsi que l'on traite un hôte?

— Non, ce n'est point ainsi, fût-ce même un ennemi mortel. Précipitamment on a apporté ici des coussins pour former ce lit; on a appelé pour te servir deux parias abjects, à qui jamais n'a été fait pareil honneur, car ils n'ont pour fonctions que les besognes les plus immondes, celles que les castes les plus humbles ne veulent pas accomplir. Pourtant le brahmane est venu, le divin Rugoonat Dat, un illustre parmi les illustres, et le médecin qui te soigne est un des savants du palais. Mon étroite intelligence fait de vains efforts pour comprendre ce que tout cela veut dire.

— La reine ignore sans doute comment l'on me traite. Viens, sortons d'ici, tâchons d'arriver jusqu'à elle et de lui faire savoir ce qui se passe.

— Arriver jusqu'à la reine ! s'écria Naïk avec épouvante, mais nous serions mis en pièces avant même de l'apercevoir.

— Eh bien, essayons de nous glisser invisibles, et de loin, peut-être, nos regards pourront la surprendre traversant une terrasse pour respirer l'air frais du soir ; d'un seul coup d'œil, je la reconnaîtrai et je saurai si c'est ou non la reine que j'ai sauvée.

— Maître ! maître ! ta blessure !... s'écria Naïk, tout tremblant de peur, en voyant Bussy s'élancer de sa couche.

— Ah ! tu ne peux comprendre ce que j'éprouve, dit le jeune homme ; je ne puis plus tenir ici, il me semble être étendu sur un lit de braise ardente. L'as-tu jamais vue, toi, la reine ?

— Une fois, seigneur, c'était dans la forêt, je me suis jeté dans un taillis et la chasse royale a passé.

— Et tu l'as vue ?

— Hélas ! maître, tu songes trop à elle. C'est l'image de la mort sous la figure d'une jeune fille ; elle a de grands yeux qui font la guerre !

— Aide-moi à me vêtir, Naïk, dit le marquis, et si tu veux vraiment me prouver ton dévouement, guide-moi vers le lieu qu'elle habite. En sommes-nous loin ?

— Le palais est comme une ville, et toute une armée le garde, dit le paria. Ah ! seigneur, renonce à cette folie, c'est le délire de la fièvre qui t'enflamme.

— Pour apaiser la démence, il n'est qu'un moyen, c'est de céder à ses désirs, dit le marquis, sans cela elle s'exalte jusqu'à la fureur. Tu m'offres ta vie et tu me marchandes l'obéissance. Allons, je le veux, guide-moi.

— J'obéis, maître, dit Naïk. Si j'ai eu l'audace de te résister c'est que je crains pour ta vie. N'oublie pas que nous sommes sans armes, et accorde-moi la grâce, pendant cette téméraire expédition, d'oublier qui je suis et de tenir compte de mes conseils.

— Je te promets de t'obéir aveuglément.

— Eh bien, seigneur, suis-moi, et que Mariammai veille sur nous.

VII

LE KIOSQUE DES PRIÈRES

Ils marchaient depuis longtemps, ou plutôt rampaient, car Naïk, fuyant comme la mort les endroits découverts, avait pris son chemin par les détours les plus touffus du jardin ; donc ils glissaient entre les buissons, par les taillis, sous les fleurs, qui les couvraient d'une pluie de pétales mûrs, égratignés par les branches, mouillés par la rosée, tandis que devant eux des fuites de reptiles sifflaient ; lorsque tout à coup une lueur singulière apparut entre les branches.

Naïk surpris fit signe à Bussy de s'arrêter et, avec des précautions infinies, s'avança seul à la découverte. Il revint bientôt et mit sa bouche contre l'oreille du marquis.

— C'est elle ! dit-il, elle vient accomplir un rite religieux. Pareil hasard ne se retrouverait pas deux fois

dans une seule existence ; si tu veux voir la reine comme jamais tu ne peux espérer la revoir, retiens ton souffle et fais encore quelques pas, sans éveiller le plus léger bruit.

Bussy répondit d'un signe affirmatif; mais son cœur battait si violemment qu'il pensa que le tapage qu'il faisait allait les trahir.

Des torches crépitaient ; une trouée entre les feuillages lui permit de voir.

C'était une clairière ayant à son centre un kiosque de pierre élevé sur des pilliers carrés ; des colonnes sculptées, desquelles semblaient sortir des autruches chevauchées par des guerriers coiffés de mitres, soutenaient la toiture en forme d'œuf. Les hommes qui tenaient des torches, hautes comme des lances, s'appuyaient du dos aux piliers inférieurs, de sorte qu'ils ne pouvaient pas voir l'intérieur du pavillon qu'ils éclairaient. Formant un cercle plus large autour de l'édifice, auquel eux aussi tournaient le dos, se tenait une haie de gardes dont les glaives nus jetaient des lueurs froides.

A l'intérieur du kiosque, dans la fumée des torches qui se déroulait et se reployait, la reine apparaissait comme sur un nuage, confusément, avec quelque chose de féérique et d'impossible. Autour d'elle une autre fumée bleue et légère, montant des aromates, qui brûlaient à ses pieds dans un bassin d'or, faisait une atmosphère de rêve.

Debout près du brûle-parfum, elle se balançait lentement, oscillait, comme si ses pieds eussent pris

racine et qu'elle eût été un roseau que la brise agite ; ou plutôt, dans l'idéale mousseline qui l'enveloppait, laissant nus ses bras et voilant sa bouche, elle semblait une nuée blanche enfermée dans le brouillard, un brouillard odorant qui se prenait aux plis de l'étoffe, s'y mêlait, les continuait.

D'une voix plaintive, lente, puis rapide, qui s'enflait, se mourait, elle psalmodiait une invocation, tandis qu'elle soulevait ses bras, les déployait, les étendait dans un rythme mystérieux, presque une danse, et ses mouvements déchiraient les voiles de parfums, les repoussaient, les ramenaient, y faisant naître des houles silencieuses.

C'était bien la femme que Bussy avait sauvée. Du fond de sa cachette, il la regardait avidement, avec une stupeur heureuse. Une reine ! Décidément sa romanesque aventure se continuait mieux qu'il ne l'avait cru. Se retenant de son bras valide au tronc d'un arbre, il se penchait pour mieux voir, en se disant à lui-même :

— Elle remercie ses dieux d'avoir échappé au danger.

Et il écoutait les formules étranges de la prière :

— « Entends-moi ! entends-moi ! Dourga ! déesse inaccessible, multiple et contradictoire ; qui vas, les cheveux épars, dévorant la chair sanglante !

« O toi ! superbe et hideuse ! espoir et déception, toi la nuit, toi la lumière, la gloire, l'épouvante !

« Dourga ! Dourga ! flux et reflux des mers ! flamme des holocaustes ! pudeur des vierges, fierté des héros !

« Délivre-moi ! sauve-moi ! radieux regard, ombre

qui aveugle, prends mon cœur et ma pensée. O toi qui vas les cheveux épars à travers la nuit et les orages ! »

Saturée de parfums, elle chancelait, enivrée. Sa voix s'alanguissait. Elle dit encore :

— « Etoile resplendissante, au corps de taureau, aux ongles d'or ! »

Et ses paupières battirent ; ses longs cils eurent un long frisson d'aile effrayée, son corps souple plia, renversé sur les coussins de fumée.

Alors Bussy vit apparaître, auprès de la reine, une figure, jusque-là restée dans l'ombre, et qui lui parut effrayante. C'était un brahmane, non plus majestueux et serein comme celui qu'il avait vu déjà, mais avec la face tourmentée et dure, le regard aigu, le front étroit du fanatisme. Il se pencha vers le trépied et émietta sur les braises une plante qu'il broyait entre ses doigts.



— Brûle, darba sacré, qui crois dans les marécages, dit-il, herbe chère à Vichnou, et toi, mystérieux toulaci, qui rends le sommeil, effaces les souillures et les péchés, brûle, brûle, donne ton parfum !

Quelques vives étincelles jaillirent, une fumée plus blonde moutonna en flocons plus serrés ; et la jeune reine se ranima, découvrit tout entiers les disques noyés de ses prunelles.

Alors le brahmane commença à frapper sur un tambourin, à coups sourds, espacés ; puis, peu à peu, pressa le rythme.

Elle s'était dressée, repoussant de ses bras toutes

ces nuées enivrantes, découvrit sa bouche que voilait la mousseline, serra les plis fins autour d'elle et cambra sa taille ; ses beaux sourcils se fronçaient sur son regard devenu fixe ; elle étendit un bras, montrant du doigt quelque chose d'invisible, et lentement se mit à tourner sur elle-même. Sa voix maintenant était vibrante et saccadée, ce n'était plus une prière qu'elle formulait mais une incantation très terrible.

— « Par les glaives ! par les serpents ! par la brûlure qui dévore ! par l'eau déchaînée ! par la famine ! par les crocodiles ! par le pied des éléphants ! par la trahison ! par le désespoir et la folie ! par tous les maux répandus sur la terre, plus nombreux que les fleurs et les parfums ! ... »

Et dans une litanie interminable, tournoyant de plus en plus vite, elle se mit à nommer toutes les maladies, toutes les douleurs dont l'homme peut souffrir.

Bussy, que l'émotion oppressait, contemplait la jeune femme avec une ivresse croissante ; elle était à tel point ravissante et la perfection de son corps imprimait une telle grâce, une si irrésistible séduction à toutes ses attitudes, que le marquis se disait avec une confuse terreur :

— Désormais, le souvenir seul du bonheur de l'avoir vue ainsi défie les joies que pourrait me donner tout l'amour d'une autre femme.

Mais la scène devenait effrayante ; une frénésie emportait la reine qui tournoyait si vite qu'on ne la voyait plus ; et toujours sa voix, devenue rauque et sans souffle, criait des noms de souffrances, versait

tous les fléaux sur la tête maudite, inconnue, que son bras raidi désignait toujours.

Sous les doigts furieux du brahmane le tambour rendait des sons précipités, affolants, et ce tournoiement vertigineux était terrible.

L'énervement avait gagné le marquis, il se sentait incapable de supporter plus longtemps cette démence.

— Il va la tuer, murmura-t-il, il faut faire taire cet affreux brahmane en lui crevant son tambour sur la tête.

Il fit un mouvement pour s'élancer; mais Naïk veillait; il le retint avec une supplication muette, en entourant de ses bras les genoux du jeune homme.

A ce moment la reine poussa un cri et tomba inanimée.

Le rythme horrible cessa; les torches s'agitèrent, un cliquetis d'armes, et tout disparut.

VIII

LE PRIX DU SANG

Sans être guérie complètement, la blessure n'offre plus de danger, et Bussy ne veut pas demeurer plus longtemps dans ces lieux inconnus où il devine autour de lui une sourde hostilité. Le brahmane Rugoonat Dat n'est pas revenu, il n'a revu que le médecin mogol, qui lui a donné ses soins presque en silence.

On dit que la reine a quitté le palais et est allée en pélérinage. C'est Naïk qui a recueilli ce bruit. Aucun attrait ne retient donc plus le marquis ; il n'aurait pas pu d'ailleurs renouveler sa secrète promenade : depuis qu'on l'a jugé en état de se lever, un cordon de gardes enferme nuit et jour, à quelque distance, le hangar qui l'abrite. De plus, son congé est expiré depuis plusieurs jours déjà et il souffre de manquer à

son devoir; il a donc déclaré, malgré sa faiblesse encore grande, qu'il voulait partir, et doit se mettre en route au jour naissant pour éviter la chaleur.

En attendant que la nuit s'achève, il s'est étendu, tout vêtu sur les coussins; Naïk, agenouillé près du lit, le menton dans la main, le coude sur le genou, le contemple en silence. Ils sont éclairés par la torche accrochée à une poutre du toit, et la flamme s'obscurcit fréquemment sous l'agonie crépitante d'une nuée de papillons qui l'ont choisie pour bûcher.

— Eh bien, Naïk, nous allons donc nous quitter? dit le marquis en ouvrant les yeux après avoir sommeillé un instant.

— Pas pour longtemps, seigneur, répond Naïk; bientôt, comme un chien trop fidèle qu'on ne peut parvenir à perdre, tu me verras revenir : rien ne peut plus me détacher de toi, et quand tu devrais même me réduire en cendre, comme cette flamme fait de ces papillons, je mettrais à mourir pour toi le même acharnement qu'ils mettent eux à se brûler.

— Comme c'est étrange! tu n'as donc aucune affection? ni femme, ni parents? Tous les malheurs se sont donc acharnés sur toi?

Naïk secoua la tête :

— Le plus grand des malheurs, pour celui qui est condamné à vivre dans l'abjection, c'est d'en sortir moralement; pour souffrir de l'infamie il faut la comprendre et la plus faible lueur d'intelligence qui éclaire nos ténèbres est pour nous le pire des désastres. Hélas! cette clarté funeste s'est allumée en moi; tandis

que mes pareils se vautraient dans leur fange, je suis resté debout, et j'ai pleuré.

— Ce que tu me dis là me touche au dernier point, s'écria Bussy ; depuis que je te connais d'ailleurs tu es pour moi un sujet de surprise ; tu t'annonces comme tout ce qu'il y a de bas et de méprisable et je ne trouve en toi que sentiments délicats et élevés ; la plus complète ignorance doit être ton partage, et tu t'exprimes avec une sorte d'élégance, de la poésie même ; et, ne le nie pas, je t'ai surpris lisant dans un livre. Que signifie cela ? est-ce que tu m'abuses ?

— Je suis un valouver, seigneur.

— Un valouver ! Qu'est-ce que cela ?

— Les valouvers sont les savants de notre caste ; on les appelle aussi, par dérision, les brahmanes des parias ; ils sont censés diriger et instruire les misérables qui ne méritent pas le nom d'hommes. Mais le plus souvent ils ne font qu'accroître leur misère, ils les pressurent, leur prennent le peu qu'ils ont, pour vivre à leurs dépens dans l'ivrognerie et l'oisiveté ; mais quelques-uns sont bons et ont une ombre de savoir. D'un de ceux-là j'ai appris le peu que je sais. En mourant il m'a désigné pour le remplacer, et m'a légué le seul bien qu'il possédait, un livre, qui est toute ma fortune.

— Celui que je t'ai vu lire ? dit Bussy.

— Oui, maître. Ce livre, c'est mon père et ma mère, c'est mon amante, c'est ma patrie, et c'est lui aussi qui m'a appris à souffrir.

— Qu'est-ce donc que ce livre ?

— C'est l'œuvre d'un paria; mais celui-là par la seule force de son intelligence, s'est élevé à une telle hauteur, que ceux-là mêmes qui nous méprisent si cruellement l'ont surnommé : « le divin paria ». Mais je crains de te lasser, maître, ajouta Naïk.

— Non, non, tu parles fort bien, et j'aime à m'instruire. Qui était ce paria ?

— Un valouver. Il s'était retiré avec sa sœur près de la ville de Madura, au fond d'un bois touffu ; ils habitaient là un creux de rocher et vivaient de fruits sauvages et de racines. Il se livrait à l'étude avec une ardeur que rien ne distrayait. En ce temps le collège de Madura était célèbre dans tout l'Hindoustan ; c'était un sanctuaire redoutable qui n'accueillait dans son sein que l'élite des étudiants. Nulle caste n'en était exclue en principe, cependant aucun paria n'avait jamais eu la folle ambition de franchir le seuil sacré. Tirou-Valouver « le divin » y pensait, lui, et sa sœur, effrayée, sans le détourner de son projet, lui en faisait retarder l'exécution. « Apprends encore, disait-elle, on sera pour toi doublement sévère. » Il se décida pourtant ; un matin il sortit du bois où il vivait, gagna Madura, et d'un pas assuré s'enfonça sous les portiques du temple de la science. Les examinateurs l'accueillirent froidement et lui demandèrent avec sévérité d'où il venait et qui il était. « Je suis un paria, répondit-il, mais les dieux m'ont doué d'une force d'intelligence qui m'élève au premier rang parmi ses créatures. Je ne suis pas fait pour rester captif dans les liens où de stupides préjugés retiennent l'esprit des hommes pour

les dégrader et les asservir ; j'ai conscience de ma dignité et je sens que j'ai le droit de prendre place parmi les savants et les sages. » — Il fut admis à subir les examens. Mais, désireux d'exclure le paria de leur corporation, les examinateurs le soumirent pendant quarante jours aux interrogations les plus minutieuses. Il était invulnérable ; non seulement il répondait aux questions, mais il les développait, les montrait sous un autre jour, faisait entrevoir des points de vue nouveaux. Les juges se surprirent à l'écouter avec un intérêt mêlé d'admiration, l'examen devenait pour eux un enseignement et ils finirent par confesser que le nouveau venu les surpassait de beaucoup en savoir. Le paria fut admis à l'unanimité, et, un an plus tard, devenu l'honneur du corps dont il faisait partie, il fut élevé à a dignité de président et conserva ce poste le reste de sa vie. Voilà, seigneur, l'histoire de Tirou-Valouver, le paria. Son livre de morale, que je relis sans cesse, a fait de moi un homme, mais aussi il m'a dévoilé toute ma misère.

— Songe plutôt, Naïk, à l'exemple qu'il te donne de la façon dont on peut sortir de cette misère.

— Je n'ai pas son génie, maître, et jamais jusqu'à présent le plus léger espoir n'avait lui sur ma triste existence ; mais aujourd'hui je ne suis plus misérable : grâce à toi j'ai pu rompre l'affreux silence où mon esprit se mourait, le bonheur de t'avoir rencontré me sauve.

— Allons, je suis heureux de t'avoir, sans m'en douter, tiré de peine, dit Bussy ; mais tu me fais oublier

le temps, et voici le jour qui nous invite au départ.

Naïk courut dehors et annonça au marquis qu'on amenait son cheval tout sellé :

— En route donc, dit le jeune homme en se levant, mettons fin à cette hospitalité si singulière que je n'ai à prendre congé de personne en m'éloignant.

Le paria lui boucla son épée, qu'on lui avait rendue la veille, lui passa les pistolets à la ceinture et rajusta l'écharpe qui soutenait le bras blessé, encore faible.

Bussy s'approcha de son cheval, qu'un noir tenait par la bride; mais au moment de se mettre en selle il s'arrêta très surpris de voir s'avancer, à la suite du cheval, une file de chameaux chargés de bagages; chacun d'eux était conduit par un esclave, et en tête de la file marchait un gros homme à l'aspect vulgaire qui portait un coffret.

— Qu'est-ce que tout cela ? s'écria Bussy.

— Les présents de la reine, répondit le nouveau venu; les chameaux sont chargés d'étoffes précieuses, d'armes et de bijoux. Les bêtes et les esclaves t'appartiennent aussi; mais ceci est plus précieux.

En même temps, il soulevait le couvercle du coffret, qui laissa échapper un scintillement de pierreries.

— Cependant, continua-t-il, si tu ne te trouves pas suffisamment payé, tu peux fixer toi-même...

Mais il n'eut pas le loisir d'achever. Bussy, rouge de colère, se précipita vers lui et le saisit à la gorge.

— Payé ! Tu as osé proférer une pareille injure ? s'écria-t-il. Mais ce sera là ta dernière parole, et tu la paieras de ta vie !

Cependant, devant la face terrifiée, suppliante et grotesque du malheureux Hindou, le marquis eut un haussement d'épaules et un sourire de dégoût ; d'un mouvement violent il repoussa le pauvre diable et l'envoya rouler à quelques pas au milieu de l'éclaboussement des pierreries dispersées.

— Tu as tort, mon fils, de punir le serviteur irresponsable, qui n'est qu'un instrument d'obéissance, dit une voix.

Bussy se retourna, et il vit le brahmane Rugoonat Dat qui se frayait un chemin à travers la cohue des chameaux et des esclaves effrayés.

— Pardieu ! je suis aise de vous voir, mon père ! dit-il, d'une voix que la colère faisait trembler. Vous qui, sans le connaître, jugez mon pays barbare, vous m'expliquerez peut-être pourquoi dans le vôtre on remercie d'un service par une insulte, et l'on congédie un hôte en le payant comme un valet.

— Il y a dans ceci un mystère qu'il ne m'est pas permis de t'expliquer, dit Rugoonat Dat. Mais les présents n'avaient rien d'injurieux ; il est dans nos coutumes d'accepter les largesses des rois.

— Dans mon pays, on ne reçoit rien des femmes, reprit Bussy avec hauteur. Sachez d'ailleurs que l'épée d'un gentilhomme français appartient à tous les faibles, et qu'il serait déshonoré s'il ne les secourait pas dans le danger. Votre reine s'abuse si elle s'imagine me devoir quelque chose ; vous pouvez le lui dire.

Des murmures s'élevaient parmi les esclaves et les gardes qui s'étaient rapprochés, car jamais on n'avait

entendu parler sur un pareil ton de dédain à la personne sacrée d'un brahmane. Mais Rugoonat Dat retint d'un geste l'agitation, tandis que Bussy s'élançait en selle et s'éloignait rapidement sans se retourner.

IX

MONSIEUR DE LA BOURDONNAIS

Kerjean poussa un cri de joie quand il vit revenir à Madras le marquis de Bussy.

— Dans quelle inquiétude m'avez-vous jeté ! s'écria-t-il, je me perdais en conjectures sur cette absence prolongée, et je ne voulais même pas aller jusqu'au fond de mon angoisse. Enfin, grâce à Dieu, vous êtes vivant, et je n'ai pas à pleurer mon nouvel ami.

Bussy tendit la main à Kerjean avec effusion.

— Vous avez couru des dangers pourtant, reprit ce dernier en remarquant le bras en écharpe et la pâleur du jeune officier.

Le marquis, alors, lui raconta ses aventures, et Kerjean s'ébahissait, suivant la narration avec une sorte de fièvre.

— Si ce n'était de votre bouche que j'entends ce récit, dit-il lorsque Bussy se tut, ce serait à ne pas croire, tant l'aventure ressemble à un roman.

— Un roman trop tôt fini, dit le marquis avec un soupir. Maintenant, je dois me rendre aux arrêts, continua-t-il, car j'ai dépassé de plusieurs jours la limite de mon congé.

— Gardez-vous bien d'en rien faire ! Nul n'a remarqué votre absence, hormis moi qu'elle mettait en peine, et il se passe de telles choses ici qu'on ne remarquera pas davantage votre retour.

— Qu'est-ce donc qu'il se passe ?

— Ah ! mon ami, le diable le sait, les Anglais ne l'ignorent pas, peut-être, et moi je me bouche les yeux pour ne pas voir, tant j'ai peur de comprendre.

— Vous m'effrayez ! Notre conquête nous échapperait-elle ?

— Pas précisément. Mais ce que j'avais prévu arrive, hélas ! L'orgueil, et je le crains bien, quelque chose de pire, fait tomber de son piédestal le héros qui nous a conduits.

— Le commandant ?

— Venez ! je vous mettrai au courant et vous jugerez.

Et Kerjean entraîna son compagnon vers le logis qu'il occupait dans une maison de la ville.

— Je me suis permis, cher Bussy, lui dit-il, tout en marchant, de faire transporter votre bagage dans cette habitation, qui m'a été réservée pour le temps que

nous passerons ici ; je comptais la partager avec vous ; si je vous ai déplu, pardonnez-moi.

— Vous me comblez et je suis vraiment confus de mériter si peu tant de bienveillance.

La maison vers laquelle se dirigeait Kerjean, construite à l'européenne, était située sur la place du Gouvernement, presque en face du palais de Nicolas Morse, où le commandant français s'était logé avec son état-major.

Quand les deux jeunes hommes furent commodément installés dans une chambre, en face de boissons fraîches, et que le panka, grand éventail suspendu au plafond, mis en mouvement par un noir placé dans une pièce voisine, agita l'air, pour rendre la chaleur supportable, Kerjean prit la parole.

— Comme vous le savez, la ville s'est rendue à nous à discrétion, et notre facile victoire était complète. Mon oncle Dupleix, en félicitant le commandant de son succès, lui recommandait par dessus tout de raser la place et d'employer tous les moyens pour ruiner les établissements de nos adversaires. Mais l'amiral n'aime pas à suivre les conseils, mêmes ceux qu'il a sollicités, et il est à croire aussi qu'un point de vue nouveau a surgi à ses yeux ; toujours est-il qu'après plusieurs conférences secrètes du commandant avec le gouverneur Morse et l'état-major anglais, le bruit d'une capitulation signée, d'une rançon convenue, commença à se répandre.

— Est-ce possible !

— C'est certain. Le conseil supérieur de Pondi-

chéry, qu'en sa qualité de gouverneur de l'Inde mon oncle préside, a fait à l'amiral toutes les représentations possibles, lui faisant comprendre que ce traité de rançon si funeste, même si les conditions en étaient remplies, n'avait aucune valeur étant conclu par des prisonniers de guerre et qu'aucun des engagements pris ne serait tenu.

— C'est évident.

— Evident pour tous, excepté pour M. de La Bourdonnais, car il est resté sourd à tous les avis. Il est, pour moi, certain qu'il a reçu des Anglais un million, pour rendre la ville, au prix d'une rançon illusoire, et que ce million est déjà en sûreté.

Bussy s'était levé, pâle et tremblant d'indignation.

— Ah ! monsieur, rétractez de pareilles paroles ! n'accusez pas d'une telle infamie un Français, un héros comme celui dont il s'agit, ou je me verrai forcé de me considérer comme insulté avec lui.

— Cette belle colère fait que je vous aime davantage, dit Kerjean sans s'émouvoir, mais je ne puis rien rétracter, car je ne parle pas à la légère. Notre héros est un corsaire, voilà tout.

— Mais enfin, quelles preuves avez-vous ?

— Écoutez, dit Kerjean en savourant un sorbet à la neige, quatre des plus riches banquiers arméniens de la ville avaient été arrêtés ou retenus comme otages ; on leur a rendu la liberté, et les Anglais disent publiquement que c'est pour aller chercher quelques petites galanteries pour le général.

— Les Anglais inventent cette calomnie.

— J'ai mieux encore, pire plutôt, continua Kerjean. Ma bourse se trouvant presque vide, comme cela lui arrive souvent, et me sentant harcelé par mille fantaisies que j'eusse été aise de satisfaire, l'idée me vint d'aller trouver un juif de Madras, dont j'avais entendu parler, et de contracter par son moyen un de ces emprunts désastreux qui ruinent les familles. Par bonheur pour la mienne, le juif était de fort méchante humeur et peu disposé à m'ouvrir son escarcelle. J'étais très contrarié de ce contre-temps, mais je ne pus rien tirer du juif, si ce n'est cet aveu, qu'on venait de lever une contribution de cent mille pagodes, pour payer la complaisance du général français, et qu'il avait été imposé, lui, pour sept mille pagodes, chiffre exorbitant, injustice criante, qu'on n'eût jamais osé commettre s'il eût été chrétien ou seulement Arménien. Maintenant, cher ami, libre à vous de ne pas me croire ; si les événements ne parviennent pas à vous convaincre, vous maintiendrez le démenti et je vous rendrai raison.

— Pardon, dit Bussy, en tendant la main au jeune officier, oubliez un mouvement involontaire. J'ai reçu un coup au cœur sous la surprise de cette affreuse révélation.

Kerjean serra fortement la main de son compagnon.

— Je vous le répète, dit-il, votre indignation augmente mon estime pour vous.

— Tout n'est peut-être pas perdu encore, dit Bussy après un long silence ; l'enivrement d'une fortune subite a sans doute fait tourner la tête au commandant; mais il reviendra à son devoir et à la raison.

— Il est grand temps qu'il y revienne, car son escadre court les plus grands dangers, dans la rade de Madras à l'époque où nous sommes : la mousson, cette période de tempêtes furieuses, qui nous visite tous les ans, ne peut plus tarder d'arriver, et si l'amiral laisse surprendre ses vaisseaux, c'en est fait d'eux.

— C'est vrai, dit Bussy, ils devraient être partis déjà.

— Il y a encore autre chose, reprit Kerjean, le nabab du Carnatic, le farouche Allah-Verdi, qui vient de faire assassiner son pupille pour prendre sa place, montre les dents au gouverneur de la compagnie française et lui demande de quel droit il prend Madras. Mon oncle lui répond qu'il la prend pour la lui rendre, se réservant de la rendre en l'état qu'il voudra, c'est-à-dire complètement démantelée, et, comme il joint à sa réponse maints oiseaux rares et chats de Perse aux yeux bleus, le nabab est momentanémemt calmé. Mais, si la ville n'est pas rendue dans un temps donné, il se refâchera et peut nous tomber sur le dos avec son armée.

Un bruit de pas gravissant en hâte l'escalier vient interrompre la conversation des deux jeunes hommes. Un noir paraît suivi d'un laquais en livrée.

Ce laquais remit une lettre à Kerjean :

— Ah ! c'est de ma cousine Madame Barnwal, dit-il en brisant vivement le cachet, et il lut le billet tout haut.

« Venez vite, mon cher cousin, une députation vient d'arriver de Pondichéry envoyée par Dupleix et le conseil supérieur. »

— En route ! s'écria le jeune officier en rattachant

son épée, le combat va s'engager. Venez aussi, Bussy, l'invitation est pour vous autant que pour moi.

— Qui est Madame Barnwal? demanda ce dernier tout en suivant son compagnon.

— Une belle-fille de mon oncle Dupleix. Elle a épousé un commerçant anglais, c'est pour quoi elle habite Madras. C'est une charmante femme, toute Française de cœur.

Quand ils entrèrent dans la salle où étaient réunis les députés engagés dans une conversation très animée, Madame Barnwal accourut au devant de Kerjean.

— Arrivez donc, mon cousin, lui dit-elle d'un ton où il y avait beaucoup d'inquiétude, malgré un air d'enjouement, j'ai besoin d'un chevalier pour prendre ma défense: imaginez-vous que ce terrible commandant veut s'emparer de ma personne et me garder comme otage!

Mais elle s'arrêta, interdite, en voyant que Kerjean n'était pas seul.

— Le marquis Charles de Bussy, capitaine des volontaires, dit Kerjean, présentant le nouveau venu, un précieux renfort qui nous arrive de France, et veut bien me faire l'honneur d'être mon ami.

— Monsieur de Bussy est le très bien venu, dit-elle, il est notre ami puisqu'il est le vôtre.

Et elle lui tendit une jolie main blanche et effilée que Bussy porta à ses lèvres.

Madame Barnwall était toute jeune, vive, gracieuse, fort élégamment vêtue, une rose rouge sur ses cheveux poudrés à frimas, et une mouche au coin de sa jolie bouche.

— Quelle affreuse affaire, n'est-ce pas, monsieur? dit-elle à Bussy. Jamais on n'a vu pareille obstination. Mais venez que je vous présente nos députés.

Tous les assistants vinrent saluer le jeune officier. C'étaient : le major général de Bury, dont le costume bleu à parements rouges, orné de brandebourgs d'or, attirait spécialement les regards ; le procureur général Bruyère, l'ingénieur Paradis, un soldat d'origine suisse, vaillant et doux ; d'Espréménil, Barthélemy, Dulaurens, membres du conseil supérieur de Pondichéry, de La Touche, Changeac, et enfin M. Friel, l'interprète, l'homme de confiance de Dupleix.

M. d'Espréménil, qui était une nature fougueuse et énergique, paraissait fort animé ; il venait de faire une proposition que ses collègues, plus timorés, ne sanctionnaient pas : c'était d'arrêter immédiatement ce commandant révolté qui refusait d'obéir au gouverneur de l'Inde française.

— Est-ce qu'il n'a pas eu le premier l'idée d'attenter à la liberté de Madame Barnwal ? disait-il, sachant quel précieux otage il aurait entre les mains ? n'est-ce pas la guerre déclarée, la révolte ouverte ?

— Comment ! c'est donc sérieux, ce que vous m'avez dit cousine ? s'écria Kerjean ; mais mon oncle ne pourrait pas souffrir une pareille chose.

— Mon bon père a déjà répondu sur ce sujet, dit Madame Barnwal, et il a répondu comme il devait ; vous savez que chez lui le devoir prime tout autre sentiment, et ma mère s'est jointe à lui pour écrire à l'amiral que sa menace ne les ébranlerait pas et qu'ils

savaient sacrifier leur tendresse à leur devoir.

— Allons ! messieurs, ne perdons pas un instant, dit le major général en se levant, accomplissons notre mission, et Dieu veuille que nous puissions la terminer pacifiquement !

Et les députés, ainsi que les deux officiers, quittèrent Madame Barnwal pour se rendre auprès du commandant.

Quand ils débouchèrent sur la place, l'amiral était à sa fenêtre. Il eut un haut-le-corps en les apercevant et rentra précipitamment.

— Messieurs, dit Bury à ses compagnons avant d'entrer dans la salle où le commandant les attendait, n'oublions pas, d'après la recommandation de notre très aimé gouverneur, que nous devons encore une fois avoir recours à la conciliation et aux paroles courtoises avant d'user de nos pouvoirs.

— Nous en serons pour notre courtoisie, grommela d'Espréménil.

Ils entrèrent.

Mahé de la Bourdonnais, gouverneur, pour sa majesté très chrétienne, des îles de France et de Bourbon, capitaine de frégate, commandant général des vaisseaux français dans l'Inde, se tenait debout, le front levé, une main appuyée au bord d'une table. Il portait la culotte et les bas rouges, l'habit bleu, sans paniers, à parements cramoisis, bordé à la Bourgogne et galonné d'or.

Le célèbre marin, qui avait conquis ce nom de Mahé dans une glorieuse affaire, était alors dans sa qua-

rante-septième année ; mais une mauvaise fièvre qui le minait et lui jaunissait le teint, le faisait paraître plus âgé. Il avait le nez recourbé comme un bec d'oiseau de proie, le regard clair et aigu, le front plissé, déprimé légèrement, la bouche mince, tirée vers les coins par un rictus dédaigneux. Sur sa poitrine rayonnait la croix de Saint-Louis.

Il y eut d'abord un instant de lourd silence. La Bourdonnais demeurait muet, regardant les nouveaux venus avec un air de défi, masquant un léger tremblement d'inquiétude. Ce fut lui qui, cependant, parla le premier.

— Eh bien, messieurs, que désirez-vous, et qu'y a-t-il encore de nouveau ?

Friel s'avança, fit un salut.

— Commandant, nous venons, pour la dernière fois, vous supplier, au nom du gouverneur de l'Inde, de revenir sur une décision funeste et en tous points contraire aux intérêts de la nation.

— Ah ! il s'agit toujours de ce traité de rançon ! s'écria La Bourdonnais en fronçant le sourcil. Eh bien ! comme je l'ai dit déjà, toute représentation à ce sujet est inutile. Le sort de Madras est jeté. Que j'aie tort ou raison, je me suis cru en droit d'accorder une capitulation au gouverneur anglais. Je serais le premier militaire qui n'eût pas le pouvoir de faire des conditions à ceux qui ont défendu les murs dont il se rend maître. Je ne suis pas venu dans les Indes pour y être subordonné. Si j'avais cru que Monsieur Dupleix et son conseil me chercheraient tant de chicanes, jamais je

n'eusse hissé le pavillon français ici. Je serais entré dans la place, j'aurais fait contribuer les Anglais avec leur hiac battant, (1) et, leur souhaitant le bonsoir tranquillement, après mes affaires faites, je serais allé à mes îles.

— Vous vous seriez mis, monsieur, dans un fort vilain cas, répartit Friel avec un peu d'impatience ; ce n'est pas vous qui avez pris la ville ; les braves sujets du roi ne se sont exposés que pour la gloire du prince, et pas pour vous, ils vous auraient forcé à arborer le pavillon.

La Bourdonnais baissa la tête un instant, puis chercha sur la table son brevet royal et le tendit à Friel.

— Vous voyez, lui dit-il, qu'il est écrit ici que tout ce que je ferai sera approuvé.

— Cette approbation n'a rapport qu'à vos opérations militaires. Le ministre ne peut favoriser la désobéissance aux lois, et vous savez fort bien qu'une fois le pavillon français arboré sur une ville, la place devient subordonnée au gouverneur général. Vous deviez, aussitôt, entré, faire remettre les clés des magasins, du trésor, et les livres de la compagnie aux commissaires royaux ; mais vous avez préféré remettre les clés à monsieur votre frère.

Le commandant eut un soubresaut et poussa un rugissement de fureur.

— Si je croyais quelqu'un capable de me soupçonner moi et mon frère, s'écria-t-il en serrant les poings, je lui casserais la gueule, je l'éventrerais, je le foulerais sous mes talons !...

(1) En anglais : Jack, pavillon, (Battre pavillon) l'amiral veut dire qu'il aurait laissé le pavillon anglais flotter sur la place.

Et le marin, hors de lui, lâcha une bordée de jurons que le dernier des matelots n'eût pu surpasser comme grossièreté et violence.

M. Friel ne se déconcerta pas et répliqua en haussant un peu le ton.

— Si l'on vous soupçonne, vous monsieur, je n'en sais rien, mais pour monsieur votre frère, il n'est que trop connu ici. Vous auriez mieux fait de donner la clé du trésor au dernier officier plutôt qu'à lui. Le livre de la caisse ne se trouve pas, voilà une assez forte présomption contre lui, pour ne pas dire une preuve concluante.

La Bourdonnais fit un mouvement comme pour s'élancer sur Friel, mais sa colère tomba subitement en voyant entrer un messager.

Ce messager apportait une lettre de Dupleix.

Le commandant s'assit à sa table pour la lire.

LISEZ EN PARTICULIER.

La nouvelle que vous m'avez donnée, que vous avez conclu le traité de rançon avec les Anglais, m'empêche absolument de reposer. Souffrez, Monsieur, malgré la résolution que j'avais prise de ne plus vous faire de représentations, que je vous en fasse encore une comme je la ferais à mon frère; d'autre que moi n'en aura connaissance, vous écrivant de ma main la présente. Souffrez donc que je vous dise, que JE NE SUIS POINT DU TOUT VOTRE ENNEMI : QUE JE N'AI CHERCHÉ QU'A VOUS PROCURER DE LA GLOIRE ; QUE J'Y AI EMPLOYÉ TOUT MON SAVOIR, ET VIDÉ DE FAÇON MA BOURSE, QUE

LORSQUE VOUS ÊTES ARRIVÉ, ELLE ÉTAIT ABSOLUMENT VIDE. *Que n'ai-je pas employé pour vous seconder? Vous l'avez vu vous-même, et vous n'avez pu vous empêcher de l'avouer. Tout ce que vous avez souhaité vous a été donné, hommes, munitions, artillerie, mousqueterie. J'ai dégarni la place, vous le savez, et je ne m'en repens pas, puisque l'affaire a réussi. Quelles difficultés n'ai-je pas trouvées, pour vous dissuader de certaines inquiétudes et indécisions ou vous paraissiez être et qui ne vous étaient occasionnées que par des gens peu au fait, et nullement portés pour votre gloire? Vos marins m'ont donné seuls plus de peine que tout le reste; a quoi a-t-elle abouti? à rien du tout; et vous avez vu vous-même combien ils ont eu de peine à se résoudre à tirer sur une place, dont il semblait qu'ils craignissent la reddition. Tant de soins, tant d'embarras, tant de prévoyance, tant d'avances, dont je ne suis pas encore payé, tant de veilles ont abouti à la vérité à la prise d'une place la plus fameuse de l'Inde, mais dont nous ne tirons pas, comme on l'aurait pu, tout l'avantage qu'elle devait procurer à vous Monsieur, et à la Compagnie; et cela, parce qu'il ne s'est pas trouvé une personne auprès de vous qui pût vous faire sentir l'inutilité d'un traité de rançon fait avec des prisonniers, qui ne sont point autorisés pour la promettre, et dont tous les ôtages que vous en tirez, deviendront, par leur long séjour, dans quelqu'endroit qu'ils soient, à charge, et de vrais martyrs de l'inexécution d'un traité, qui ne peut avoir lieu, ni dans l'Inde, ni en Europe. Au nom de Dieu, Monsieur, ne*

vous faites pas illusion à ce sujet. Vous êtes trompé, si vous pensez qu'il soit jamais exécuté. Les colonies éloignées se rançonnent à la vérité, mais ce n'est jamais en billets, mais en beaux deniers comptants. Les Souverains, les Compagnies sont en droit de désapprouver ceux qui les engagent sans ordre. Ils se moquent d'autant mieux de tous ces billets, qu'ils sont encore les maîtres de toutes ces places rançonnées, et qu'il faudrait une nouvelle guerre pour les faire payer. François Ier traita dans sa prison : il signa tout ce que l'on voulut ; ses enfants furent mis en otage, qu'en résulta-t-il ? Vous le savez. Le roi Jean, prisonnier en Angleterre en fit autant ; le résultat fut le même. C'était pourtant des têtes couronnées qui traitaient et sur la parole desquelles l'on devait compter. Elles furent inutiles. On déclara qu'étant prisonniers, ils ne pouvaient s'engager. Qu'ils le pouvaient, pour se tirer de presse, mais qu'ils n'étaient point obligés de tenir leur promesse et leurs serments. Ces paroles royales qui ne devaient jamais se rétracter, l'ont été cependant. Que ne devez-vous point attendre de particuliers, qui ne datent de rien dans le monde, qui ne sont point autorisés, et qui ne peuvent exécuter ni faire exécuter leurs promesses ? Pour peu que vous vouliez faire quelques réflexions sur les inconvénients qui résulteront de votre traité, je suis persuadé que vous en reconnaitrez le faux. Si elle était comptant, quoique l'on pût espérer des avantages plus considérables par la suite, je me rangerais plus facilement de votre avis : mais j'ai l'honneur de vous

6

le dire en frère, en ami, il n'aura point d'exécution. Il est encore temps d'y apporter remède. Dites, Monsieur, je vous en supplie par tout ce que vous avez de plus cher au monde, que les réflexions que vous avez faites, ou si vous voulez, qu'on vous a fait faire, vous arrêtent tout court. Vous pouvez vous disculper auprès des Anglais, rejetter toute la faute sur le Conseil supérieur de Pondichéry, qui ne veut ni se charger des otages, ni de la moindre chose qui aura rapport à ce traité. Vous pouvez faire cette déclaration, sans la moindre crainte que le Conseil ni moi voulions diminuer rien de votre autorité. On vous la laisserait Monsieur, tout entière à Madras, tout le temps que vous voudriez y rester. On n'y laissera que ceux que vous jugerez à propos; et je vous promets en homme d'honneur de faire supprimer toutes les lettres qui vous ont été écrites par le Conseil depuis le 25 septembre. Il est nécessaire que celles de ce jour subsistent, afin qu'elles puissent, si vous le voulez, servir à prouver qu'elle est la véritable raison qui vous a empêché d'exécuter le traité de rançon. Cet aveu, Monsieur, vous attirera autant de gloire que la conquête de Madras. Vous savez prendre des places, mais vous n'êtes pas obligé de savoir les précautions nécessaires pour la validité d'un traité de rançon; d'autant mieux qu'étant conclu sur la bonne foi et sur les promesses d'honnêtes gens en apparence, le guerrier honnête homme peut être facilement trompé. Que ne donnerais-je pas pour être auprès de vous! Oui, Monsieur, je suis persuadé que j'aurais le don de

vous convaincre que je vous parle en homme qui n'a d'autre but que votre gloire et l'intérêt de ses maîtres. Soyez, Monsieur persuadé de cette vérité. Soyez-le de l'envie que j'ai de faire cesser mille mauvais propos. Au nom de Dieu, Monsieur, au nom de vos enfants, de votre épouse, laissez-vous persuader de ce que j'ai l'honneur de vous dire. Finissez comme vous avez commencé et ne ménagez pas un ennemi qui n'a eu d'autre but que celui de vous réduire à la plus dure extrémité. Tels sont les ordres que l'Escadre ennemie met en œuvre autant qu'elle peut. Si elle n'a pu faire mieux c'est qu'elle ne l'a pu. La Providence nous a mieux servi qu'eux. Profitons-en, Monsieur, pour la gloire de notre Monarque et pour l'intérêt général d'une nation qui vous regardera comme son restaurateur dans l'Inde. Fasse le Ciel que je puisse parvenir à vous persuader et à vous convaincre de la nécessité d'annuler un traité, qui dans un moment nous fait perdre des avantages, dont toute l'étendue se connaîtra incessamment, pour peu que vous vouliez avoir égard à ce que j'ai l'honneur de vous représenter. Dépêchez-moi s'il vous plaît, en toute diligence, pour savoir qu'elle sera votre résolution, afin qu'aussitôt que j'en serai informé, je vous renvoie vos dernières lettres, je supprime absolument les réponses et qu'il n'en soit plus parlé. Encore une réflexion, Monsieur, c'est au sujet du Nabab. Vous allez me compromettre furieusement avec lui, et je ne serais point étonné de le voir joint avec les Anglais, pour nous faire donner au diable dans ce pays, faute de lui avoir gardé ma

parole. Joignez, Monsieur, cette réflexion à toutes les autres. Je vous écrirai par la suite, si vous le souhaitez, que je me charge en Europe de l'événement, et que ce n'est que sur mes représentations et celles du Conseil que vous avez changé de sentiment. Vous pouvez de votre côté dire à ce sujet tout ce que vous jugerez à propos. N'allez pas vous gendarmer contre le Conseil. La réponse que vous avez faite à la sommation, dont peut-être vous ne vous souvenez pas, lui a paru un peu dure. Laissez-moi faire; tout cela s'appaisera et vous ferez, pendant votre séjour à Madras, tout ce qu'il vous plaira. On condescendra à tout ce que vous voudrez. Vous ne sauriez croire avec quelle impatience j'attendrai votre réponse. Faites-la moi de votre main. Il est inutile que d'autres que vous la sachent. Dites-la le plus bas que vous pourrez à Desprémenil, c'est-à-dire le parti que vous prendrez sur le traité. Si vous persistez à le soutenir, il est inutile que vous lui disiez rien. Fasse le Ciel que j'aie pu venir à bout de vous persuader! Je regarderai cette réussite avec encore plus de complaisance que la prise de Madras. Elle me sera d'autant plus chère, que votre complaisance me sera une preuve bien sensible de votre estime et de votre amitié pour moi.

Dupleix

Après avoir lu et relu cette lettre, la Bourdonais laissa tomber sa tête dans ses mains et, pris d'une singulière faiblesse se met à pleurer comme un enfant.

Friel, qui s'était discrètement reculé de quelques pas et se tenait immobile, les bras croisés, eut un

geste de surprise; les députés échangèrent un regard, et Bury dit à voix basse :

— Il va céder.

Mais d'Espréménil eut un haussement d'épaules plein de mépris.

Le commandant s'était mis à marcher à grands pas, méditant profondément. Puis, cédant encore à cette inconcevable émotion, où l'énervement de la fièvre était pour quelque chose, il recommença à verser des larmes.

— Remettez-vous, monsieur, dit Friel troublé malgré lui, ne vous laissez pas aller à un tel excès de chagrin ; cédez enfin à nos instances, et tout s'arrangera de soi-même.

— Non, non, je ne peux m'en dédire ! s'écria l'amiral d'une voix entrecoupée par les sanglots. S'il le faut, qu'on me mène à la potence !... Il reprit en jetant un regard sur sa croix de St-Louis : J'irai porter ma tête sur un échafaud. J'ai cru bien faire. J'ai cru avoir une autorité et je n'ai pas voulu traiter les Anglais, qui sont braves gens, avec la dernière rigueur. J'irai porter mon désintéressement et mon innocence au pied du trône.

Et les larmes ne voulaient pas tarir dans les yeux de l'amiral.

— Vraiment, dit Bussy à l'oreille de Kerjean, cela me fait un mal affreux de voir pleurer cet intrépide.

Mais d'Espréménil, que cette scène semblait irriter, s'avança vers La Bourdonnais.

— Monsieur, dit-il, vous êtes décidément bien résolu à rester sourd à nos instances ?

— Rien ne me fera changer de résolution, répondit le commandant en relevant la tête, ma parole est engagée aux Anglais et je tiendrai ma parole.

— Alors, monsieur, j'ai le regret de vous le dire la mission pacifique est terminée et, nous n'avons plus que des ordres à vous transmettre.

Bury sortit de l'ombre. La Bourdonnais, qui ne le connaissait pas, à la vue de son uniforme bleu et rouge à brandebourgs d'or, crut qu'il arrivait de France. Une angoisse extrême se peignit sur ses traits qui devinrent aussi pâles que la poudre de ses cheveux.

Bury lui présenta la lettre du conseil supérieur qui établissait ses pouvoirs. Puis il donna l'ordre de faire ouvrir les portes, les déclarations dont il était porteur devant être connues de tous.

Les capitaines des vaisseaux, et beaucoup d'officiers de différents grades, envahirent rapidement la salle.

Alors, un greffier commença la lecture du premier décret du conseil supérieur, déclarant que le traité de rançon, ayant été contracté par la volonté de M. de La Bourdonnais sans autorité et avec des prisonniers qui ne pouvaient s'engager, était nul de plein droit et regardé comme non avenu. Une seconde ordonnance établissait un conseil provincial au fort Saint-Georges et nommait d'Espréménil commandant et directeur des ville et fort de Madras.

La Bourdonnais écoutait avec la plus grande attention et un léger tremblement de sa lèvre inférieure trahissait son anxiété... Mais lorsqu'il vit que tous ces décrets émanaient de Pondichéry et non de France,

il reprit toute son assurance et eut un rire de défi.

— Vous vous imaginez donc que je vais accepter vos ordres et m'y soumettre? s'écria-t-il. Sachez que je ne reconnais dans l'Inde l'autorité de qui que ce soit. Je m'en tiens à mon brevet, et aux instructions du ministre qui me laissent maître de mes opérations.

— Vous voulez vous faire redire une fois de plus, répondit d'Espréménil, que toute place conquise tombe sous le pouvoir du gouverneur général? Vous qui êtes aussi gouverneur d'une colonie française, vous le savez mieux qu'aucun autre.

Aucune réplique concluante ne vint à l'esprit de l'amiral qui, pour sortir d'embarras, se jeta de nouveau dans un accès de fureur, manquant peut-être de sincérité malgré sa violence. Les injures brutales, les jurons populaciers éclatèrent encore au milieu du silence sévère de l'assemblée. La Bourdonnais s'enflammait de plus en plus et sa face s'était empourprée.

— Ah! c'est la guerre que vous voulez? cria-t-il enfin. Vous venez m'insulter, me provoquer, discuter mon autorité; eh bien, soit : la guerre! battons-nous, nous verrons qui a raison.

Et par moment sa parole s'embarrassait parce que ses dents étaient ébranlées par le scorbut, qu'il avait contracté dans ses héroïques navigations.

Tout à coup il tira son épée et s'écria :

— A moi mes officiers!

Et se tournant vers les députés :

— Mettez-vous d'un côté avec les vôtres, messieurs,

et moi de l'autre à la tête des miens. A moi, mes officiers, à moi !

Un murmure d'indignation s'éleva de l'assemblée et fit comprendre à La Bourdonnais qu'il était allé trop loin. Il eut un moment de vertige, et la vision lui apparut de la Bastille et de cet échafaud dont il parlait tout à l'heure sans y croire. Mais il reprit vite possession de lui-même ; son esprit fertile en ruses n'était pas à bout de ressources.

— Messieurs, dit-il, accordez-moi quelques minutes ; je vais réunir mon conseil de guerre et prendre son avis. Je vous promets de m'y conformer.

Les députés gardèrent un silence que La Bourdonnais feignit de prendre pour un acquiescement, et il passa dans une pièce voisine.

Il rentra peu d'instants après, tenant à la main un papier qu'il tendit au greffier.

Le greffier en donna lecture :

« Monsieur de La Bourdonnais au conseil de guerre assemblé :

« Messieurs, vous venez d'entendre les protestations du conseil supérieur de Pondichéry, et la proposition qu'il me fait de manquer à la parole que j'ai donnée à messieurs les Anglais ; c'est pourquoi j'ai l'honneur de vous faire assembler pour savoir de vous, messieurs, si, ayant accordé une capitulation et arrêté des conditions en conséquence, je suis obligé de tenir ma parole d'honneur, soit que j'aie bien ou que j'aie mal fait ?

RÉPONSE DU CONSEIL

« Nous sommes tous d'avis que M. de La Bourdonnais doit tenir la parole qu'il a donnée à messieurs les Anglais.

« Fait en la chambre du conseil de guerre tenu ce jour, 2 octobre 1746 ».

Suivaient les trente-trois signatures des membres du conseil.

Mais d'Espréménil en interrompit avec impatience la nomenclature.

— Votre conseil de guerre peut-il être juge entre le roi, son autorité et vous ? D'ailleurs, vous l'avez égaré par la façon dont vous l'avez interrogé. Demandez à de braves officiers s'il faut tenir une parole d'honneur donnée même à des ennemis, ils répondront : oui, sans hésiter. Mais essayez d'établir la question telle qu'elle devrait être, dites-leur : J'ai Madras à discrétion ; trois partis sont à prendre pour décider de son sort : garder la place, la raser ou la rançonner. Le conseil supérieur de Pondichéry, le commandant de la côte de Coromandel, toute la nation me sollicitent de la garder ; moi seul pense qu'il est plus convenable de la rançonner. Que me conseillez-vous ? La réponse de vos officiers ne fait pas de doute.

— Je m'en tiendrai à celle qu'ils ont signée, répondit La Bourdonnais avec calme.

— Mettons fin à cette scène pénible, dit Bury en contenant d'un geste d'Espréménil, rien ne vaincra

l'obstination de monsieur ; il ne nous reste qu'à ordonner aux officiers et troupes de cette garnison de ne point évacuer la place de Madras et de ne point embarquer sur les vaisseaux à moins d'y être forcé les armes à la main. Et, maintenant, messieurs, retirons-nous.

Bury fit un salut et sortit suivi de tous les députés.

A peine dans la rue, d'Esprémćnil saisit les mains du major général :

— Je vous en conjure, encore une fois, mon cher ami, ne perdez plus une minute, faites arrêter ce traître, si vous ne voulez pas que nous soyons ses prisonniers avant une heure.

Mais Bury hésitait :

— De telles mesures entre Français sont impraticables.

— Eh bien, bonsoir, messieurs, et bonne chance, s'écria d'Esprémćnil, vous vous souviendrez de ma prédiction quand vous serez sous les verrous. Quant à moi, je n'ai aucun goût pour la captivité, et je prends le large.

A grandes enjambées, il s'élança, enfila une ruelle et disparut.

— Il a mille fois raison, filons au plus vite, dit Kerjean à l'oreille de Bussy, je ne tiens pas non plus à être mis en cage.

Un quart d'heure après, en effet, les députés, qui n'avaient pas su se dérober assez vite, étaient arrêtés, Bury en tête, par ordre de La Bourdonnais.

X

LES CINQ FLÈCHES DE L'AMOUR

Ah ! terre et ciel ! voyez ce que nous sommes !
Les champs qui produisent pour nous le riz et les légumes, où sont-ils ?
Pas une tige de sorgho, pas un brin d'herbe, pas un pétale de rose qui nous appartiennent !
Où sont les sources pures où notre soif peut s'étancher ?
L'eau qui tombe des abreuvoirs dans les pas des bestiaux, c'est là notre breuvage !
Ah ! terre et ciel ! voyez ce que nous sommes !

Le chant montait de la place solitaire, brûlée par le soleil de midi.

C'était l'heure accablée de la sieste ; tous les stores étaient baissés devant les fenêtres un grand silence

endormait la ville et, par dessus les remparts de Madras, la mer, très calme, étincelait.

Bussy était étendu sur un canapé de jonc, dans sa chambre, obscurcie par l'épaisseur des stores. A peine enveloppé d'un léger vêtement de toile fine et, malgré le mouvement rapide du panka, qui agitait l'air, il lui semblait que son sang devenait du feu, et le sommeil le fuyait.

C'est qu'à la chaleur de l'atmosphère se joignait pour lui celle de la fièvre qui remplaçait l'engourdissement réparateur par une excitation douloureuse. Le jeune homme constatait, avec colère, qu'il était hanté par le souvenir de cette hindoue pour laquelle il aurait pu stupidement mourir sans qu'elle s'informât même de son nom ; et que, malgré sa ferme volonté de l'oublier, il y pensait le jour et il en rêvait la nuit.

Les événements qui l'avaient tout d'abord et violemment arraché à lui-même, le laissait maintenant par leur stagnation dans une oisiveté funeste, emplie tout entière par cette torturante rêverie. Comme ces flammes qui dansent devant les yeux quand le regard a un seul instant heurté le soleil, il revoyait tournoyer devant lui la jeune reine, merveilleuse et effrayante, dans son affolement religieux ; il ne pouvait écarter ce beau bras étendu et ce doigt blanc qui semblait le désigner, il entendait la voix haletante, criant les paroles farouches : « Par les glaives ! par les serpents ! par la brûlure qui dévore ! par le désespoir et la folie !... »

— Pourquoi maudissait-elle, lorsqu'elle eût dû adresser à ses dieux des actions de grâce ? se deman-

dait-il. Est-ce moi qu'elle ensorcelait ? Ah ! ce mystère dont a parlé le brahmane, le savoir c'est tout ce que je désire ; ensuite j'oublierai ce rêve, ou plutôt ce cauchemar.

Et oppressé, il s'agitait sur la criante chaise longue, tandis qu'un léger ronflement venait de la pièce voisine où Kerjean dormait paisiblement.

Douloureuse et touchante, la voix montait de nouveau au dehors, toute proche maintenant :

Ah ! terre et ciel ! Voyez ce que nous sommes.
Les tigres ont leurs antres, les serpents leurs trous,
les oiseaux ont leurs nids dans les branches.
Dans la maison de son père naît et meurt l'homme
des quatre castes.
Où donc peut-il naître, le paria ? Le paria, où donc
peut-il mourir ?
Ah ! terre et ciel ! voyez ce que nous sommes !

Bussy s'était élancé d'un bond vers la fenêtre :

— Naïk !

Et il avait un battement de cœur, dont la violence l'étonna.

— Suis-je fou ? murmura-t-il, est-il possible que l'idée seule de revoir cet homme, qui peut me parler d'elle, me bouleverse à ce point ?

Il voulut se contraindre à ne pas soulever le store ; mais la lutte fut courte, à peine le temps de compter jusqu'à dix, et le jeune homme plongeait sa tête et son torse, hors de la fenêtre, dans la fournaise extérieure.

Sur la place, à quelques pas de la maison, un homme nu se tenait debout. Son corps brun était à tel

point inondé de sueur, que le soleil se mirait dans ce ruissellement. Sa tête s'abritait sous une large feuille de figuier nouée sous le menton.

— Naïk ! cria Bussy.

L'homme eut un sursaut de joie et joignit les mains comme dans la prière. Puis il courut vers la maison.

— Eh bien, Naïk, c'est donc toi ? s'écria Bussy, quand le paria fut près de lui. Je suis vraiment bien coupable envers toi, car je t'avais, pardieu, complètement oublié tant j'étais en fureur... là-bas... en quittant ce lieu maudit. Mais j'ai pensé à toi, depuis, et je m'en voulais de mon ingratitude. Comment diable m'as-tu retrouvé ?

— Ah ! maître, dit Naïk, dont les yeux si grands rayonnaient de joie, c'est toi qui m'as trouvé, tu as reconnu ma voix, tu te souvenais de mon nom ! J'allais chantant de rue en rue et de place en place, le chant a trouvé le chemin de ton oreille : c'était mon espoir, et tu m'as appelé.

— Mais tu frissonnes, mon pauvre Naïk, dit Bussy en jetant au paria une couverture de laine douce. Il paraît que l'air du punka, qui me semble pourtant une haleine de l'enfer, est relativement frais et va te geler jusqu'aux moelles. Que t'est-il donc arrivé ? Tu me parais plus maigre et plus hâve que jamais.

— Je suis heureux, dit Naïk.

— Tant mieux ! Je voudrais en pouvoir dire autant. Mais puisque ton projet est de t'attacher à mes pas, je te préviens que je ne veux pas de meurt de faim à mon service et que j'entends que tu engraisses.

— J'engraisserai.

— En attendant, tu me sembles à jeûn depuis des semaines, fais-moi le plaisir de croquer ce qui reste de pâtisseries sur ce guéridon, si les mouches et les fourmis ne les ont pas trop dévastées, et bois un peu de ces sorbets qui se fondent sans profit.

— J'obéis, maître, dit Naïk, mais il y a des racines dans les champs, je n'étais pas à jeûn.

Bussy s'était recouché sur le fauteuil de jonc et regardait avec douceur le paria mangeant lentement, d'un air de surprise extasiée, ces gâteaux, un peu séchés, qui lui révélaient des sensations inconnues. Le marquis essayait de se persuader que la sympathie compatissante que lui inspirait Naïk était toute naturelle et désintéressée, et il y avait vraiment dans son cœur jeune et enthousiaste beaucoup de pitié pour ce déshérité qui se donnait à lui avec une joie si ardente ; mais la source de plaisir que sa subite présence lui faisait éprouver était ailleurs, Bussy ne voulait pas en convenir avec lui-même et il était irrité d'en être cependant certain. Naïk était le dernier anneau d'une chaîne qu'il ne pouvait plus briser, et il sentait un apaisement singulier depuis qu'il avait ressaisi ce faible chaînon. La fièvre s'en était allée, subitement.

Naïk, après avoir bu un verre d'eau de neige, pelotonné dans la couverture, s'était accroupi aux pieds du jeune homme et le regardait en silence, semblant attendre une interrogation. Bussy la retardait, se faisant violence encore. Il prit un détour.

— Tu as donc quitté le service du palais? demanda-t-il. Tu t'es donc enfui?

— La disparition d'un ver de terre ne se remarque pas, dit le paria en souriant; un autre prendra ma place, recevra au lieu de moi les détritus et les injures, notre seul salaire, et nul ne s'apercevra qu'il y a un paria au lieu d'un autre.

— Pourquoi ne m'as-tu pas rejoint plus tôt?

— C'était pour te mieux servir, maître, dit Naïk avec un éclair dans les yeux, j'ai voulu faire l'impossible, et je l'ai fait.

Le marquis se souleva et plongea un regard ardent dans celui du paria:

— Que veux-tu dire? balbutia-t-il, ce mystère dont parlait Rugoonat Dat...?

— Je le sais.

Bussy se leva et poussa un long et lent soupir.

— Enfin! s'écria-t il, tu vas donc me délivrer de cette obsession! tu vas, en satisfaisant ma juste curiosité, me permettre d'oublier ce dont je me souviens trop.

Le paria secoua la tête avec une expression de tristesse.

— J'ai vu tes yeux, seigneur, quand ils la regardaient dans le kiosque des prières, ils s'aveuglaient de sa beauté, ils buvaient son âme. Non, maître, tu n'oublieras pas, on ne peut pas l'oublier; ce que j'ai à t'apprendre devrait pourtant te guérir; mais tu ne guériras pas, hélas! jamais, tu n'oublieras.

— Tu crois? murmura Bussy, qui, la tête baissée,

le regard rivé au plancher, sembla descendre jusqu'au fond de lui-même.

Naïk soupira et garda le silence.

— Allons ! dis ce que tu sais, reprit le marquis après un instant.

La respiration régulière qui venait de la chambre voisine semblait inquiéter Naïk.

— C'est un ami, dit Bussy ; il dort profondément d'ailleurs, et n'entend pas l'hindoustani, tu peux parler.

— Je ne te dirai pas, seigneur, au prix de quelles ruses, de quelle patience, je suis parvenu à savoir ce que le brahmane n'avait pas voulu dire. Je ne risquais que ma vie, mais la perdre eût été te mal servir et je suis sorti invisible de tous les périls ; si j'en parle seulement, c'est pour que tu n'imagines pas que j'ai rêvé. Sache donc que, comme un reptile, je me suis glissé dans les retraites les plus sacrées, sans souci du sacrilège ; des jours entiers, presque sans souffle, blotti sous quelque meuble, ou enroulé aux sculptures d'une colonne et me confondant avec elles, j'ai vu ce que je ne devais pas voir et entendu ce que je ne devais pas entendre.

— Ah ! merci, Naïk ; toutes ces choses tu me les diras !

— Oui, maître, j'ai de quoi entretenir ton mal et t'empêcher d'y succomber peut-être, puisque tu ne peux en guérir. Ma mémoire fidèle garde un trésor qui t'appartiens et dont je serai avare pourtant afin que tu ne l'épuises pas trop vite.

— Mais, dit Bussy en souriant, tu me déclares

incurable avec une certitude qui m'amuse. Comment donc as-tu si bien deviné ce que je sais à peine moi-même ?

— Les cris de ton délire, sous le hangar inhospitalier, les murmures de tes rêves, c'est moi qui les entendais, et, tout meurtri encore, cette course folle, à travers les haliers épineux, ne mettait-elle pas ton âme à nu ? et sans cela même, mon cœur qui souffre avec le tien avait tout deviné.

— Tu ne songes pas à la volonté qui triomphe des faiblesses du cœur.

— L'amour a cinq flèches, une pour chaque sens, dit Naïk gravement, quand toutes vous ont frappé, comment retenir la raison, fuyant par tant de blessures ?

— Nous verrons cela. Continue.

— Après ton départ, la reine revint au palais, et je commençai à épier. Je vis et j'entendis cent choses n'ayant nul rapport avec ce que je voulais savoir. La première révélation me vint d'une entrevue de la reine avec le brahmane Rugoonat Dat. Je te rapporterai leurs paroles, ma mémoire les a gardées toutes, les voici :

« — Saint brahmane, demanda la reine, peux-tu paraître en ma présence ? t'es-tu suffisamment purifié des souillures qu'inflige la fréquentation d'un barbare ?

« — Le brahmane, répondit Rugoonat Dat, sanctifie, et sa pureté ne peut être souillée ; cependant pour te complaire j'ai accompli les rites prescrits.

« — Le barbare nous a délivrés de sa présence : est-il parti satisfait de mes largesses ? suis-je suffisamment libérée envers lui ?

« — Le barbare a presque tué ton messager, il a éparpillé dans la boue tes pierreries et s'est enfui, ivre de colère, en n'acceptant rien de toi.

« — Alors il me fait don de la vie ! s'écria la reine, dans une vive agitation, et tu as supporté une pareille injure ? tu n'a pas retenu le maudit ?

« — Le cheval était rapide, et dans son indignation, le jeune homme ne me ménageait pas.

« — Il t'a insulté, toi, un brahmane ! et tu l'as laissé vivre ?

« — Certes ! Sa fierté et son regard étincelant me plaisaient fort. J'ai cru voir en cet étranger une incarnation de notre héros Rama.

« — Rugoonat Dat ! s'écria alors la reine en se levant d'un air courroucé, les singulières révoltes de ton esprit contre toutes nos traditions m'effrayent vraiment. Je ne suis pas digne de disputer avec un saint tel que toi ; c'est pourquoi je te prie de me laisser pour m'éviter le péché d'une colère sacrilège. »

A ces mots, le brahmane salua et se retira, en dissimulant un sourire où il y avait un peu de pitié.

— Sais-tu que ce brahmane est un brave homme ! s'écria Bussy qui buvait les paroles de Naïk. Je regrette de l'avoir malmené et je lui en ferai mes excuses à l'occasion. Mais la reine, que fit-elle lorsqu'elle fut seule ?

— Pareille au soleil qui s'enfonce dans les nuées, elle voila un instant son beau visage dans ses mains, comme pour échapper à une honte ou à une crainte. Puis elle appela ses deux femmes favorites, deux prin-

cesses qui ne la quittent guère, l'une surtout qu'elle préfère à toutes et qui a nom Lila. Elle leur dit comment l'odieux étranger avait refusé ses présents et dans quelle colère la plongeait cette nouvelle.

« — Songe, Lila, disait-elle, quelle humiliation ! Ma vie est un don qu'il m'a fait ! Pourrai je la supporter? Ah ! l'horreur me saisit quand je me souviens qu'il m'a tenue dans ses bras, que j'ai roulé dans l'herbe avec lui, et que son sang était sur moi !

« — La Lumière du Monde s'éteignait sans lui, dit Lila, caressante ; reine, il t'a sauvée !

« — Vous sauve-t-il, le pestiféré qui vous arrache aux flammes, mais vous laisse une souillure mortelle ? »

Et comme les yeux de la reine se noyaient de larmes, pour la calmer, on fit entrer les bayadères et les jongleurs, avec la musique bourdonnante.

— Alors, si je comprends bien, s'écria Bussy, en empêchant la reine d'être mangée par un tigre, je l'ai à jamais déshonorée ?

— C'est quelque chose comme cela, répondit Naïk. Ces préjugés que ton grand esprit rejette, la reine est leur esclave. Tes dieux, paraît-il, ne sont pas les siens, tu manges de la chair de vache, crime irrémédiable qui te rend impur à ses yeux autant qu'un paria ; c'est pourquoi l'on t'a traité avec cet incroyable mépris, te donnant des parias pour serviteurs. Tout ce qui t'a servi et le hangar qui t'abritait ont été livrés aux flammes et, sur l'emplacement on sème des ronces.

— Eh bien ! voici une jolie situation pour un amou-

reux ! être un objet de dégoût, un reptile, un scorpion, une peste pour celle qu'on voudrait charmer ! c'est délicieux ! Et tu t'imagines que cette aimable découverte ne va pas, d'un seul coup, effacer cette folie de mon cœur ?

Et il eut un éclat de rire.

— Serait-ce possible, maître ? murmura Naïk que cette gaieté étonnait. Pourtant, il secoua la tête, gardant ses doutes.

— Voyons, reprit Bussy, est-ce tout ce que tu sais ? Fais-moi boire l'antidote jusqu'à la lie.

— Le plus amer est passé. Mais il reste de curieuses choses. Le saint brahmane que tu as vu dans le kiosque des prières — il se nomme Panch-Anan, un des noms de Siva, — est tout l'opposé de Rugoonat Dat ; il n'étudie pas comme lui les livres sacrés pour en comprendre la grandeur et le sens vrai, il s'en tient au rituel et aux formules, et le fanatisme de sa piété n'a pas de frein. Panch-Anan est l'intime conseiller de la reine, il exalte sa dévotion et terrifie son âme. Sans la noble fermeté de Rugoonat Dat, qui a beaucoup de partisans et dont le caractère en impose même à ses ennemis, ta vie peut-être n'était pas en sûreté. Il vint te voir pour montrer combien il réprouvait la façon dont tu étais traité, et c'était là un honneur que tu ne pouvais comprendre. Panch-Anan n'osa plus alors réclamer ta vie, il déclara que la reine pouvait être purifiée de la souillure, et qu'en te payant ton service on brisait tout rapport avec toi.

— Alors la scène que nous avons surprise dans le

kiosque des prières, ce bain de parfums, lavait l'infâme souillure du contact de mon sang; et la bonne âme vouait son sauveur à tous les tourments, déchaînait sur lui tous les fléaux, tous les malheurs ?

— Mais l'incantation n'a pas réussi, à ce qu'il paraît; une entrevue de la reine avec Panch-Anan m'a révélé leur trouble à ce sujet. La purification n'a amené aucun apaisement, la reine se sent souillée comme auparavant, ses malédictions n'ont pas atteint le but et se retournent contre elle ; elle se sent malade, anxieuse, énervée, le sommeil la fuit. Elle montre même de la colère contre le brahmane qui, dit-elle, épuise en vain son trésor pour lui rendre Dourga et Siva favorables. Panch-Anan affirme que les rites de la purification ayant été accomplis par lui-même, à l'aide de parfums et d'herbes consacrés trois fois, sont infaillibles ; qu'une cérémonie aussi solennelle ne peut être renouvelée avant qu'on ait découvert la cause qui l'a empêchée de réussir, et que cette cause, il la cherchera. Voilà où ils en sont. J'ai cru en savoir assez et j'ai quitté le palais pour te rejoindre, ô mon maître !

— Quelle bizarre aventure ! dit Bussy, après un long moment de songerie. Ne serait-ce pas vraiment une belle victoire que de vaincre tous ces préjugés et de conquérir cette femme ? Mais je me dois à mon pays et n'ai pas de temps à perdre à toutes ces folies. Donc, nous n'en parlerons plus.

Kerjean venait de passer la tête par la porte en s'étirant et en bâillant. Il regarda avec surprise le maigre Naïk émergeant de la couverture.

— Qu'est cela ? cher ami, s'écria-t-il en entrant tout à fait.

— Quelque chose comme un chien perdu que j'adopte ; un cœur dévoué qui se donne à moi.

— Ah! ça, vous avez donc la spécialité des pages par amour ? J'avoue que celui-ci me plaît moins que l'autre ; l'autre, celui qui est resté à Pondichéry. Le charmant, ou plutôt la charmante. Ah! j'y songe beaucoup!

— Vraiment ?

— Mais d'où sort celui-ci, maigre comme un fakir, et qui me regarde avec ses énormes yeux ?

— Je dois vous avertir, mon cher — car peut-être, vous croyez, vous aussi, aux souillures — que cet homme est un paria.

Le jeune homme fit un bond en arrière :

— Un paria ! Qu'allez-vous faire d'un paria ? Ses pareils sont des êtres abjects, pourris de vices et de maladies, et plus stupides que les brutes. Votre bon cœur vous égare.

— Celui-ci m'a donné des preuves d'un dévouement profond et d'une haute intelligence. Je vous assure que je l'aime beaucoup, dit Bussy en posant la main sur la tête de Naïk. Il est fort maigre, j'en conviens, mais c'est là sa seule maladie ; je lui ai d'ailleurs ordonné d'engraisser, et il est obéissant.

— C'est de la folie ! s'écria Kerjean en se laissant tomber sur un siège ; vous vous ferez le plus grand tort, laissez-moi vous le dire, en traînant à votre suite un être qui est un objet d'horreur pour le dernier des valets. Pas un ne vous restera.



— Si les serviteurs me quittent, il me servira mieux qu'eux et sans réclamer de gages, de plus, il me sera précieux pour me perfectionner dans la langue de l'Inde.

— Y pensez-vous, ces gens-là savent à peine parler et s'expriment de la façon la plus grossière.

— Il y a des poètes partout, mon ami ; la poésie ne se trouve pas souillée elle pour habiter le cerveau d'un paria ; celui-ci la loge à mon idée, et il s'exprime naturellement de la façon la plus agréable. D'ailleurs, c'est un « valouver », connaissez-vous ce mot ?

— Oui, un savant... relatif, dit Kerjean en faisant la moue.

— Il est bien entendu que, si sa présence vous offusque, il ne paraîtra pas devant vous.

— Plaisantez-vous ! s'écria Kerjean d'un air fâché ; dès que vous êtes bien décidé à vous compromettre pour ce maigre bonhomme, je me compromets avec vous. Vous devez avoir vos raisons, je les respecte, j'accepte donc vos pages, quels qu'ils soient, tout en gardant mes préférences.

— Merci, dit Bussy en tendant la main à son ami.

— Bonjour, valouver, cria gaiement le jeune officier en frappant sur l'épaule du paria. Vous voyez, j'y touche, ajouta-t-il en se tournant vers Bussy, je n'ai pas de préjugés.

— Vous êtes le plus charmant des hommes.

Naïk avait écouté, ou plutôt regardé, cette conversation qui avait lieu dans une langue inconnue ; il l'avait

en partie comprise, et lorsqu'il se vit accepté par le nouveau venu, il le remercia d'un regard si expressif que, sous sa lumière, Kerjean sentit se fondre toutes ses préventions.

XI

LA MOUSSON

Le pavillon de tempête vient d'être hissé dans l'air étouffant, comme mort. Un coup de canon a été tiré et c'est à peine si l'atmosphère immobile le répercute. Tout Madras en est ému cependant et, malgré l'accablante chaleur, le sommet des remparts, et toutes les places d'où l'on découvre la mer, se couvrent d'une foule inquiète composée d'autant d'Anglais que de Français, d'Hindous, et d'Arméniens.

Le soleil brille encore de tout son éclat, et au zénith, le ciel est pur ; mais à l'occident, comme si la mer était en ébullition, des fumées, de plus en plus épaisses, semblent sortir des flots et s'accumulent à l'horizon.

C'est l'ouragan périodique qui vient à sa date. Ainsi qu'un monstre déchaîné, il s'avance implacable, et déjà dévore l'azur.

Beaucoup de braves marins vont payer, peut-être, de leur vie l'obstination coupable et les retards de La Bourdonnais, qui, malgré la saison avancée, ont suspendu le départ de l'escadre. Maintenant, il est trop tard, l'aveugle ennemi est là.

En toute hâte le commandant vient d'envoyer aux navires l'ordre de couper les amarres et de prendre le large, d'échapper ainsi à une perte certaine par une perte probable, de se jeter dans l'ouragan, enfin, pour ne pas être jeté par lui sur les côtes, et brisé.

Déjà les grandes voiles se déploient sur les mâtures comme sur des bras tendus; molles et tombantes, dans l'air sans souffle, elles font penser, à tous ceux qui les regardent, le cœur serré par l'angoisse, à des linceuls que l'on prépare.

Plus que tout autre, La Bourdonnais doit souffrir. Son esprit doit être tenaillé horriblement par les remords; ces beaux navires sont comme ses enfants, c'est lui qui les a équipés, armés, presque construits; il a guidé souvent leur majestueux essaim à travers les mers, dans les combats, dans les victoires, et maintenant par sa faute ils doivent faire face à un danger plus terrible que celui de la guerre; les reverra-t-il jamais ?

Il est là debout sur le rivage, pâle, la bouche serrée, l'œil à la longue-vue, surveillant le sinistre appareillage.

Déjà le *Duc-d'Orléans* est prêt. Il vire lentement sous l'absence de vent. Puis soudain ses voiles se gonflent; la première rafale l'a saisi et il court une bordée qui le rapproche de la ville. L'équipage, alors, dans un hurrah, jette un adieu résigné et mélancolique



à la terre ; la foule lui répond par un long cri de douleur, et le vaisseau prend son chemin vers l'ombre effrayante. Un instant la silhouette enfantine d'un mousse apparaît dans les cordages, et à cette vue, quelques femmes, sur le rivage, éclatent en sanglots.

L'*Achille* part à son tour, puis le *Bourbon*, le *Neptune*, le *Phénix*, la *Princesse Marie*, toute l'escadre ! Les voiles, que le soleil frappe encore, ont un éclat éblouissant sur le fond noir de l'horizon, puis elles entrent dans la pénombre, deviennent grises, et bientôt les vaisseaux s'enfoncent et disparaissent dans la nuit obscure qui semble les dévorer.

La foule, muette et immobile, a comme l'impression d'un immense suicide.

Une cloche au timbre puissant se met à tinter dans la ville, pareille à un glas ; c'est à l'église du couvent des capucins où l'on commence des prières pour le salut des marins.

Voilà que le soleil est atteint, il devient pâle, puis sanglant, et la sombre houle des nuages le submerge. Une obscurité presque nocturne tombe sur la ville à travers laquelle la foule se disperse en hâte, sous les tourbillons de sable que les raffales intermittentes, qui tombent tout à coup, arrachent à la grève.

Et brusquement, dans un mugissement terrible, le vent fait irruption avec la violence d'un fleuve au cours rapide. Les minces cocotiers ploient jusqu'à balayer le sol de leur tête échevelée. Toutes sortes de débris volent et tournoient dans l'air, et l'écume des lames est emportée aussi, comme une neige.

La tempête atteint vite son paroxysme ! Le ciel n'est plus qu'un vaste éclair et la foudre éclate de tous les côtés à la fois dans un fracas assourdissant. On dirait des écroulements de rochers, des décharges d'artillerie, des poudrières qui sautent ; et en même temps la pluie se met à tomber, par nappes, par colonnes capables d'écraser un homme, dérobant tout à la vue et luisant sous les éclairs, de façon qu'on croit voir des cascades de feu tombant du ciel.

En mer, c'est un chaos qui peut donner une idée des luttes élémentaires des premiers âges du monde ; des gouffres d'un noir de basalte se creusent, et, comme si des volcans les soulevaient, des vagues monstrueuses s'élèvent, puis, avec un tumulte épouvantable, se versent en cataractes phosphorescentes et, dans une course vertigineuse, débordent les rivages et couvrent d'écume les quais et les remparts. Les nuages semblent la fumée flamboyante d'un incendie qui passe, et ils éclairent d'une lueur fantastique cet effroyable bouleversement, dont le vacarme est tellement surhumain qu'à l'entendre les oreilles humaines saignent.

D'heure en heure, de nuit en jour, la tempête se prolonge avec des apaisements momentanés et des recrudescences de fureur. Les lumières restent allumées dans les maisons où les habitants sont enfermés, pâles de terreur et les ponmons oppressés par l'étouffante chaleur. Les murs tremblent ; les toits ruissellent et les chambres sont envahies par des hôtes inattendus et qu'en vain l'on s'efforce de chasser. Des torrents

d'eau inondant leurs retraites, toutes les bêtes obscures qui gîtent dans les crevasses, dans les caves et les recoins humides, se replient en désordre vers les demeures des hommes : les reptiles, les crapauds, les mille-pieds ; d'innombrables lézards, des légions de fourmis, courent, sautent, rampent sur le parquet, tandis que les murailles disparaissent sous le grouillement des cancrelats et des scorpions ; et le dégoût qu'inspire une telle compagnie s'ajoute à l'effroi et à l'énervement que fait éprouver l'orage.

Enfin, après la seconde nuit, la tempête se calme, le tonnerre cesse son vacarme, le déluge prend fin, et reptiles et insectes regagnent leurs pénates.

Dès que l'on peut mettre le nez dehors, un grand nombre de noirs apparaissent chargés de longues échelles, qu'ils appuient contre les maisons et qu'ils gravissent lestement. D'autres jaillissent des mansardes, découvrant leurs dents blanches dans un large rire en se glissant sur les toits.

Il s'agit d'une pêche des plus originales, celle des poissons, d'assez forte taille, que la violence du vent, ou on ne sait quel phénomène, transporte, pendant les tempêtes, sur les toits et les terrasses.

Bientôt les fenêtres se rouvrent, les rues ravinées et bouleversées se repeuplent ; l'on court à la grève jonchée de débris et où s'échouent toutes sortes d'épaves de mauvais augure, et de nouveau les regards anxieux interrogent la mer déserte.

Du haut du fort Saint-Georges, derrière la fenêtre grillée de l'appartement qui leur sert de prison, le

major général de Bury et ses compagnons de captivité regardent, eux aussi, avec une inquiétude poignante l'Océan encore tout blanc d'écume. A-t-il tout englouti ? l'escadre française n'est-elle plus qu'un souvenir ?

Le brave ingénieur Paradis ne peut calmer son indignation ; sa franche et énergique face, un peu congestionnée, est toute froncée par la colère, et, avec son léger accent suisse, il ne cesse de mâchonner des jurons.

— Que le grand diable d'enfer emporte dans sa marmite cet amiral de malheur ! grommelle-t-il ; nous aurions bien pris Madras sans lui, et nous ne serions pas dans un pareil pétrin. Cette gueuse de forteresse serait à bas, au lieu de nous tenir là penauds et rageant comme des rats pris au piège.

— Le sort de ses pauvres officiers des navires et de leurs matelots, qui sont peut-être, pour la plupart, à l'heure qu'il est, entamés par les poissons, me fait oublier les ennuis de notre situation, dit Bury. Qu'un commandant d'escadre ait pu à ce point compromettre la sûreté de ses vaisseaux, c'est ce que je ne peux comprendre. S'il est vraiment assez infâme pour avoir vendu sa complaisance aux Anglais, et assez criminel pour, ayant d'un côté la vie de ses hommes et de l'autre un méchant million, avoir laissé pencher la balance du côté de l'argent, il mérite vraiment d'aller bouillir dans la marmite où le souhaite Paradis.

— L'absence de nouvelles et l'incertitude où elle nous plonge me font bouillir le sang, à moi, dit de la Touche en se promenant à grands pas.

— Et moi, l'absence de sorbets me met le gosier en feu, s'écria Changeac ; puisque ce Judas breton s'est chargé de nous, il devrait bien nous faire monter quelques rafraîchissements.

— Il veut nous faire crever de soif, grogna Paradis.

De la Touche s'était rapproché de la fenêtre :

— Voyez donc, messieurs, dit-il tout à coup, n'est-ce pas notre ennemi qui s'agite là-bas sur la grève ?

— Où est-il, que je vomisse sur lui des malédictions ? cria Paradis.

— Il doit être dans ses petits souliers, dit Bury ; sa responsabilité est grande, et l'on dirait que la mer lui rend ses vaisseaux à l'état de bois à brûler.

Les têtes des prisonniers se pressaient aux barreaux de la fenêtre, cherchant à comprendre, malgré l'éloignement, ce qui se passait sur le rivage. Toutes les chelingues semblaient détruites ; car l'on mettait à la mer les catimarons, ces sortes de radeaux composés de trois pièces de bois et qu'un seul homme fait manœuvrer à l'aide d'une pagaie. Ils s'en allaient à la découverte sur les flots encore agités, paraissaient et disparaissaient dans les creux et sur les crêtes.

D'énormes épaves s'échouaient sur le sable : des mâts rompus, des chaloupes brisées et, à ce qu'il semblait, des cadavres. A un certain moment tout l'intérêt de la foule se porta vers un débris flottant, bouée ou panier, qui soutenait sans doute un naufragé.

L'horizon demeurait désert, aucune voile n'apparaissait.

Vers le soir, un catimaron reparut chargé d'hommes.

Les prisonniers en comptèrent huit se profilant sur les clartés du couchant. Le noir qui dirigeait le radeau les amena, non sans peine, jusqu'au rivage, où ils furent entourés et enlevés par les assistants.

— Ils sont sauvés au moins ceux-ci ! s'écria Bury qui, ainsi que ses compagnons, suivait toutes ces scènes avec la plus vive émotion.

— Ils vont donner quelques nouvelles des autres, dit de La Touche ; c'est vraiment cruel de nous laisser ainsi ignorer le sort de nos frères !

Ils continuèrent à regarder jusqu'à fatiguer leurs yeux, mais la nuit vint, tout se brouilla et ils ne virent plus que des lumières courant ou stationnant le long de la dernière lame, dont les blanches cascades d'écume restèrent longtemps perceptibles.

Lorsqu'il ne fut plus possible de rien voir, Paradis, ne put maîtriser un accès d'indignation, il se mit à secouer la porte, verrouillée extérieurement, à la frapper de ces poings fermés en criant et en appelant. A la grande surprise de ses compagnons qui s'efforçaient de calmer cette violence inutile, une voix, amie répondit à Paradis, et, avec le soldat de garde qui apportait des lumières, Kerjean s'élança dans la chambre.

— Salut, messieurs, s'écria-t-il, j'ai pensé que vous deviez souffrir mille morts d'être là sans nouvelles au milieu de tant d'événements : aussi j'ai séduit les geôliers et forcé la consigne pour vous en apporter.

Toutes les mains se tendirent vers le jeune officier ; la même question s'échappa de toutes les bouches :

— Que sait-on de l'escadre ?

— De bien tristes choses, et l'on ne sait pas tout encore. Le *Duc-d'Orléans* a sombré et tout l'équipage a péri, plus soixante prisonniers anglais ; huit hommes seulement, cramponnés à des épaves, ont été recueillis par un catimaron ; le pauvre mousse, ce charmant petit du Désert, est venu presque jusqu'au rivage sur une cage à poules et, à bout de forces, a péri dans les dernières lames. C'est lui que la foule a remarqué dans les cordages, quand le navire a pris le large. De nos captures anglaises une seule, la *Princesse-Marie*, est encore à flot, complètement démâtée, avec huit pieds d'eau dans sa cale. Les deux autres, l'*Advice* et la *Marie-Gertrude*, ont coulé avant d'avoir pu quitter la rade. Le *Phénix*, perdu corps et biens. Le *Bourbon* a été aperçu, à la pointe de Saint-Thomé, n'ayant plus que son mât de misaine et fatiguant d'une manière terrible. De l'*Achille* et du *Neptune* on ne sait rien encore. Enfin plus de douze cents hommes perdus jusqu'à présent, voilà la vérité, messieurs.

— C'est horrible, s'écria Bury en se laissant tomber sur un siège.

Il y eut un long silence de consternation ; le brave Paradis se cachait pour essuyer ses larmes.

— Et que dit de cela La Bourdonnais ? demanda enfin de La Touche.

— L'amiral est consterné, et je crois que nous serons bientôt débarrassés de lui. Mais j'y songe, vous ne savez rien depuis que ce misérable vous tient sous les verrous ? Voici le nouveau : des instructions complé-

mentaires sont arrivées de France donnant tout pouvoir à mon oncle Dupleix et au conseil supérieur ; La Bourdonnais a seulement voix délibérative, mais doit se soumettre aux décisions prises.

— Voilà qui est écrasant ! s'écria Changeac.

— L'amiral résiste encore ; mais le fond de sa pensée lui est échappé après boire ; il s'est écrié, paraît-il : « Mon affaire est sale ! j'ai agi trop vite ; mais je sais un moyen de me tirer de là ». Et il dit à qui veut l'entendre qu'il donnerait un bras pour ne jamais avoir mis les pieds à Madras.

— Ce bras-là aurait sauvé sa tête, qui n'est pas solide sur ses épaules, grommela Paradis.

— Ce qui l'écrase vraiment, continua Kerjean, c'est la ruine de son escadre; il faut qu'il cède à présent et qu'il parte au plus vite avec les débris de ses vaisseaux. Mais il nous laisse dans une jolie situation ! Si le coup de vent n'a pas épargné Pondichéry, où sont mouillés le *Lys*, le *Saint-Louis* et la *Renommée*, nous n'avons plus un navire sur la côte de Coromandel et l'escadre anglaise, à l'abri dans un port sûr, existe dans son entier, et va nous tomber dessus au premier jour.

— Et les canons prêtés par Dupleix, s'écria Bury, ils étaient sur les navires et sont au fond de l'eau à présent.

— Sans compter cinq cents hommes du contingent de Pondichéry que La Bourdonnais, pour mieux nous tenir, avait embarqués, ajouta Kerjean.

— De sorte que la capitale de l'Inde française est à

l'heure qu'il est sans défense, conclut de La Touche

— Eh bien, nous sommes là! s'écria Paradis, en se levant, sous les ordres d'un gouverneur comme Dupleix, on fait l'impossible, et nous le ferons, nous battrons les Anglais et les Maures avec!

— Tu es un vaillant, toi, et tu as raison dit Kerjean, en embrassant Paradis; voilà ce qui s'appelle parler et le découragement n'a jamais servi de rien. Maintenant, messieurs, je dois vous faire mes adieux, je pars cette nuit, avec de Bussy et ses volontaires, pour Pondichéry. Nous allons par terre puisqu'il n'y a plus de navires. Si vous avez des commissions pour la capitale, faites-les moi tenir dans une heure. Je vous dis : A revoir et à bientôt. Quel qu'il soit, le dénouement ne peut plus tarder, et votre captivité touche à sa fin. Votre indigne geôlier va être forcé de quitter la place.

A revoir donc, messieurs, et bon courage!

Après avoir serré les mains de ses amis, le jeune officier s'éloigna rapidement.

XII

LE PAGE PAR AMOUR

Une jolie maison, carrée, petite, toute enveloppée de beaux arbres qui la rafraîchissent. Un seul étage, au-dessus du rez-de-chaussée, et pour toit une terrasse, entourée de pilastres peints en rose clair. Devant les fenêtres, une galerie courant tout autour du logis, soutenue d'en bas par des colonnes carrées et soutenant l'avancement du toit par des colonnes rondes, le tout badigeonné d'un tendre ton rose, rehaussé de vert pâle.

De la balustrade de la galerie, un tout jeune homme se penche et regarde en bas. Il est vêtu à la française, d'habits de couleur sombre, mais qui ne manquent pas d'élégance, malgré l'absencede broderies et de galons. Ses cheveux disparaissent sous une perruque à bourse, soigneusement poudrée.

8

— Faites donc attention, butors! crie-t-il d'une voix flûtée comme celle d'un enfant, vous ne savez rien faire décidément ; voilà que vous avez brisé une branche !

— Fâchez pas, Saheb, c'est lourd, lourd ; pauvres bras moitié cassés, répond d'en bas un Hindou couleur de bronze en levant ses yeux et son rire blancs vers le jeune homme.

— Comment! vous êtes trois pour porter cette petite caisse, et vous la laissez tomber ? continua ce dernier avec impatience. Allons, prenez garde à présent de froisser les fleurs en passant sous la porte.

Il s'agit de monter au premier étage, pour en orner la galerie, plusieurs arbustes en pleine floraison. Le travail ne se fait pas sans peine, sans gémissements et maladresses nouvelles, et, quand il est enfin terminé, les trois noirs, soufflant et geignant, vont se coucher sous l'ombre de la galerie du rez-de-chaussée, comme morts de fatigue.

Resté seul, le jeune homme visite encore une fois toutes les pièces de la maison pour voir si rien ne manque, si tout est dans l'ordre qu'il faut : la chambre à coucher, fraîche et coquette dans sa simplicité, avec ses nattes vertes sur le sol et ses rideaux d'indienne claire à fins ramages ; la bibliothèque, où sont alignés des livres assez peu nombreux et tout usés par le travail ; le cabinet de toilette doublé par une glace qui tient tout un panneau, et, au rez-de-chaussée, le salon, meublé seulement de divans et de coussins. Il va ensuite aux écuries situées dans un autre corps de logis, sous les chambres des serviteurs. Puis, ne sachant

plus que faire, pour tromper l'attente, qui fait paraître le temps si long, il se mit à errer, lentement, dans le jardin, que les hauts cocotiers et les tamariniers épais couvrent d'ombre.

Tout en marchant, il prêtait l'oreille aux bruits du dehors, et, chaque fois que sa promenade le ramenait devant l'entrée, il entr'ouvrait la porte et regardait si rien ne venait.

Le mur du jardin longeait une magnifique avenue, au quadruple rang d'arbres géants, qui étendait à perte de vue sa perspective verte pailletée d'or par le soleil. Le jeune homme, s'avançant jusqu'au bord du trottoir, se penchait vers la chaussée et fouillait du regard le flot des passants pour y découvrir celui qu'il attendait.

Sans qu'il y eût cohue, on voyait se suivre et se croiser dans la largeur de la route, toutes sortes de véhicules : des palanquins, soigneusement clos par des rideaux d'étoffes brillantes, portés par des noirs et escortés d'un triple rang de gardes vêtus de blanc ; des chaises à porteurs, richement peintes et vernies, tenues par des laquais ; des chars dorés traînés par des bœufs, et de vastes carrosses, surmontés d'une galerie à jour, montrant des portières blasonnées. Parfois un chameau, portant un messager, se hâtait en grommelant, ou bien un éléphant, ayant sur son cou le mahout lui piquant l'oreille, et portant sur son dos quelque seigneur, passait, la trompe repliée, couvert d'une housse rouge, brodée aux coins, que chacun de ses larges pas faisait flotter et claqueter.

Enfin l'apparition de deux cavaliers, tournant l'angle

d'une route qui croisait la première à peu de distance, fit pousser un léger cri de joie contenue au jeune homme, qui rentra précipitamment.

— Allons ! debout, fainéants ! cria-t-il, en allongeant quelques coups de pied aux serviteurs hindous pour les faire se lever. Voilà le maître qui arrive, et vous, vous êtes là à dormir ! J'espère qu'il aura la main moins légère que moi et saura mieux vous corriger. Vraiment on n'a pas idée d'une pareille engeance !

Les noirs, plus par curiosité que par obéissance, se précipitèrent vers la porte du jardin. Le jeune homme les y rejoignit au moment où les cavaliers l'atteignaient.

— Je ne me trompe pas, mon cher Bussy, dit l'un d'eux, c'est bien ici; car voilà votre charmant page. Et Kerjean souleva son tricorne pour saluer le page, qui devint tout rose et se pencha sur la main de son maître, qu'il baisa.

— N'entrez-vous pas un moment ? demanda Bussy.

— Hélas ! non, dit Kerjan avec un soupir, j'ai mille devoirs de famille à remplir sans tarder.

— Vous êtes trop bon d'avoir bien voulu me servir de guide.

— Je suis payé de ma peine comme je désirais l'être, répondit Kerjean en attachant son regard sur le page qui rougit encore et baissa les yeux.

— A bientôt, n'est-ce pas ? demanda Bussy.

— Demain je viens vous prendre pour vous présenter à mon oncle.

— A demain donc !

Et Kerjean s'éloigna en faisant faire de gracieuses courbettes à son cheval.

— Voyons, Marion, expliquons-nous maintenant, dit Bussy au jeune page, après avoir mis pied à terre. Tu m'écris que mon logis est situé avenue de Valdaour, et rien de plus ; que veut dire cela ? Quest-ce que c'est que cette maison ?

— C'est une maison que j'ai louée pour monseigneur, répondit le page d'un air timide, j'ai occupé ma longue solitude à l'arranger de mon mieux ; j'espère qu'en attendant une demeure plus digne, elle pourra suffire à monseigneur.

Le marquis parcourait les chambres, regardait les fleurs de la galerie, les tamariniers du jardin.

— Mais c'est de la folie, Marion, dit-il. Jamais ma solde de capitaine ne suffira à payer tout cela, et tu sais bien que ton maître est fort pauvre.

— C'est possible, mais l'on m'a dit que dans ce pays l'on fait des fortunes subites, et je crois à l'étoile de mon maître.

— En attendant que mon étoile ait versé sur moi des rayons d'or, je ne veux pas de dettes. Deux ou trois chambres dans une maison convenable, c'est tout ce qu'il nous faut.

— Oh ! monseigneur, la fortune ne viendrait pas dans un logis aussi modeste : un air d'aisance c'est pour elle comme le miroir pour les alouettes. D'ailleurs, tout est payé ici, avec le loyer d'une année.

— Comment cela ? dit Bussy, le sourcil froncé.

— A Paris, dit Marion d'une voix tremblante, j'é-

tais l'aubergiste de monseigneur, et les gentilshommes ne trouvent pas mauvais d'accepter de longs crédits des aubergistes; je serai votre hôtesse ici comme à Paris. C'est avec cet espoir que je suis venue, j'ai pensé que le meilleur moyen de doubler mon petit avoir c'était de le mettre au service de monseigneur qui me dédommagera quand il aura fait fortune.

— Ne crois pas que je sois dupe de ton dévouement, dit le marquis radouci; si je l'accepte, c'est que je vois déjà des larmes dans tes yeux et que je te désolerais en refusant. D'ailleurs, ce que tu dis de ces fortunes subites est vraisemblable, car j'en ai déjà refusé une.

Et le marquis revoyait les chameaux chargés, et les pierreries du coffret s'éparpillant dans l'herbe sous les regards ahuris et terrifiés de l'envoyé de la reine.

— Allons, reprit-il après un silence, ta maison est charmante, et toi tu es un page comme il n'y en a pas.

— Alors, monsieur le marquis ne m'en veut plus de l'avoir suivi dans l'Inde, puisqu'il est content de mes services? dit la jeune fille dont le joli visage s'illumina.

— Puisque la folie est faite et que je n'ai pu l'empêcher, il y aurait mauvaise grâce à récriminer. Mais j'avoue que ton sort m'inquiète. Que feras-tu seule ici, quand la guerre et les voyages m'éloigneront. Que deviendras-tu si je suis tué, sans famille et si loin de ton pays?

— J'aurai souvent de vos nouvelles, répondit la jeune fille. J'entendrai parler de vos exploits, ce qui

m'aidera à vivre, et si vous mourez, ajouta-t-elle avec un battement des paupières, je m'endormirai sans regrets, heureuse d'être couchée dans la même terre que mon maître.

— A quoi bon m'aimer comme cela ? murmura le jeune homme, en donnant à Marion un baiser distrait sous lequel elle devint pâle et tremblante.

Pour cacher son trouble, elle appela les trois Hindous et les présenta au marquis :

— La maison de monseigneur, dit-elle ; celui-ci s'appelle Doudou, l'autre Adil, le troisième a un nom qu'on ne peut retenir, quelque chose comme Vrihaspati ; je l'appelle Jupiter. Doudou sait quelques mots de français, ce qui lui donne une haute idée de son importance.

— Que savent-ils faire ?

— Rien, ce sont de fieffés paresseux qui ne marchent qu'à l'aide du fouet.

— Ah ! pas dire ça, saheb ! s'écria Doudou avec volubilité ; moi sais bien allumer houka, ouvrir porte quand sonnette remue, brosser bel habit brodé.

— Et surtout dormir à l'ombre toute la journée, interrompit Marion.

— Ah ! pas dire ça, moi sais bien tout faire, et Adil fait pilau délicieux, et Vrihaspati tire corde du punka pour éventer saheb.

— Malgré toutes ces qualités, ils ne nous suffiront pas, dit Marion ; et je compte beaucoup sur un ou deux de vos soldats pour la cuisine et l'écurie. Il faudrait une vingtaine de ces Indiens pour être à peu

près servi. Heureusement on les paye ce qu'ils valent ; une poignée de riz suffit à les nourrir et leur livrée est peu coûteuse : deux aunes de calicot blanc qu'ils s'entortillent autour des reins ; les tatouages, anneaux de cuivre, colliers et chapelets sont à leur compte.

— Il y a encore Naïk, dit Bussy, un Hindou que je ramène et qui nous sera précieux. Il s'est chargé de mon porte-manteau et doit être arrivé, je pense.

— N'est-ce point lui qui se tient là, appuyé contre un tronc d'arbre ?

— Parfaitement, dit Bussy en faisant signe au paria de monter.

Naïk était superbe maintenant avec sa longue chemise blanche serrée à la taille par une ceinture rouge et son léger turban de mousseline. Il avait des anneaux d'argent à ses bras nus, et au cou un grand collier en graines de vamba.

Il n'avait plus rien ainsi du paria et semblait même, par son air réfléchi et intelligent, au-dessus des serviteurs ordinaires. On pouvait le prendre pour un secrétaire ou pour un interprète.

Le marquis, rêveur, regardait alternativement Marion et Naïk, occupés à défaire ensemble le porte-manteau et à serrer les vêtements dans des armoires : la jeune fille toute mince et gracieuse dans son costume d'homme qu'elle portait maintenant avec une parfaite aisance, le teint clair et rosé, les yeux bleus voilés de longs cils blonds, la bouche petite et un peu épaisse, d'un joli rouge de cerise et dont le sourire creusait des fossettes dans les joues. Elle semblait

la faiblesse, la fragilité, la timidité même ; cependant, quelle étonnante énergie elle avait montrée en le suivant ainsi en secret, abandonnant patrie et famille, risquant tout pour le seul bonheur de vivre dans la même atmosphère que le maître qu'elle s'était choisi ; ignorant s'il ne la repousserait pas avec colère et voudrait d'elle, même comme page. Puis il regardait le bronze foncé de la peau de Naïk, son air étrange, ses yeux aux éclats nacrés, et il se disait qu'à l'autre bout du monde il retrouvait le même dévouement, le même fanatisme. Pourquoi ? C'était peut-être un pouvoir particulier qui était en lui de s'attirer les cœurs sans rien faire pour cela. Kerjean, lui aussi, ne s'était-il pas jeté au-devant de son amitié ? Si cette puissance précieuse existait vraiment en lui, il faudrait en tenir compte et apprendre à s'en servir. Le marquis éprouvait une espèce d'orgueil à cette idée de posséder une séduction particulière. Mais le sentiment qui dominait en lui, c'était une vive gratitude envers ces êtres qui, si loin de son pays, lui créaient une atmosphère d'amour. Alors il pensait à la France, quittée pour toujours peut-être, et il revoyait sa bonne mère, là-bas, au fond du Soissonnais, dans le château déchu et solitaire. Ah ! si elle venait vraiment cette fortune qu'il ambitionnait, quelle joie il aurait à lui rendre, à la chère marquise, le luxe de son rang, à lui faire après une triste jeunesse une vieillesse heureuse. Pour réussir, il fallait avant tout tâcher de plaire au gouverneur de l'Inde, lui inspirer confiance, être guidé par lui. Qu'était-ce, en somme,

ce Dupleix ? Dans le principe, un simple marchand ; un employé de la compagnie aux émoluments les plus modestes ; et pourtant, en peu d'années, il avait fait non seulement sa fortune, mais celle de cette compagnie qui était sur le point de périr lorsqu'il était venu dans l'Inde. Maintenant c'était presque un roi : il avait reçu des lettres de noblesse avec la croix de Saint-Louis et sa renommée grandissait. Il est vrai qu'il avait du génie, qu'il avait fait des merveilles et que plus d'une fois, abandonné de tous, il était parvenu à sauver la colonie. Mais lui aussi se sentait capable de grandes choses si l'occasion de les accomplir se présentait. Oui, être remarqué par Dupleix, c'était là le premier pas vers la fortune.

Le jeune officier dormit mal cette nuit-là, tant l'impatience d'être au lendemain le tenait. Cependant ses projets ambitieux ne hantèrent pas seuls son insomnie ; son esprit livré à lui-même, comme un roseau ployé qui se redresse, retournait invinciblement à cette pensée, cuisante autant qu'une brûlure, dont il souffrait même quand il semblait l'oublier ; à cette adorable femme qui le haïssait et qu'il ne reverrait jamais peut-être. D'ailleurs ces rêves de grandeur étaient-ils bien étrangers au souvenir de la reine et le désir de se hausser vers elle n'y entrait-il pas pour beaucoup ? Ah ! devenir riche, puissant, chargé d'honneurs, maître d'une armée, faire trembler cette femme, envahir son royaume, la tenir prisonnière et devenir son esclave ! Mais toutes ces folies étaient vaines. Les Mille et Une Nuits n'eussent pas admis un conte pareil

comme trop impossible et extravagant. Le marquis se sentait froid au cœur, quand, ses illusions se dissipant, il voyait clairement toute l'invraisemblance d'une nouvelle rencontre avec cette femme et d'un rapprochement quelconque.

— Je ne sais même pas son nom, se dit-il tout à coup ; peut-être Naïk le connaît-il ! il est vrai qu'il ne la désigne que sous le titre de Pat-Rani ou de Malika, ce qui veut dire reine, en hindoustani et en persan ; mais il est bien capable de savoir ce nom et de le réserver comme une de ces potions qui adoucissent mon mal, à son idée.

Le jeune homme fut sur le point de se lever pour aller réveiller Naïk et lui demander ce nom. Une honte le retint, il ne voulait pas paraître si faible ; souvent il affectait devant le paria une indifférence et une force d'âme qu'il n'avait pas, et dont Naïk paraissait la dupe. Il resta donc dans son lit les yeux grands ouverts, se redisant un passage d'une chanson persane qu'il connaissait :

« Quand Medjoun entendit prononcer le nom de Leila, il lui sembla boire l'eau d'un fruit céleste ! »

Cependant lorsque le jour parut, brisé de fatigue, il s'endormit d'un sommeil pesant.

XIII

LE GRAND GOUVERNEUR

— Eh bien ! est-ce donc ici le château de la belle au bois dormant ? s'écria Kerjean en ouvrant les rideaux de la chambre de Bussy, dans laquelle entra un flot de soleil ; la réception est pour ce matin et tout le monde dort dans cette maison comme si nous étions en pleine nuit. Jusqu'au joli page qui sommeillait sur un fauteuil pour ne pas faire de bruit.

— Quelle heure est-il donc ? demanda Bussy qui se dressa en sursaut.

— Neuf heures, mon cher, et il faut que nous soyons au palais à dix heures si nous voulons être reçus avant les audiences. Mais vous avez donc veillé bien tard pour être encore endormi ?

Et Kerjean enveloppait d'un regard soupçonneux

Bussy et le jeune page, qui venait d'entrer et préparait la toilette de son maître.

— Non dit le marquis en souriant, ce n'est pas ce que vous croyez ; mais simplement une insomnie qui m'a obsédé jusqu'au jour pour s'achever dans un sommeil tardif et lourd ; rien n'est perdu, heureusement ; je serai prêt en un clin d'œil.

Marion se retira et fut remplacée par Naïk et Doudou qui amenait un barbier français.

— Je vous gêne, dit Kerjean, je vais visiter votre jardin qui me semble assez joli.

Mais le jeune officier ne dépassa pas la galerie, au bord de laquelle Marion s'était accoudée. Il s'y accouda aussi, séparé d'elle par une caisse de jasmin dont les fleurs embaumaient.



Il la regardait en dessous et la trouvait décidément tout à fait à son goût. Ce nuage rose, qui lui montait sous la peau au moindre embarras et donnait une valeur toute particulière à ses yeux d'un bleu mat, lui plaisait par-dessus tout. C'était comme la lueur d'une flamme intérieure et contenue à grand'peine qui indiquait une nature ardente, voilée de modestie et de timidité.

— S'il est vrai que Bussy la dédaigne, se disait-il, elle doit souffrir mille morts. Mais comment imaginer qu'une chose pareille soit possible, et qu'il ait respecté la vertu de cette bourgeoise, vivant avec elle dans une semblable intimité ? Il a voulu m'en faire accroire. Le vrai, c'est que peut-être il est lassé d'elle et que le moment est bon pour essayer de la consoler.



— Comment vous nomme-t-on-beau page ! dit tout à coup Kerjean à la jeune fille, en lui souriant à travers les fleurs.

— Florian, monseigneur.

— Un joli nom qui vous va fort bien. Est-ce votre maître qui vous l'a donné ?

— Non, monseigneur ; au baptême on m'a appelé ainsi.

— Vraiment ? — Elle croit, pardieu ! que je suis dupe de son déguisement, se dit-il à part lui. — Eh bien, Florian, êtes-vous satisfait de l'Inde ? Ne regrettez-vous pas d'y avoir suivi votre maître ?

— Mon maître est toute ma famille et je suis heureux partout où il est, répondit le page avec un commencement de trouble.

— Alors, vous ne le quitteriez pour personne, même si on vous offrait une situation très au-dessus de celle que vous occupez ?

— Personne ne songe à m'offrir rien de pareil, dit-elle évasivement.

— Qu'en savez-vous ? dit Kerjean vivement ; mais voici le marquis, nous reparlerons de cela.

La jeune fille s'élança pour donner à Bussy son épée et son tricorne galonné d'or.

— En grande tenue, c'est parfait, dit Kerjean ; mon oncle est sévère sur l'étiquette, j'avais oublié de vous en prévenir.

Et il admirait, avec une pointe d'envie, l'élégance et la grâce de son compagnon dans son habit bleu de roi agrémenté d'or, entr'ouvert sur le gilet et la culotte

rouge. Il admirait la main blanche et féminine, et la jambe bien faite dont le bas de soie satinait les rondeurs.

— Vous êtes superbe, dit-il avec un soupir, vous allez nous enlever le cœur de toutes nos belles.

— Ne raillez pas, dit Bussy, je me trouve horrible dans cet habit militaire, dont les couleurs hurlent d'être ensemble.

— Si l'habit est imparfait, il est certain que vous l'embellissez. Mais rassurez-vous, nous aurons l'occasion de déployer toutes nos grâces, dans le costume qui nous plaira, au prochain bal, chez le gouverneur.

Il faisait un temps délicieux ; la mousson, qui soufflait maintenant régulièrement, amenait des pluies fréquentes, rafraîchissait l'air et faisait tout fleurir et verdoyer. En suivant à cheval les magnifiques avenues, dont les arbres, entrelaçant leurs branches, formaient des voûtes de feuillage, Bussy s'émerveillait de Pondichéry, qui semblait un parc immense.

— C'est Versailles, disait-il, mais un Versailles tropical, avec une végétation géante dont le roi-soleil n'a pu imaginer la splendeur.

— Nous sommes ici dans le quartier noble, dit Kerjean ; à l'intérieur des murailles, la ville n'est pas aussi fraîche et agréable, quoique très embellie déjà par mon oncle. Tout cet espace où nous voici, et qui enveloppe Pondichéry depuis la mer jusqu'à la rivière d'Ariancopan sur une largeur d'un mille, et formant un demi cercle de six milles de long, est enfermé par une haie formidable, faite de cocotiers et de palmiers,

renforcée par le bas d'aloès et de cactus énormes qui la rendent impénétrable. C'est une défense très sérieuse contre la cavalerie, et l'infanterie se déchirerait ferme à essayer de la franchir. Cette haie bornait autrefois le terrain concédé aux Français par les princes du pays ; on l'appelle encore la Haye-de-limite. Il faut voir cela, c'est très curieux.

— Alors, c'est ici que loge la bonne société ?

— La bonne et la médiocre, tous ceux qui possèdent quelques revenus tiennent à honneur d'habiter le quartier élégant, et les enrichis d'hier ne sont pas ceux qui font le moins de poussière. D'ailleurs, comme la colonie est avant tout commerçante, on a quelques égards pour les marchands, et la société est forcément très mêlée.

— Louis XIV n'a-t-il pas déclaré qu'un homme de noble naissance ne dérogeait pas en faisant le trafic avec les marchands de l'Inde dit Bussy ? Cela crée pour eux une sorte de privilège.

La résidence du gouverneur de l'Inde était construite dans le style du palais de Versailles ; mais avec un luxe plus voyant, plus coloré, et certaines concessions au climat du pays, telle que vérandahs et galeries ouvertes.

Les deux officiers mirent pied à terre dans la cour d'honneur, gardée par des grenadiers et par des cipayes, et, comme Kerjean était du palais, l'huissier de service les laissa entrer dans le parc sans les accompagner.

Ce parc ne ressemblait en rien, lui, au jardin taillé et régulier du palais de Versailles ; il était absolument

féerique : les plus belles plantes de l'Inde, rassemblées et groupés avec art, formaient des gammes de nuances depuis le vert le plus pâle jusqu'au vert noir, d'un effet extraordinaire ; des feuilles d'une largeur inusitée, métalliques et découpées, d'autres minces et flottantes comme des flots de rubans, d'autres raides et tranchantes, hérissées d'épines, quelques-unes légères et vaporeuses pareilles à des plumes et à de la fumée, s'étageaient, s'escaladaient, se faisaient valoir, tandis qu'au-dessus d'elles des troncs droits, s'élançant d'un seul jet, déployaient très haut des panaches et des gerbes translucides, jaillissant du milieu d'écorces déchirées et de fibrilles brunes emmêlées et pendantes comme des chevelures. Parmi toutes ces verdures étaient répandus une profusion de fleurs inconnues dont les chauds parfums alourdissaient l'air, et des milliers d'oiseaux et de papillons, criant, chantant, voletant, mettaient partout comme un pétillement de flammes.

Bussy s'avançait ravi, lentement.

Tout à coup, dominant le concert des oiseaux, une plainte musicale et douce se fit entendre. C'était la voix d'un violon qui pleurait et frémissait, filait des sons, sanglotait dans un long trille, égrenant une mélodie mélancolique et touchante.

— Chut ! dit Kerjean un doigt sur les lèvres, c'est mon oncle.

Ils s'arrêtèrent sous une fenêtre grand'ouverte d'où venaient les sons.

— Voyez-vous, il compose, reprit Kerjean à voix basse, et, à en juger par la mélodie son âme est triste.

Ils écoutèrent, en retenant leur respiration, tant que chanta le violon. Il se tut subitement, après une *coda* tumultueuse, sur un accord nerveux et violent, comme si le musicien entendait dire que les douleurs et les obstacles il les fallait vaincre par la force d'âme et la volonté.

Peu après, Dupleix parut à la fenêtre, tenant encore son instrument. Il était en manches de chemise, le jabot de dentelle un peu froissé.

— Bravo ! mon oncle ! bravo ! s'écria Kerjean.

— Ah ! vous m'écoutiez, monsieur l'indiscret ?

Et apercevant Bussy, Dupleix le salua.

— Montez, ajouta-t-il, je suis à vous. Et il se retira vivement de la fenêtre.

— Nous l'avons peut-être fâché, dit le marquis inquiet, en l'écoutant ainsi sans être autorisés.

— Nullement. D'ailleurs, nous ne pouvions faire autrement que de l'entendre.

— Il fallait nous faire annoncer. Que devient cette étiquette sévère dont vous me parliez ?

— L'étiquette est pour l'extérieur, pour en imposer au vulgaire et surtout aux Maures ; mais, dans l'intimité, mon oncle est l'homme le plus simple du monde.

Quelques instants après, ils étaient introduits dans un salon somptueux, et bientôt, une riche portière s'écartant, Dupleix parut. Il avait passé un habit très simple, gris de lin, sans broderie.

En voyant de près le gouverneur, celui que les indigènes autant que les Européens appelait le grand gouverneur, Bussy ressentit comme une commotion,

tant il eut l'impression vive d'être en présence d'un homme vraiment supérieur, d'un dominateur, d'un maître.

Dupleix n'avait pas encore cinquante ans et aucune trace de fatigue n'altérait l'énergie de ses traits; il apparaissait dans toute la plénitude de sa beauté morale et physique ; la noblesse des pensées embellissant la forme. Il avait le front haut et vaste, le nez droit, la bouche fine et sérieuse, le bas du visage large et ferme, signe d'une indomptable volonté. Ses yeux noirs, grands, très doux d'ordinaire, dardaient par moment un regard d'un éclat et d'une pénétration extraordinaires, une flamme difficile à soutenir.

Ce fut un regard semblable que, tout d'abord, il attacha, en silence, sur de Bussy, comme s'il eût voulu le voir jusqu'à l'âme ; et il y avait dans ce regard une anxiété et un espoir, quelque chose qui semblait dire : « Peut-être celui-ci est-il l'homme que je cherche ».

Malgré son émotion, Bussy ne baissa pas les yeux ; sans orgueil mais sans faiblesse, il soutint cet interrogatoire muet et laissa lire dans le bleu sombre de ses prunelles. Mais Dupleix adoucit vite l'expression de ses yeux, et, rompant ce silence qui pouvait paraître blessant, il s'avança avec un sourire affable.

— Capitaine, dit-il, c'est une véritable joie pour moi de vous voir ici ; je n'ai entendu de vous que des éloges, et je dois même vous présenter des excuses : si nous ne demandons pas pour vous la croix de Saint-Louis, c'est qu'il y a d'autres officiers qui ont plus d'années, s'ils ont moins de mérite, et il faut avoir quelque égard pour l'ancienneté.

— Monsieur, dit Bussy en s'inclinant, votre approbation me sera toujours plus précieuse que toutes les croix du monde.

— Allons, ne nous faisons pas de compliments, dit Dupleix en riant, venez sur ce canapé, nous serons mieux pour causer.

Alors il interrogea amicalement le jeune officier sur sa position, sur ses états de service et sur ses projets. Il l'écoutait avec attention et intérêt.

— Pourriez-vous, sans répugnance, vous établir dans l'Inde pour de longues années ? lui demanda-t-il enfin.

— J'ai l'idée, répondit Bussy, que ma destinée s'y accomplira, et, sans le connaître encore complètement, j'aime ce pays avec passion.

— Il ne vous dit pas tout, mon oncle, fit remarquer Kerjean, non seulement il l'aime, mais il l'a étudié à fond : il parle le tamoul couramment, et je crois aussi, le persan.

— Vraiment, s'écria Dupleix, en jetant encore sur Bussy un regard brillant d'espoir, comment, à peine débarqué dans l'Inde, savez-vous déjà la langue ?

— Mon long séjour à l'île Bourbon et les mois interminables passés sur mer m'ont créé des loisirs suffisants et j'ai été heureux d'en pouvoir remplir le vide par une étude qui devait m'être utile.

— Voilà ce que je n'ai pu obtenir d'aucun de mes officiers, dit Dupleix, pas même de ce paresseux de Kerjean.

— Ah ! mon oncle ! je me battrai tant que vous voudrez, je verserai tout mon sang pour vous avec joie,

mais ne me demandez pas d'apprendre quelque chose. J'ai toujours été un mauvais écolier et aujourd'hui la seule vue d'un livre d'étude me fait dormir.

— Oui, je sais ; très brave, très dévoué, mais une mauvaise tête, folle de plaisir, dit Dupleix avec un sourire indulgent.

— Que voulez-vous ? la jeunesse n'a qu'un temps ! soupira Kerjean.

— Allons, je dois vous quitter, dit le gouverneur en se levant ; j'ai quarante personnes à recevoir avant le dîner. Ah ! j'aurai quelque peine à leur faire bon visage.

— Seriez-vous souffrant ?

— Non, mais inquiet et d'humeur fort sombre.

— Quelque malheur nouveau menace-t-il la colonie ? demanda vivement Kerjean ; vous ne nous dites rien de Madras ; nos amis sont-ils enfin libres ! La Bourdonnais est-il dompté ?

— Je suis écœuré et atterré de la conduite de cet homme, dit Dupleix avec une expression douloureuse, il est à peine croyable que ce soit le même, celui qui compte dans sa vie tant de grandes actions, le fondateur de la colonie de Bourbon, qui sut improviser une flotte et, à travers d'insurmontables obstacles, faire des miracles ; que ce soit le même homme qui vient de nous donner un aussi désolant spectacle. J'ose à peine vous dire par quel crime il clôt cette campagne.

Et Dupleix regarda autour de lui pour voir si la salle était vide.

— Le croiriez-vous, messieurs, continua-t-il en bais-

9.

sant la voix ; pour se tirer d'affaire, il a commis un véritable faux ; il s'est permis d'intercaler dans le traité de rançon un article déclarant, que le gouverneur anglais et son conseil cesseront, afin de pouvoir traiter, d'être prisonniers de gueire au moment où ils entreront en négociations. Cela fait, il affirma aux Anglais que le gouvernement de Pondichéry s'engageait à restituer Madras moyennant onze cent mille pagodes, et que l'évacuation était fixée en janvier. Or, il avait dans sa poche à ce moment même la lettre par laquelle nous rejetions définitivement cet arrangement.

— C'est monstrueux ! s'écria Kerjean.

— Maintenant il rassemble en hâte les débris de son escadre et, sachant fort bien qu'il dupe les Anglais et que nous ne tiendrons pas ses promesses, il part, ou plutôt s'enfuit, emportant son butin, et couvert de malédictions, lui que nous avons reçu comme un messie ! Ah ! ajouta-t-il avec un soupir, la conquête de Madras nous coûte cher et nous laisse en face d'un abîme ; mais c'est néanmoins une victoire importante, et il faut nous en réjouir, ostensiblement. C'est pourquoi je donne une fête la semaine prochaine. Vous nous ferez, je l'espère, le plaisir et l'honneur d'y assister, monsieur de Bussy ? Allons, je me sauve, ajouta-t-il en faisant un geste d'adieu, jamais je ne pourrai expédier, toutes mes audiences.

XIV

LANGUEURS

— Ourvaci ! Son nom est Ourvaci, disait Naïk en agitant, au-dessus de son maître, une queue de yak pour chasser les insectes.

Bussy était couché, tout alangui par la chaleur, et les parfums des buissons, dans un hamac oscillant entre deux arbres de son jardin.

— Ourvaci ! répéta-t-il, quel étrange nom ! Il a de la douceur, cependant. Qu'était-ce qu'Ourvaci ?

— Une étoile, ou plutôt une nymphe du ciel, qui encourut la colère d'Indra, parce qu'elle devint amoureuse d'un mortel.

— Eh bien, l'histoire pourrait se recommencer : une reine amoureuse d'un barbare ! l'on dit que la haine conduit assez volontiers à l'amour. Mais ne m'as-tu pas raconté qu'elle est fiancée à un prince musulman ?

Comment cela se peut-il, un Maure doit lui être autant en horreur que moi-même.

— Je ne sais, maître, répondit Naïk, on pardonne beaucoup à ceux qui possèdent le pouvoir ; il est possible que la sûreté de son petit royaume, en danger peut-être, lui fasse accepter une protection et une alliance qui doivent lui déplaire, en effet.

— Et le brahmane Panch-Anan, comment se tire-t-il de là !

— La crainte de perdre un riche apanage, si la reine était dépossédée, doit lui suggérer mille subtilités pour démontrer la possibilité du mariage et excuser le sacrilège. Une des conditions d'ailleurs, est qu'on respectera les croyances de la reine.

— Le fiancé, qui est-ce ?

— Un prince de la maison de Nizam-el-Molouk, le vieux Soubab, c'est-à-dire le roi du Dekan. Ce prince peut arriver un jour au pouvoir, et le Dekan c'est la moitié de l'Inde !

— Que suis-je en effet à côté d'une pareille puissance ? dit Bussy, et cependant je lutterais, si j'étais indépendant et riche. Ah ! Naïk, parmi les légendes qu'on se raconte le soir au clair de lune, dans les bosquets de bambous, ne connais-tu pas quelque histoire vraisemblable de trésor caché ?

— Si l'on écoute la légende, il y a des trésors cachés sous tous les arbres, dans toutes les ruines, dit Naïk en riant, mais en général ceux qui les cherchent meurent de misère.

— Alors, cherchons autre chose, soupira Bussy. Ah !

vois-tu, je suis dans un mauvais jour et je n'ai pas la force de réagir contre cette folie que je ne peux même plus te cacher. Se sentir immobilisé comme dans une glu ! ne pouvoir agir, tenter quelque chose, me rapprocher d'elle, rôder autour des lieux qu'elle habite, la guetter, la surprendre ! c'est cela, c'est cette inaction qui m'enfièvre et m'exaspère.

— Eh bien, partons, allons à Bangalore.

— Tu ne doutes de rien, brave Naïk, dit le marquis en souriant : déserter mon poste, me déshonorer, mériter la mort, rien que cela.

— Alors, laisse-moi partir. Je tâcherai de m'introduire encore auprès d'elle et de te renseigner.

— Non, non. Qu'apprendrais-tu de plus ? Et puis que deviendrai-je si tu n'étais plus là, pour entretenir mon mal comme tu dis. Ah ! quand je pense que je l'ai tenue dans mes bras et que je n'en ai pas même eu conscience ! continua-t-il en se cachant le visage dans les mains.

Naïk essaya de le calmer en balançant doucement le hamac comme s'il eut bercé un enfant.

— Il y a des plantes mystérieuses, dit-il à demi-voix, des plantes dont on compose un breuvage tout puissant qui réalise, dans les rêves, les désirs des veilles ; je chercherai ces plantes, je composerai le breuvage, et la divine Maya (1) te visitera.

— Serais-tu sorcier ? demanda le marquis ; en ce

(1) L'illusion.

cas, fabrique plutôt un philtre qui la brûle d'amour pour moi.

— Il existe aussi de pareils philtres ; il est vrai que c'est un crime de les composer et de s'en servir. Je commettrai le sacrilège, si tu le veux ; mais pour réussir il faut attendre l'époque où les salamandres sont en amour.

— Avec quel sérieux tu me dis cela ! s'écria Bussy, qui ne put s'empêcher de rire, toi dont l'esprit est si lucide et si libre de préjugés, comment peux-tu ajouter foi à de pareils mômeries ?

— La nature est pleine de mystères, dit Naïk gravement, nous passons à côté de merveilles, sans les voir parce qu'elles sont pour nos sens imparfaits couvertes d'un double voile ; mais il est des sages qui, à force de vertu, et d'absorption dans une même pensée, ont déchiré quelques-uns de ces voiles et ont vu le secret des miracles.

— Tu es convaincu, je ne veux pas te contrarier, dit le marquis. A quelle époque les salamandres deviennent-elles amoureuses ?

— Au commencement du mois de Tchitar.

— Alors, nous en sommes loin ! En attendant, dis-moi le nom de ce prince du Dekan qui doit épouser la reine, afin que je puisse le reconnaître, s'il m'arrive de le rencontrer.

— On le nomme Sayet Mahamet Khan, Assef Daoula Bahadour, Salabet Cingh.

— Pas plus ?

— La plupart de ces noms sont des titres ; mais on

appelle le prince plus simplement: Salabet Cingh, le Lion terrible.

— Est-il jeune ?

— Tout jeune, à peine vingt ans.

— Est-il beau ?

— Je ne l'ai jamais vu, maître, dit Naïk, et je ne sais rien de lui.

— Pas même où il réside ?

— On l'ignore ; il fuit la cour du vieux Nizam-el-Molouk où l'assassinat et le poison sont à craindre pour lui.

— Pourquoi cela ? a-t-il des ennemis ?

— Pas plus qu'un autre ; mais autour des trônes c'est ainsi. Le soubab a plus de cent ans et l'on dit que sa succession sera très disputée.

— Alors, mon rival s'appelle le Lion terrible, reprit Bussy, après un silence, il a vingt ans, il est prince, et peut espérer être le maître d'un des plus beaux royaumes du monde. Voilà bien des avantages sur un simple capitaine des volontaires.

— Mais il n'est pas aimé sans doute. Ce mariage, dont on parle depuis longtemps, est toujours retardé.

— Peut-être ce Salabet Cingh est-il très laid, difforme, peut-être est-il boiteux comme Timour, dit Bussy en riant. Pendant que nous y sommes, nous pouvons accumuler sur sa tête toutes les malechances et impossibilités de plaire; ce qui ne mettra pas un atout de plus dans notre jeu. Ah ! mon Naïk, j'ai bien besoin de ton philtre sacrilège, et j'aurai du mal à attendre le bon plaisir des salamandres !

Et Bussy ferma les yeux comme pour dormir ; mais Naïk, penché vers lui et l'éventant doucement, l'entendit bientôt murmurer :

— Vraiment ! rien n'est aussi délicieux que ce nom d'Ourvaci !

XV

LE MESSAGE

Dans son palais de Bangalore, sous un dais léger, en soie pourpre ramagée de fleurs d'argent, la reine Ourvaci est assise, sur des tapis moelleux, et s'adosse à des coussins brodés d'or.

L'intrépide chasseresse, l'amazone ardente qui ne se plaisait qu'aux jeux guerriers, semble redevenue une simple jeune fille, nonchalante et timide. Une inquiétude bizarre s'est emparée d'elle, elle devient craintive ; la vue d'un insecte la fait crier, elle qui poursuivait les tigres. Maintenant c'est à peine si elle veut sortir de son appartement privé. Peut-être la mort, vue de si près, lui a-t-elle fait perdre tout courage.

La reine fume lentement un houka ciselé dans l'or et couvert d'émaux de Jeypore.

Sa robe est de ce tissu charmant appelé bulbulchasur — les yeux du rossignol — elle est sombre et bril-

lante comme les prunelles du doux chanteur; une écharpe constellée noue négligemment la robe flottante, à la taille. Les pieds nus ont des bagues à leurs doigts; un anneau, orné de grelots d'or, entoure la cheville, et sur le front un diamant brille retenu par un fil invisible. C'est presque une toilette de deuil, mais la reine n'en veut pas d'autres.

Les deux princesses favorites, Lila et Mangala, sont là, à demi-couchées, aux côtés de leur maîtresse; des suivantes debout agitent des éventails de plumes.

De minces colonnes et des ogives de cristal forment les fenêtres, que ferment des réseaux de perles, où la lumière joue, frissonne, étincelle. On croirait voir un ruissellement continu de gouttelettes, et les verdures des jardins transparaissent, troubles, au travers, jetant dans la salle un demi-jour frais.

On vient d'introduire un personnage, qui se prosterne à quelque distance et pose son front sur la mosaïque fleurie du sol; puis il se relève et, la main sur son cœur, baisse les yeux.

Cet homme est un guerrier, un umara; l'aigrette de perles jaillit de son turban; il porte une robe de mousseline brochée d'or, à plis nombreux, serrée par un ceinturon de métal; mais de son sabre il n'a en ce moment que le fourreau de velours enrichi de pierreries.

— Tu te nommes Arslan? dit la reine après avoir soufflé du bout des lèvres quelques flocons de fumée odorante, l'on te dit courageux et habile, discret autant

que fidèle ; c'est pourquoi je t'ai choisi pour te charger d'une mission difficile, dans laquelle il faut du courage et de l'habileté.

— L'honneur de ta confiance, j'espère, m'en rendra digne, dit Arslan, sans lever les yeux.

— Ecoute-moi donc attentivement, continua Ourvaci en se soulevant à demi. Il faut que tu retrouves un homme, un criminel, qui m'a gravement outragée ; un barbare qui vient d'Europe. Où le chercher ? je ne saurais te le dire. Cependant je pense que ce doit être parmi ces méprisables marchands, qui trafiquent sur nos côtes avec la permission du Grand-Mogol. Pourtant, a ce que prétend Rugoonat Dat, cet homme serait noble, pour ses pareils ; il est vrai qu'il portait une épée : cherche-le donc parmi les guerriers :

— A quels signes le reconnaîtrai-je ? reine.

Ourvaci, abandonnant le houka, se renversa sur les coussins, croisant ses mains derrière sa nuque, les regards perdus.

— C'est un jeune homme, dit-elle après un long silence, et, chose étrange, il a les cheveux blancs comme ceux d'un vieillard, mais blancs d'une neige odorante qui s'envole et tombe comme le pollen des fleurs ; relevés sur le front qu'ils découvrent, ils sont attachés derrière la tête par un ruban noir. Retiens bien cette bizarre coiffure. Son teint est plus clair que le mien, pâle comme dans la maladie. Sans barbe aucune, son visage, nu comme celui d'une femme, et montrant cependant plus d'énergie et de virilité qu'aucun visage d'homme. Ses yeux ? ah ! ses yeux te le

feront reconnaître, ils ont une couleur que les yeux n'ont jamais. Ils sont bleus, oui, d'un bleu profond et changeant. Je ne les ai vus qu'un instant, l'évanouissement les a fermés presque aussitôt ; mais l'angoisse qu'ils m'ont causée surpassait la terreur de la mort qui était sur moi. S'ils ne s'étaient clos, ils m'eussent tuée peut-être. Ah ! je suis bien sûre de leur couleur ! Oui, regarde ses prunelles, elles sont comme deux coupes pleines où le ciel se mire.

La reine se tut un instant, paraissant rassembler ses souvenirs.

L'umara avait tiré un rouleau de soie, de sa ceinture, et écrivait ce qu'il entendait.

— Comment te faire comprendre sa bouche ? reprit-elle bientôt ; tandis que l'homme vivait, je n'ai vu que ses yeux. Quand j'ai pu le regarder, la douleur de la blessure avait ravi le sang aux lèvres. Sont-elles vermeilles ou pâles ? Je ne sais. Celle d'en bas est légèrement gonflée, et le menton a une courbe si ferme qu'il semble de marbre. C'est tout ce que je sais de lui, car je n'ai subi sa présence que peu d'instants.

— Qu'il doit être beau, reine ! s'écria Lila en jetant ses bras sur les genoux d'Ourvaci.

— Non, il est plutôt monstrueux et terrible.

— Celui dont le contact a souillé notre chère maîtresse ne peut être beau, dit Mangala, ce doit être un monstre, plus affreux que Kartavarayen, le Dieu des parias, qui mange des cadavres.

— Eh bien ! Arslan, ce que je t'ai dit te suffira-t-il pour reconnaître l'homme qu'il faut retrouver ?

— Reine, dit l'umara, en appuyant de nouveau la main sur son cœur, mon ardent désir de te servir me rendra clairvoyant ; mais ne pourrais-je pas savoir le nom de ce barbare ?

— Son nom ! mais je ne le sais pas, personne n'a songé à le lui demander ; que nous importait son nom ?

— C'est juste, dit Arslan en s'inclinant, et quel mérite aurais-je, si elle était aisée, à remplir la mission dont tu daignes me charger ?... Que devrai-je faire lorsque j'aurai découvert l'homme ?

— Pour être sûr que c'est bien lui, tâche d'abord de savoir s'il n'a pas été récemment blessé par un tigre. Quant à ce que tu dois faire, notre illustre vizir, le très saint brahmane Panch-Anan, va te l'apprendre.

La reine fit un signe. Une des suivantes s'éloigna pour transmettre l'ordre, et peu après Panch-Anan fut introduit.

Dès qu'il parut, Ourvaci se leva, s'avança de quelques pas vers lui et baisa le bord de la manche du saint homme. On le fit aussitôt asseoir sur un tapis à franges d'argent et on lui donna un houka aussi beau que celui de la reine.

Il était vêtu d'une robe de lin blanc, que coupait, en biais, le triple cordon brahmanique passant de l'épaule gauche sous le bras droit. Son visage long, au nez busqué, à la bouche épaisse, sans barbe, gardait une expression qui voulait être majestueuse, mais qui était surtout dure et hautaine. Sa tête était rasée entièrement, moins une mèche sur le haut du crâne, tordue et nouée. Sur son front étroit, tracés

avec de la poudre de santal, apparaissaient trois lignes horizontales, grises sur la peau brunie.

L'umara s'était agenouillé ; les deux princesses restèrent debout.

Pendant quelques moments, Panch-Anan ne s'occupa qu'à tirer rapidement des bouffées de fumée pour mettre son houka bien en train, puis il commença tout à coup son discours, d'une voix haute et pompeuse, comme s'il eût été à la pagode .

— N'est-il pas écrit dans le code de Manou, dit-il, — et il cita le chiffre du verset. — « Celui qui a tué, par mégarde, une vache, doit s'établir, couvert de la peau de sa victime, dans un pâturage et suivre et servir les troupeaux, jour et nuit, pendant deux mois » ? Si celui qui a été meurtrier involontaire mérite une telle punition, quel sentiment d'horreur inexprimable doit nous inspirer l'homme qui, non seulement tue volontairement l'animal sacré, créé par Brahma en même temps que les brahmanes, mais mange sa chair ? Eh bien, il est arrivé qu'un de ces êtres, damnés sans rémission, a osé porter les mains sur la reine, souillant d'une tache de boue cette fleur délicate. Or, nous avons sans tarder accompli, pour la purifier, la cérémonie solennelle du Homam, et cette toute puissante formule n'a pas apporté la paix qu'elle donne toujours ! la reine se sent plus que jamais dévorée par le feu de la souillure.

Le brahmane se tut pour savourer un sorbet à la neige, parfumé de violettes, de grenades et de roses qu'on lui offrait. Puis il reprit :

— Dans ma sagesse, j'ai conclu que quelque cause

mystérieuse avait contrarié l'incantation, et, après de longues méditations et des recherches de toutes sortes, où je m'égarais en vain, Brahma, voyant ma peine, voulut bien me conduire par la main près du kiosque des prières, et me montrer, dans un taillis, tout proche, des traces de pas. Quelqu'un avait secrètement assisté à la sainte cérémonie! Tous les habitants du palais furent interrogés et jurèrent qu'ils étaient innocents. Comment savoir la vérité? le piétinement n'était visible que dans le taillis humide: plus loin, on perdait toute trace. Le maudit, que je soupçonne, a-t-il pu vraiment, déchiré par sa blessure, se traîner jusque-là? S'il l'a fait, je ne puis douter qu'il ne jouisse d'une puissance magique qu'il a opposée à la mienne. Il est certain que la façon dont il a tué le tigre n'est pas naturelle. Avant de pouvoir recommencer l'incantation, sous peine d'offenser les dieux, il faut que je sache exactement la vérité. Il s'agit donc, intrépide guerrier, de retrouver cette immonde barbare et de lui arracher l'aveu de son crime. A-t-il assisté à nos prières et employé contre nous un pouvoir magique? Voilà ce qu'à tout prix il faut savoir.

Arslan, toujours agenouillé, et assis sur ses talons, écoutait attentivement cette histoire, qui lui semblait confuse et un peu folle. C'était un des musulmans au service de la reine, qui en occupait beaucoup, par politique et aussi parce que, en général, ils étaient plus braves et moins perfides que les Hindous. Elle exigeait d'eux, seulement, l'observance de certaines pratiques et l'abstention de certains mets, et ils

devaient jurer, tout d'abord, n'avoir jamais tué de vache ni mangé de sa chair. Tout en étant profondément dévoués aux maîtres qu'ils servaient, ces musulmans ne partageaient pas leurs idées et souriaient en secret de leurs superstitions, bien qu'ils en eussent eux-mêmes d'analogues, auxquelles ils croyaient aveuglément.

— Si le saint brahmane me permet d'ajouter un mot, dit la reine quand Panch-Anan eut cessé de parler, j'avertirai le brave Arslan que l'homme dont il s'agit est extrêmement féroce, et que rien ne lui est sacré, puisqu'il a osé, sans craindre d'en mourir menacer un brahmane. Il faut donc user de ruse avec lui. Il n'est pas possible non plus de le séduire par des présents; il entre en fureur si on lui en offre. Cet homme est certainement un démon; ainsi, sois sur tes gardes.

— Mon sabre a été trempé dans l'eau du Gange, et je ne redoute personne, pas même Iblis, dit le guerrier fièrement.

— La bravoure ne triomphe pas toujours des maléfices, dit Panch-Anan; mais j'ai apporté pour toi un pavitram, l'anneau redoutable aux esprits pervers; il est fait avec sept tiges de l'herbe darba, tressées ensemble et imbibées d'eau lustrale. Mets-le au doigt du milieu de ta main droite et ne crains rien.

Arslan prit l'anneau, en toucha son front et le mit à son doigt, sans laisser soupçonner qu'il n'attachait pas plus d'importance à cette pieuse relique qu'à un fétu de paille.

— Va, dit Ourvaci en le congédiant d'un geste, prends les meilleurs chevaux, hâte-toi et n'épargne rien pour réussir.

XVI

UNE FÊTE CHEZ LE GOUVERNEUR DE L'INDE

— Qu'as-tu donc, Florian, mon beau page ? disait Bussy en achevant sa toilette pour se rendre au bal du gouverneur ; ne suis-je pas à ton goût ? ne trouves-tu pas cet habit fort galant ?

— Monseigneur est absolument bien et très à son avantage, mieux encore qu'avec l'habit militaire.

Le marquis était, en effet, charmant dans son costume, d'une recherche efféminée, qui le faisait paraître tout jeune. L'habit, de taffetas changeant, se fronçait légèrement aux pans pour former paniers ; les parements et les revers disparaissaient sous une soutache bleu et argent ; le gilet, de satin bleu clair comme la culotte, était finement brodé de petites roses et de myosotis ; le bas de soie moulait la jambe fine, et les souliers à hauts talons faisaient ressortir l'élégance du

pied. L'épée, très légère, avait une poignée de nacre et d'argent.

Tout en se mirant dans la glace de sa toilette, pour arranger les dentelles du jabot, Bussy regardait du coin de l'œil Marion, qui semblait dans un état de trouble particulier, et croissant à mesure que la soirée s'avançait. La jolie nuance rose qui animait ses joues d'ordinaire avait disparu, et elle était toute pâle.

— Je n'ai rien, répondait-elle aux questions du marquis. Monseigneur est trop bon de s'inquiéter ainsi de moi.

Mais Bussy n'était pas convaincu.

— Je gagerais que ce fou de Kerjean lui a glissé quelque billet, et c'est ce qui la bouleverse, se disait-il. Pardieu, j'y suis un rendez-vous cette nuit, pendant la fête !

Et, tout en polissant ses ongles avec une poudre parfumée, il posa brusquement cette question à la jeune fille :

— Comment trouves-tu Monsieur de Kerjean ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ? balbutia-t-elle en chancelant au point qu'elle s'adossa a la muraille pour ne pas tomber.

— Pour le savoir ! Qu'y a-t-il donc là de si terrible ? Crois-tu donc que je n'aie pas compris qu'il n'est pas dupe de ton costume ? Me crois-tu aveugle au point de ne pas voir les œillades incendiaires qu'il te lance ? et est-il bien difficile de deviner que, si un vif attrait ne l'attirait ici, il n'y passerait pas tant d'heures, sans cela fort ennuyeuses ?

— Il n'y a pas de ma faute, dit Marion, je fuis Monsieur de Kerjean le plus que je le peux.

— Pourquoi le fuir ? Il n'est pas à craindre, si tu ne l'aimes pas. Mais, qui sait, peut-être es-tu amoureuse de lui ?

— Comme vous êtes méchant ! dit Marion, en mordant sa lèvre pour arrêter un sanglot.

— Je plaisante, voyons, calme-toi.

Et Bussy prit Marion par le bout des doigts en lui souriant amicalement.

— Que quelqu'un ait découvert que mon page est une femme et qu'il la trouve ce qu'elle est en effet, charmante, qu'y a-t-il donc là de si blessant pour toi et qui te puisse causer de telles alarmes ?

— Si l'on découvre qui je suis, si les jeunes désœuvrés se mettent à ma poursuite, cela pourra vous causer des ennuis et compromettre, détruire à jamais peut être le seul bonheur que je possède en ce monde, s'écria la jeune fille, qui incapable de se contenir plus longtemps, laissa ses sanglots éclater.

— Allons! allons! Florian, est-ce qu'un page, pleurniche comme cela à tout propos? voyons, je t'engage ma parole de gentilhomme que tant que tu voudras y rester, je te garderai près de moi. Es-tu contente ?

— Ah ! merci, s'écria-t-elle en levant vers lui son regard bleu, trempé de pleurs, qu'un sourire heureux sécha bien vite.

— Le palanquin de saheb, dit Doudou en passant sa tête noire et ses dents blanches par l'ouverture de la porte.

— Je vous en prie, maître, dites au bon Naïk de ne pas me quitter ce soir, demanda Marion tandis que Bussy descendait l'escalier.

— C'est entendu, tu auras là le meilleur des chiens de garde. Je ne me trompais pas, se dit-il, en s'installant dans la chaise à porteur, c'est pour ce soir. Diable de Kerjean! Je suis curieux de savoir s'il parviendra, à la longue, à se faire agréer, ou si mon indifférence triomphera plutôt que son amour. Pauvre fille! elle devrait l'aimer, cela la consolerait et je lui pardonnerais bien volontiers; mais je gage que Kerjean en sera pour ses frais.

Et il avait un sourire un peu fat en s'avouant tout bas que sa vanité souffrirait s'il était oublié pour un autre.

— Allons, laissons ces niaiseries, se dit-il avec un haussement d'épaules, en approchant du palais vers lequel se dirigeait tout un flot de carosses, de palanquins et de chaises à porteurs. Voyons ce que sera ce bal. J'aurai là, certes, l'occasion d'essayer ce pouvoir que je me flatte, peut-être à tort, de posséder. Toutes les femmes un peu élégantes de la ville seront présentes. Eh bien! j'essaierai. Voyons, combien de cœurs je percerai des cinq flèches de l'amour, comme dit Naïk.

Il entra

On eût dit une fête travestie, tant les nations et les costumes étaient mêlés. Les femmes pourtant, presque toutes, portaient le costume français, suivant du plus près possible les modes de Versailles et tenant une place énorme avec leurs jupes à paniers.

Deux Suisses gigantesques jetaient à tue-tête les

noms et titres des nouveaux arrivants, à l'entrée de l'immense salle, toute resplendissante d'or et de lumière, dans laquelle se tenait Dupleix.

Il était debout, sous un dais fleurdelisé, près d'un fauteuil, très semblable a un trône, en habit tout chamarré d'or, traversé du grand cordon de Saint-Louis ; sa femme, à ses côtés, était assise.

Un grand espace restait vide devant eux, et les invités s'y avançant en bon ordre, venaient les saluer, puis passaient. Dupleix répondait, par un salut, par un sourire, par une phrase affectueuse. Au devant de certains personnages importants il faisait quelques pas ; puis la foule se répandait dans les salons, sous les galeries, à travers les jardins illuminés, formant une cohue brillante et joyeuse.

Quand Bussy s'approcha à son tour, Dupleix lui tendit la main et le présenta à sa femme.

— Elle est mon ministre le plus habile, dit-il en souriant, la moitié de moi-même. C'est la begum Jeanne, comme l'appellent les indigènes, ce qui veut presque dire la reine. Défiez-vous d'elle, elle sait tous les dialectes de l'Inde.

La begum riait. Elle était très séduisante et très superbe, à demi-indienne de type, vêtue d'une robe de brocart d'argent et couverte de pierreries comme une idole.

— N'écoutez pas mon mari, dit-elle à Bussy en hindoustani ; son affection pour moi l'aveugle.

— Mériter l'amour d'un tel homme, madame, répondit-il, dans la même langue, c'est le plus glorieux des

triomphes. Vous voir l'un près de l'autre c'est voir Rama et Sita.

— Il parle fort bien, dit-elle à Dupleix, à demi-voix, pendant que Bussy s'éloignait.

Kerjean était à quelques pas au milieu d'un groupe de jeunes filles. Il courut à son ami :

— Venez par ici, ne vous perdez pas au milieu de cette foule d'inconnus ; je vais vous présenter à de charmantes personnes.

Les jeunes filles se turent et cessèrent de rire, examinant, sans en avoir l'air, le nouveau venu, dont la bonne mine les frappait.

— M. le marquis de Bussy ; ma sœur, Louise de Kerjean.

Une jeune fille, mince et gracieuse, ressemblant assez à Kerjean, fit une révérence.

— Mlle d'Auteuil, Mlle de Bury et ma cousine, que je garde pour la fin, Mlle Chonchon.

Mademoiselle Chonchon baissa les yeux, ouvrit et ferma son éventail. Grasse, un peu trop, ce qui était délicieux à son âge, elle avait à peu près dix-sept ans, ses grands yeux noirs agitaient des cils superbes, et elle gardait quelque chose de l'indolence orientale dans sa toilette parisienne, en satin rose pâle broché de blanc, avec son corsage long et baleiné à échelle de rubans.

Des orchestres, sur des estrades enguirlandées de fleurs se faisaient entendre. On jouait une gavotte.

— Avez-vous une danseuse, demanda Kerjean.

— Si mademoiselle Chonchon daigne consentir ? dit Bussy en s'inclinant.

Chonchon mit le bout de ses doigts dans la main du jeune homme.

— Comment! ma cousine accepte? Mais c'est un triomphe! s'écria Kerjean; elle est si paresseuse qu'elle répond, le plus souvent, qu'elle est engagée.

La jeune fille donna un coup d'éventail à Kerjean.

— Pourquoi dire tout de suite mes défauts?

Kerjean se sauva avec Mademciselle d'Auteuil, suivant sa sœur, qu'un jeune homme emmenait.

On dansait dans plusieurs salons, dans les galeries et sous un grand velum, dans le jardin; c'est là quc Chonchon entraîna son cavalier, parce qu'il y faisait plus frais, disait-il. Tout en regardant à la dérobée la jolie danseuse, Bussy se demandait qui elle était; Kerjean l'avait appelée cousine; était-ce une fille de Dupleix? Mais on savait que le gouverneur n'était marié que depuis six ans, avec une veuve dont il était très épris. Une belle-fille alors, ou, peut-être, l'enfant d'un frère ou d'une sœur.

Ils croisèrent Mme Barnwal.

— Vous connaissez ma sœur, demanda Chonchon en voyant le marquis la saluer.

— J'ai eu l'honneur de la voir quelques instants à Madras. C'est bien cela, conclut-il à part lui, une fille de Madame Dupleix.

Ils dansèrent la danse lente et grave, balancée sur deux temps, Bussy un peu machinalement, pensant à autre chose.

Par moment les jeunes gens s'arrêtaient pour laisser passer d'autres couples.

— Pourquoi ne me dites-vous rien : demanda tout à coup Chonchon en ouvrant sur Bussy, avec surprise, ses grands yeux où il y avait encore de l'enfance.

Le jeune homme tressaillit comme tiré d'un rêve.

— Pourquoi ? c'est que je redoute de vous dire les banalités ordinaires : il me semble que ce serait vous manquer de respect.

— Pourquoi ? Je suis habituée à les entendre. Est-ce donc très aimable de ne rien dire ?

— Que vous dirai-je ? Je suis un inconnu pour vous, je ne vous connais pas encore ; tout ce que je sais de vous, vous le savez aussi bien que moi : c'est que vous êtes adorable et que votre toilette vous sied à ravir.

— Eh bien, soit taisons-nous, dit la jeune fille d'un petit air dépité.

Mais le marquis secoua sa rêverie ; l'idée l'effraya de paraître stupide et sans galanterie à la fille de Dupleix ; il regarda autour de lui. Il y avait là bon nombre de bourgeoises et de femmes de trafiquants, nées à Pondichéry et n'en étant jamais sorties. Les petits ridicules de leurs manières et de leurs toilettes sautaient aux yeux d'un habitué de Versailles ; ils lui servirent de thème et il fit briller, aux dépens des naïves coloniales, une fine ironie et une moquerie légère dont Chonchon fut éblouie. Avant que la gavotte fût terminée, elle lui avait pardonné son silence du début.

— Maintenant que nous sommes plus amis, lui dit-elle, en arrêtant un pas commencé, je vais vous dire ce que je pense : c'est bien fatiguant de danser :

si nous allions dans le jardin ? je vous montrerai quelque chose de très curieux.

Et ils s'en allèrent sous les grands palmiers, sous le scintillement des girandoles, lui la tenant par le bout des doigts, à distance à cause de l'ampleur des paniers.

Elle le conduisit vers une pièce d'eau autour de laquelle beaucoup de monde était rassemblé.

Chose étrange, cette eau semblait du feu ; un feu clair et bleuâtre, se laissant voir jusqu'au fond et déchiré en tous sens par de magnifiques poissons, qui laissaient derrière eux des sillages de saphirs, de diamants et de rubis. Pour ménager l'effet, les arbres voisins n'étaient pas illuminés et les personnes qui regardaient étaient éclairées en dessous, confusément.

— Qu'est-ce que c'est que cette merveille ? s'écria Bussy.

— N'est-ce pas que c'est joli ? dit Chonchon, penchée vers le lac, et comme fascinée par ce frissonnement de pierreries. C'est un jeune prince indien, qui adore maman comme si elle était sa mère, qui lui a fait ce cadeau.

— Mais comment ce lac est-il éclairé ? il est impossible de comprendre d'où vient la lumière.

— C'est un secret ; je vous le dirai à vous si vous promettez de le bien garder.

—. Je le jure.

Elle se pencha vers l'oreille du marquis pour que personne ne pût entendre.

— Eh bien, il règne tout autour du lac une galerie souterraine, qui, du côté de l'eau, a une muraille de

verre diversement colorée. Des milliers de lampes, munies de puissants réflecteurs, sont accrochées dans le souterrain et jettent, par cette muraille transparente, leurs lumières dans le lac qui les centuple, les réunit, en fait ces flammes, et personne ne peut deviner d'où vient cette clarté.

— Comme c'est ingénieux et simple ? dit Bussy.

— Pour ajouter à la beauté le fond du lac est pavé de cristal taillé à facettes.

— C'est éblouissant, fascinant ; on voudrait s'y jeter.

— N'est-ce pas ? Nager dans cette eau avec un costume en toile d'argent !... Nous sommes sur le souterrain, ajouta-t-elle, en frappant le sol de son pied, d'une petitesse invraisemblable dans le soulier cambré à talon très haut ; vous voyez cela sonne creux.

Un grand fracas éclata soudain, interrompant la conversation. Des bombes, des décharges ; c'est le feu d'artifice qui s'élance impétueusement et remplit tout le ciel d'étoiles.

Chonchon commence à montrer quelques inquiétudes de s'être oubliée si longtemps avec son danseur.

— Nous avons perdu Louise et Kerjean, dit-elle, il faut les chercher.

— Je suis vraiment confus de vous avoir ainsi accaparée.

— Moi seule suis coupable, qui prive les dames d'un cavalier aussi aimable et vous ai fait manquer plusieurs danses.

— Je ne danserai plus, dit le marquis.

— Pourquoi ?

— Parce que vous n'aimez pas la danse.

Et pendant un instant il pose sur elle son regard, chargé d'une feinte douceur ; il le plonge longuement dans les grands yeux candides levés vers lui ; mais devant le trouble visible de la jeune fille, il éprouve une honte et une colère contre lui-même.

— Non, pas celle-là, se dit-il, ce serait odieux, une jeune fille ! l'enfant d'un homme que je vénère ; incapable de l'aimer comme je le suis, ce serait vraiment un crime.

Maintenant des flammes de Bengale emplissent le jardin de féeries,rendant visibles les merveilleux feuillages, faisant apparaître, dans des fumées vertes et bleues, les couples et les groupes en riches toilettes, avec des clartés d'apparitions.

De l'autre côté d'une pelouse, Chonchon aperçut la sœur de Kerjean.

— Ah ! voilà Louise ! dit-elle, en faisant un signe à son amie.

— Vous voyez qu'elle n'a pas non plus quitté son danseur ; c'est le même jeune homme, il me semble, qui l'a emmenée pour la gavotte.

— Mais c'est bien différent, dit étourdiment Chonchon, eux se connaissent depuis longtemps et Monsieur de Moracin est très amoureux de Louise.

— C'est dans ce cas, alors qu'ils devraient avoir plus de réserve, dit Bussy en souriant, mais peut-être sont-ils fiancés ?

— Non ; Monsieur de Moracin ne s'est pas déclaré.

Ils ne sont pas encore dans une position de fortune à pouvoir se marier. Mais voilà que je vous dis encore un secret ; je ne sais vraiment pas pourquoi je bavarde ainsi comme une folle.

— Vos secrets sont en sûreté, ne craignez rien.

Bussy se hâtait à travers les allées, mais, la foule envahissant le jardin, on avait peine à avancer.

— Comme on nous pousse, dit la jeune fille, jamais nous ne pourrons les rejoindre.

— S'ils s'aiment, ils ont plaisir à être ensemble et nous serions indiscrets de rompre le tête-à-tête.

— C'est vrai, dit-elle en s'arrêtant. Ah ! elle est bien heureuse, Louise !

— Pourquoi soupirez-vous en disant cela ? Vous devez être adulée à l'envi, et désespérer une foule de prétendants.

— Les prétendants ne manquent pas ; mais moi je suis plutôt trop riche, et je ne saurai jamais si l'on m'aime vraiment. Aussi j'ai un projet bien arrêté...

— De rester fille.

— Oh ! non. Mais c'est encore un secret.

— Dites-le pour me prouver que vous avez confiance dans ma discrétion.

Chonchon hésita et regarda le jeune homme à la dérobée; il avait sur les lèvres un sourire banal qui lui sembla affectueux.

— Eh bien, dit-elle, en baissant la voix, je veux choisir moi-même : quand je serai bien sûre d'aimer quelqu'un, je le ferai savoir à ce quelqu'un-là.

— Quelle imprudence, mademoiselle ! s'écria vive-

ment Bussy ; songez à quoi vous vous exposeriez, si, par impossible, l'homme que vous honoreriez à ce point ne vous aimait pas ; si, par malheur, son cœur était captif déjà dans des liens trop forts pour pouvoir être brisés ; et voyez dans quelle situation vous mettriez un galant homme.

— Dans mon stupide orgueil, je n'avais pas songé à cela, dit la jeune fille, qui devint très pâle et leva sur le marquis un regard profondément attristé.

Puis elle lui demanda de la reconduire dans la salle de bal, et ne dit plus rien.

— Mon Dieu ! aurais-je eu le malheur de lui plaire sans le vouloir ? se disait Bussy, en la regardant s'éloigner avec un jeune danseur qui l'avait engagée pour une sarabande.

Elle baissait la tête, sérieuse, comme désenchantée du bal.

— Vraiment, je deviens d'une fatuité extravagante, reprit-il en haussant les épaules, je lui ai simplement montré la folie d'un de ces petits projets auquel les jeunes filles tiennent tant, et elle est désolée de voir par terre son joli château de cartes.

Et il se mit à errer de salle en salle, regardant les femmes, heureux d'être seul et de ne connaître personne. Son regard recherchait de préférence les Orientales, mais il y en avait, naturellement, fort peu, les musulmanes ne sortant pas du harem : quelques Indiennes, des Arméniennes assez belles, d'une beauté de race, sans grande personnalité. Les Maures, comme les Français les appelaient encore, étaient au contraire

assez nombreux. Il regardaient danser d'un air fort dédaigneux, ne comprenant pas bien pourquoi des personnes de qualité se donnaient la peine de danser elles-mêmes, au lieu de payer pour cela des odalisques ou des bayadères. N'aimant pas à rester debout, ils accaparaient les fauteuils et les canapés, les disputant aux dames, et ils restaient là, gravement assis, un genou replié, le pied sous la cuisse, roulant des yeux étincelants, tirant entre leurs doigts leurs moustaches épaisses.

Par la baie d'une porte, Bussy revit Chonchon, dansant avec grâce, d'un air très ennuyé. Il s'arrêta un instant à la regarder.

— Si j'étais ambitieux, pourtant, murmurait-il, si je pouvais renoncer à cette folie sans but et sans espoir, devenir le gendre de Dupleix, ce serait là un beau rêve ; mais, hélas ! ma folie cessant, je sens que mon ambition mourrait avec elle.

En se retournant, il rencontra un regard attaché sur lui avec une fixité qui le surprit.

Celui qui le dévisageait ainsi était un musulman de haute taille, à l'air plus fier et plus noble qu'aucun de ceux qui étaient là. Un sabre à pommeau de pierreries dépassait son écharpe, lamée d'or, et des diamants scintillaient dans l'aigrette de sa coiffure.

Sous le regard, d'abord étonné, puis dur et irrité par lequel lui répondit Bussy, il ne baissa pas les yeux.

— Ah ! çà ! il m'ennuie, ce personnage, murmura le marquis en portant la main à son épée.

Mais l'homme détourna la tête et se mit à examiner de la même façon une autre personne.

— Il paraît que c'est sa manière d'être, se dit Bussy, qui s'éloigna en souriant.

Malgré lui, il cherchait Kerjean, curieux de savoir s'il s'était échappé du bal pour courir au rendez-vous qu'il avait, sans nul doute, donné à Marion.

— Il y a de fort jolies femmes ici cependant; pourquoi diable leur préfère-t-il mon page ? Après tout ces dames sont, peut-être, des vertus farouches.

Et, reprit de ses idées de séduction, il s'approcha d'une bourgeoise qui venait de boire un verre d'eau de neige, et lui prit galamment le verre des mains pour le replacer sur le plateau, que tenait un grand valet. La jeune dame remercia en minaudant, avec un sourire des plus engageants; mais, soudain un nom, crié par les suisses, parvint aux oreilles du marquis, par-dessus le brouhaha de la foule et lui fit faire un bond de surprise. Il abandonna la dame stupéfaite, comme si elle n'existait pas.

Avait-il bien entendu ?

— Le prince très illustre Sayet Mahamet Khan, Bahâdour Salabet Cingh !

— Lui ! lui ici ! le fiancé d'Ourvaci, le Lion terrible ! est-ce bien possible ?

Et impitoyablement, Bussy bouscula tous ceux qui lui barraient la route, et se précipita dans le grand salon.

Dupleix s'avançait avec empressement vers un tout jeune homme, mince et gracieux de forme, qui, lorsqu'il l'eut rejoint, serra le gouverneur dans ses bras et lui prit le menton, ce qui est la plus cordiale et la plus

honorable des salutations indiennes. Le prince s'avança ensuite vers Madame Dupleix et lui baisa la main à la française.

Bussy ne le voyait que de dos, et ne pouvait s'approcher, malgré ses efforts.

— Il n'est ni boiteux, ni bossu, se disait-il, espérons qu'il sera borgne.

On apporta un fauteuil pour le prince, sous le dais fleurdelisé, et il s'assit à côté de Dupleix. Tous les musulmans, qui s'étaient levés à l'entrée de Salabet-Cingh et demeuraient debout, le front penché vers la terre, une main sur le cœur, reprirent leurs places sur les canapés.

Le jeune prince lui faisant face à présent, Bussy pouvait le voir tout à son aise.

Impossible, même à un rival, de ne pas le reconnaître : il était d'une beauté irréprochable.

La grande jeunesse du prince donnait un velouté charmant à son teint, couleur de bronze clair ; ses longs yeux noirs, sous des sourcils magnifiques, coulaient entre les cils un regard doux et comme assoupi ; l'ovale du visage, d'une pureté extrême, la bouche, d'un rouge vif, s'entr'ouvrant sur un sourire emperlé, avaient une grâce féminine, et vraiment, dans son riche costume oriental, tout brodé d'or, avec ses colliers, ses bracelets, ses pendants d'oreilles, ses agrafes de pierreries, il avait l'air d'une ravissante femme.

— Allons ! c'est parfait ! se disait Bussy, les sourcils contractés ; la jalousie manquait aux tourments que j'endure. Que pourrais-je contre cet homme que je hais

déjà autant que je l'admire ? Par quel moyen l'insulter, le provoquer, essayer de le tuer ? Bah ! il rirait de moi et me ferait assassiner traîtreusement par ses esclaves ; il faut m'avouer vaincu et renoncer définitivement à toute lutte, effacer jusqu'au souvenir de cette démence, qui finirait par me rendre complètement imbécile.

Salabet Cingh causait avec Madame Dupleix et paraissait auprès d'elle très empressé et très tendre ; il semblait la supplier, solliciter quelque chose qu'elle refusait avec un sourire doux et affectueux.

— Serait-il amoureux d'elle ? se demanda Bussy ; elle pourrait être sa mère ; mais elle est certes assez belle pour inspirer encore une passion.

Mais le jeune prince riait, et son rire sonnait comme celui d'un enfant ; il offrait maintenant à Dupleix des pastilles dans une petite boîte d'or émaillé qu'il avait prise dans sa ceinture.

— Eh bien, vais-je rester là, fasciné comme un oiseau par un serpent ? se dit tout à coup le marquis. Et, avec un mouvement de colère, il tourna brusquement le dos et s'éloigna.

En traversant une galerie, il revit ce guerrier qui l'avait regardé d'une façon singulière. Il était appuyé du dos contre un portique, les bras croisés, l'air froid et méprisant, mais continuant à dévisager tous ceux qui passaient devant lui.

— J'ai envie de lui chercher querelle, à celui-là, se dit le marquis, et de passer sur lui ma mauvaise humeur !

Il s'avança avec un sourire moqueur et impertinent, tan-

dis que, sans le voir, l'inconnu murmurait d'un air irrité :

— Ils ont tous, dans cette race bâtarde, les cheveux blancs et le visage imberbe, et les prunelles bleues ne sont pas rares.

Alors Bussy se planta devant lui, croisant les bras, imitant l'attitude du guerrier.

— Ah ça, qu'est-ce que tu cherches avec cette insistance ? lui dit-il. Tu me sembles n'être connu de personne ici ; serais-tu un espion ?

Le jeune homme avait parlé français.

— Je n'entends pas l'idiome des infidèles, répondit dédaigneusement le guerrier.

— Eh bien, « le fils de cette race bâtarde », a déjà cet avantage sur celui de la race légitime, qui descend tout droit du diable, c'est qu'il parle et comprend son jargon, dit Bussy en changeant de langage.

— Pourquoi cherches-tu à m'insulter ? je ne te connais pas.

— Pourquoi m'as-tu regardé ?

— Parce que tes yeux sont bleus.

Bussy éclata de rire.

— Je n'accepte pas cette excuse, dit-il, même en te tenant pour fou.

L'inconnu eut un éclair de fureur dans les yeux.

— Mon sabre a soif de sang, s'écria-t-il, et tu seras la fontaine qui l'abreuvera.

— A moins que tu ne fournisses le bain où se plongera mon épée.

— Soit, battons-nous, et qu'Allah nous juge ! dit le guerrier en portant la main à son sabre.

— Un instant. La race bâtarde n'a pas la coutume de se donner en spectacle aux dames. Nous nous égorgerons, si tu le veux bien, au petit jour.

— Comme tu voudras. Où te retrouverai-je ?

— Devant le palais, aux pieds de la statue du roi de France. — Cela m'a soulagé vraiment de chercher une querelle injuste à ce sujet du grand Mogol, conclut-il, en continuant son chemin.

Et il gagna les jardins sans s'apercevoir que l'inconnu le suivait de loin.

La fête était de plus en plus joyeuse, des couples dansaient maintenant sur la grande pelouse, avec plus de laisser-aller, d'animation. On soupait, dans la vaisselle plate et de vermeil à de petites tables dressées de toutes parts ; de jeunes échansons, vêtus à l'orientale, versaient, sans repos, le champagne ; et les têtes s'échauffaient ; la gaîté, de plus en plus bruyante, débordait.

Bussy s'enfonça sous les frondaisons, cherchant les allées désertes ; mais d'autres que lui les cherchaient aussi : des amoureux, sans doute, qui s'y promenaient lentement, se chuchotant de douces paroles.

— Encore l'amour ! toujours l'amour !

Et il eut une grimace de dégoût devant la banalité de ces liaisons. Pourtant, dans cette atmosphère tiède, au milieu de ces parfums qui se dégageaient puissamment sous la rosée nocturne, dans cette pénombre fraîche, aux sons des musiques lointaines, la plus faible galanterie pouvait s'exalter suffisamment pour donner une heure de poétique illusion, et il était péni-

ble, à son âge, de se promener seul. Le jeune homme regrettait la compagnie de Chonchon qui du moins le distrayait. Elle était vraiment sympathique, cette enfant avec son chaud regard noir et ce naïf abandon qui lui faisait confier à un inconnu tous ses petits secrets. Ah! s'il pouvait l'aimer celle-là, l'aimer d'un amour calme et sans fièvre, cela le sauverait, et lui ferait un avenir paisible et heureux. Il gagnerait vite des grades et de la renommée à la pointe de son épée, et s'élèverait jusqu'à elle. Ah! s'il pouvait l'aimer! Mais l'amour sans fièvre et sans souffrance était-ce l'amour? et puis, commande-t-on à son cœur? Il l'essaierait, du moins; il s'efforcerait de faire naître en lui ce sentiment sérieux et sain et d'en chasser ces mortelles rêveries qui l'épuisaient.

En débouchant dans un carrefour très éclairé, il vit la foule massée en cercle et extrêmement attentive à quelque chose qu'il ne lui était pas possible d'apercevoir. Il s'informa de ce que c'était.

— Une espèce de squelette qui dit la bonne aventure, lui répondit-on.

Tiens! s'il pouvait savoir quelque chose de sa destinée? Il ne croyait guère à ces sorcelleries; cependant, on pouvait toujours voir, puisque c'était un jeu.

Il manœuvra adroitement et parvint au premier rang des spectateurs. Il vit alors un fakir d'une maigreur vraiment fantastique, dont la peau noire couvrait seulement les os et les muscles. Il était nu, moins un lambeau d'étoffe rouge autour des reins; assis par terre, enchâssant sa barbe pointue entre ses genoux, remon-



tés jusqu'au menton, il remuait du bout de ses doigts, ou plutôt de ses griffes, des lames d'ivoire, couvertes de signes mystérieux, disposées sur le sol, entre ses pieds écartés et il les regardait avec une grimace comique, du haut de ses genoux, en louchant. A sa droite se tenait debout un interprète, à gauche était posé un coffret en laque persane contenant les talismans.

Au milieu des rires de l'assistance, gardant une gravité presque sinistre, malgré sa bizarre physionomie, le fakir disait le passé et, à ceux qui ne craignaient pas de l'entendre, l'avenir. Il dévoilait aussi les défauts, dénonçait les ivrognes et les débauchés, ce qui soulevait des rires. Parfois un silence subit s'établissait quand il annonçait une mort prochaine ou un malheur. Le sorcier avait été payé pour amuser les invités ; néanmoins on lui jetait des pièces d'argent, qu'il prenait sans remercier et cachait sous son pied.

Chonchon s'avança, un peu rouge et hésitante.

Qu'allait-on lui dire ? Bussy prêta l'oreille.

Le fakir remuait les lames d'ivoire avec plus d'attention, louchant horriblement ; un de ses sourcils relevé disparaissait sous sa chevelure emmêlée ; et il parla d'une voix profonde et basse.

— Ce soir même, tu as cru trouver le bonheur et ton cœur a reçu un choc ; prends garde qu'il n'en soit brisé. La coupe où tu veux te désaltérer viendra jusqu'à tes lèvres, mais se renversera sans t'avoir rafraîchie.

— Comme c'est étrange ! murmura le marquis.

Mais l'interprète ne traduisit pas exactement, il dit :

La coupe où tu veux t'abreuver est pleine d'une liqueur enivrante.

C'était assez vague. Chonchon parut heureuse, cependant, et se retira avec un sourire.

— A mon tour, s'écria le marquis en s'approchant.

Le fakir le regarda assez longuement, puis, ouvrant sa boîte persane y prit d'autres lames d'ivoire, qui, au lieu d'être blanches, étaient noires.

— Que veux-tu savoir ?

— Dis-moi d'abord quelque chose qui me soit arrivé récemment afin que je puisse croire à ta magie.

— Tu en doutes ? donne moi ta main; et bien voici : tu portes encore à l'épaule les traces d'une blessure que t'a faite un tigre.

Bussy eut un tressaillement de surprise.

— Est-ce vrai ?

— C'est vrai.

— Oses-tu maintenant regarder dans l'ombre terrible des jours futurs ?

Le marquis avait pâli, réellement impressionné ; il se tut un instant.

— Je l'ose, quel que soit mon destin, dit-il bientôt d'une voix ferme.

Le fakir se recueillit, remuant ses lamelles, louchant au point que ses prunelles disparurent.

— Ambition demesurée, dit-il, après un long silence. Ambition folle et ardente, irréalisable, et qui, par une fantaisie des dieux, sera réalisée au delà même de ses prétentions. Souviens-toi de mes paroles et médite-les : Sans rien savoir de la magie, tu dois être magi-

cien et arriver ainsi au plus inaccessible de tes rêves. N'oublie pas que le sort peut former le tissu de la vie avec les traits de la foudre mêlés à des rayons de lune.

— Inutile de traduire ! s'écria le marquis en jetant un écu au fakir.

Puis il fendit la foule, désappointée de ne pas savoir ce qui s'était dit et s'éloigna très-troublé.

Il alla s'asseoir sur un banc de marbre, les oreilles bourdonnantes, le cœur agité d'un mouvement précipité. Est-ce que vraiment il serait possible qu'un homme revît le passé et devinât l'avenir ? Etait-ce simplement le hasard, une circonstance fortuite, qui avait permis au fakir de connaître le fait de la blessure récente ? Ce détail si précis donnait seul une valeur surprenante à ce qui avait suivi : paroles, en somme, assez énigmatiques et confuses. Cette ambition démesurée pourtant, l'avait-il lue dans ses regards ? et qu'entendait il par cette magie dont il devait se servir sans la connaître ? Certes, il ne croyait pas au merveilleux et cette impression s'effacerait, mais, pour l'instant, il était bouleversé.

Il ne s'était pas aperçu, tant il était absorbé, que le guerrier musulman, qui n'avait pas cessé de le suivre, s'était assis, non loin de lui, sur le banc. L'étranger le considéra longtemps en silence et comme Bussy, les regards rivés au sol, se croyait toujours seul, il lui toucha doucement le bras.

Le marquis eut un sursaut, et, reconnaissant l'homme qu'il avait provoqué, leva les yeux vers le ciel, où les étoiles brillaient encore.

— Il ne fait pas jour, dit-il, que me veux-tu ?

— Je crois que tu es l'homme que je cherche.

— Eh bien, tu me cherches trop tôt, puisque notre rendez-vous est au jour naissant.

— Je ne dois plus te tuer, si tu es celui que je crois.

— Comment ! tu me cherchais avant que je t'aie provoqué ? Pourquoi faire ? Est-ce que tu me connais ?

— Je ne te connais pas, et depuis bien des jours, de l'aube à la nuit, je te cherche.

— Voilà qui est curieux ! Sais-tu mon nom ?

— Je l'ignore.

— Et toi, comment t'appelles-tu ?

— Mon nom est celui d'un brave, je n'ai nulle raison de le cacher : Je suis Arslan Khan.

— Eh bien, Arslan, ta gloire n'est pas venue jusqu'à moi. Ton nom n'éveille en moi aucun souvenir. Il est certain qu'il te faut chercher encore et que je ne suis pas celui que tu crois.

J'ai entendu les paroles du très saint fakir Sata-Nanda. C'est moi qui l'ai envoyé ici offrir ses services pour animer la fête du gouverneur. Crois-tu sans cela qu'un homme comme lui eût consenti à déshonorer sa science divine pour amuser les badauds ? C'est pour toi seul qu'il était ici, et mon attente n'a pas été trompée ; il a vu, à travers tes vêtements, la blessure faite par un tigre, et c'est à ce signe que je devais te reconnaître.

— Qui donc t'envoie ? demanda le marquis, singulièrement attentif.

— Quelqu'un qui te hait.

— Une femme ?...

— Une reine !

— Ourvaci ! c'est Ourvaci ! s'écria le jeune homme, un instant suffoqué par l'émotion.

— Ne prononce pas aussi familièrement le nom d'une reine.

— Pourquoi t'envoie-t-elle ? est-ce pour me tuer ?

— Tu serais mort déjà si c'était cela. Non, jusqu'à présent, on ne m'a pas donné l'ordre de te tuer.

— Ce sera pour plus tard ; mais que me veut-on en attendant ?

— Te poser une question.

— Et si je refuse d'y répondre...

— Le cas n'est pas prévu ; aussi monstrueux que l'on te juge, l'on ne peut croire qu'après avoir outragé une femme, tu veuilles la désespérer.

Bussy appuya ses mains sur son front comme pour apaiser le désordre de ses idées. Qu'allait-on lui dire ? Il sentait de quelle importance c'était pour lui d'être calme et clairvoyant, de bien juger la situation pour voir quel parti il en pourrait tirer, et de ne prononcer aucune parole imprudente qui pût l'empêcher de profiter du moindre avantage.

— Comment as-tu réussi à me reconnaître ? demanda-t-il à Arslan ; on a dû te faire de moi un tableau effrayant ?

— Non, le portrait était d'une ressemblance extrême.

— Qui l'a fait ?

— La reine elle-même.

— La reine ? Elle se souvenait à ce point de mes traits ?

— Juges-en : ceci est écrit sous sa dictée. Ainsi, n'espère pas lui échapper.

Et Arslan tendit au jeune homme un petit rouleau de parchemin.

— Sais-tu quel est le crime qu'on me reproche ? demanda Bussy, qui prit l'écrit mais ne l'ouvrit pas.

— Je suis curieux de le connaître.

— M'abandonnes-tu ce papier si je te le dis ?

— Volontiers. Maintenant que je t'ai trouvé il m'est inutile.

— Eh bien ! voici : Rencontrant par hasard la reine à la chasse au tigre je l'ai, en risquant ma vie, sauvée d'une mort affreuse.

— C'est tout ?

— Tout absolument.

Arslan jeta sur Bussy un rapide regard où il y avait de la surprise et comme une involontaire sympathie.

— Est-ce qu'un musulman, lui aussi, tiendrait pour un crime un pareil service ?

— Non, dit Arslan ; si la femme sauvée t'avait laissé voir son visage, elle eût été, sans doute, étranglée par ordre de son époux ; mais si elle était restée voilée, on eût donné des fêtes en ton honneur.

— Les Hindoues ne se voilent pas et celle-ci est libre...

— Mais esclave des superstitions de ses vaines croyances, ceux qu'Allah n'a pas éclairés des lumières de la vraie foi ont l'esprit rempli d'idées funestes,

— Oui, je sais... la souillure... dit le marquis. Eh bien ! que veut-on de moi ?

— Savoir si tu as assisté secrètement à la cérémonie de la purification et par quelle formule magique tu l'as empêchée de réussir.

Bussy se recueillit, redoubla d'attention. Quelle formule magique?... Les paroles du fakir lui revinrent subitement à l'esprit, il les comprenait maintenant! Elles contenaient le talisman qui pouvait le faire triompher. « Sans connaître la magie, tu dois être magicien. » Oui, c'était bien cela qu'il fallait: à une puissance imaginaire, opposer un pouvoir illusoire, des maléfices aux incantations.

Ce fakir était un dieu! il eût voulu le revoir, serrer dans ses bras ce sublime squelette.

— A quels signes a-t-on reconnu que la cérémonie sacrée n'a pas été agréée par les dieux? dit-il d'une voix grave et lente.

— A ce que la reine n'a pas retrouvé le calme, et se sent plus que jamais brûlée par la souillure.

— C'est bien ce que je voulais, dit-il, comme à lui-même ; ce qu'elle pensait rejeter d'elle s'est enfoncé, comme un trait venimeux, plus avant dans sa chair.

— Pourquoi veux-tu m'abuser? dit Arslan, le fakir l'a déclaré, tu ne connais pas la magie.

— Tu as mal compris ses paroles, répondit vivement Bussy; il voulait parler de la magie indienne que je ne pratique pas; mais je suis maître dans la cabale des Hébreux et les prêtres égyptiens m'ont révélé tous leurs secrets. Sata-Nanda n'est que sorcier

et je suis mage. A un signe qu'il m'a fait, j'ai compris qu'il me reconnaissait pour son seigneur et il m'a donné à entendre que la science inférieure que je ne savais pas il fallait la deviner.

Bussy parlait avec un si imperturbable aplomb qu'Arslan fut presque convaincu. Il se réserva cependant de savoir la vérité, du fakir.

— Que dois-je répondre à la reine ? demanda-t-il.

— Ceci : J'étais présent à la cérémonie magique. Au darba de Vichnou, et à toutes les plantes consacrées, j'ai opposé la mandragore ; et, par un signe de ma main droite, j'ai repoussé les malédictions, les retournant vers celle qui les proférait. Ces paroles mystérieuses pour toi, le brahmane les comprendra.

— Alors tu respecteras les prochaines incantations ; puis-je rapporter cette bonne nouvelle ?

— De loin comme de près, selon mon bon plaisir, je puis réduire à rien tous ces prestiges ; cependant, si la reine croit à ses dieux, qu'elle essaye encore de les fléchir.

— Prends garde, dit Arslan, on me renverra vers toi pour t'assassiner.

— Et tu m'assassineras ?

— Entendre, c'est obéir, dit le guerrier en se levant ; mais puisque tu es un soldat comme moi, si l'on me donne cet ordre, au lieu de te tuer, je croiserai le fer avec toi.

— Je serai à ta disposition toujours, et notre duel n'est que remis. Je suis le marquis Charles de Bussy, capitaine des volontaires.

— Le seigneur soit avec toi, dit Arslan en posant sa main sur son cœur, puis sur son front.

— Que Dieu t'ait en sa sainte garde, répondit le marquis en s'inclinant.

Le guerrier s'éloigna rapidement et disparut.

Ayant hâte d'être seul et de rentrer chez lui, Bussy se dirigea vers la sortie ; mais, au moment où il allait franchir le portail d'honneur, un officier l'arrêta.

— Capitaine, lui dit-il, le gouverneur vous prie de rester et d'aller l'attendre dans son cabinet où il vous rejoindra bientôt ; il a de graves nouvelles à communiquer à l'état-major et aux officiers.

Bussy salua celui qui lui avait parlé et retourna sur ses pas.

XVII

LE NABAB SE FACHE

Le cabinet de Dupleix était une salle vaste, haute de plafond, avec de larges fenêtres, mais très sobrement meublée ; des fauteuils, une grande table, dominée par une mappemonde ; des livres et des registres sur des rayons, et plusieurs cartes suspendues aux boiseries des murailles.

M. Friel, assis à la table, écrivait rapidement, tandis que la porte, s'ouvrant sans bruit, donnait passage à chaque moment à de nouveaux arrivants. Tous les membres du conseil supérieur, qui n'étaient pas retenus à Madras, entraient successivement ; et les officiers, en tenue de bal, encore essoufflés de la dernière danse, s'avançaient vite, s'essuyant le front avec leur fin mouchoir parfumé.

— Savez-vous quelque chose, Friel ?

Mais le conseiller, sans parler, faisait signe que ce qu'il écrivait était très pressé.

La musique, les bruits de la fête qui continuait, arrivaient jusque-là, un peu étouffés. Bussy, debout devant une fenêtre, voyait les groupes aller et venir sous les illuminations du jardin. Les bouchons de champagne sautaient toujours, et les couples de danseurs tournoyaient sous le vélum doucement agité par la brise.

Mais la foule s'éclaircissait ; on entendait rouler les carosses sur le pavé de la cour d'honneur ; une lueur rose emplissait déjà le ciel.

Dupleix entra par une porte dérobée.

Un pli vertical, entre ses sourcils, indiquait seul une vive préoccupation : hors cela, l'expression du visage était sereine, avec une fièvre d'héroïsme dans les yeux. Il se laissa tomber dans un fauteuil, lassé d'être debout depuis tant d'heures.

— Messieurs, dit-il, des événements graves, que j'avais prévus, mais qui arrivent plus tôt que je le craignais : le nabab du Carnatic assiège Madras.

Il y eut une exclamation presque muette.

— Vous savez que j'avais promis à Allah-Verdi de lui remettre cette ville ; mais dans mon idée c'était après l'avoir démantelée. La malheureuse obstination de la Bourdonnais ne m'a pas permis de tenir ma promesse et l'orgueilleux mulsulman se fâche.

— Eh bien ! il faut la tenir aujourd'hui, s'écrièrent les plus anciens membres du conseil, il faut rendre Madras au nabab.

— Non, messieurs, non, ce n'est pas mon avis, ré-

pliqua vivement Dupleix ; il est impossible de démolir les remparts sous les yeux de l'ennemi, et rendre la ville telle qu'elle est serait une véritable folie ; les Maures la revendraient demain aux Anglais et nous en serions pour nos peines. Ce serait d'ailleurs manquer de dignité que nous soumettre ainsi humblement, et notre crédit en serait obscurci. Puisque le nabab nous attaque, à mon avis, il faut nous défendre.

— Comment serait-ce possible ? Surtout dans l'état où nous ont mis les dernières affaires ? Nous sommes une poignée d'Européens, que pouvons-nous contre une armée, tandis que l'escadre anglaise nous menace, et que nous n'avons plus rien à lui opposer sur mer ?

— L'escadre est le point noir à l'horizon, dit Dupleix, et le nabab c'est le danger immédiat. Si, avec l'aide de Dieu, nous en triomphions, notre situation serait meilleure pour faire face au danger prochain. Si, au contraire on nous reprend Madras, nous sommes bien près de notre perte.

— Mais enfin qu'avez-vous à mettre en ligne contre l'armée du nabab ?

— L'armée du nabab compte environ dix mille hommes. Nous avons à Pondichéry cinq cents Européens et quinze cents cipayes ; à Madras cinq cents blancs et six cents soldats indigènes ; en tout mille Européens, répondit fièrement Dupleix.

— Un contre dix ! Vous n'avez pas l'idée de jouer cette partie ?

— Vous la voulez pire encore ; vous voulez voir

Pondichéry assiégée par terre et par mer ; vous voulez voir les Indiens alliés des Anglais !

— Monsieur, s'écria Bussy en s'approchant vivement du gouverneur, j'ai la plus grande confiance dans votre génie, je suis prêt à marcher, avec la certitude du succès. Je vous promets de conduire mes hommes à la victoire.

Dupleix, qui avait pâli devant l'opposition du conseil, sourit au jeune homme.

— Merci, capitaine, dit-il, c'est ainsi qu'il faut être pour réussir ; la confiance c'est la moitié du succès.

— Je partage absolument les sentiments de Monsieur de Bussy, dit un jeune lieutenant à la figure franche et ouverte.

— Je n'ai jamais douté de vous, mon cher Mainville.

A ce moment Paradis entra. On l'avait vainement cherché au bal, dont il s'était retiré depuis longtemps pour s'aller coucher. Il arrivait sans perruque, achevant de se rhabiller tant bien que mal.

— Ah ! voilà mon vieil ingénieur ! s'écria Dupleix. Il est inutile de lui demander son avis à lui : on lui dirait de marcher seul contre une armée qu'il marcherait.

— Et ché la mettrai en téroude, dit Paradis avec un bon rire.

— Messieurs, je résume la situation, dit le gouverneur en se levant. Si nous refusons la lutte, nous sommes certainement perdus et déshonorés ; si nous l'acceptons, malgré l'inégalité de nos forces, le succès

n'est pas impossible, et, alors, les Anglais ne nous tiennent pas encore. Figurez-vous que nous sommes sur mer pendant une tempête ; messieurs, je vous en prie, ne troublez pas le pilote qui veut vous sauver.

— Eh bien, soit! agissez. Vous avez notre confiance et nous ne vous entraverons pas.

— Je n'attendais pas moins de vous, dit Dupleix avec un soupir de délivrance ; merci, messieurs ; vous pouvez vous retirer. Je garde seulement les officiers ; le temps presse, et nous avons beaucoup à faire.

Les membres du conseil s'éloignèrent.

On éteignit les lampes, car il faisait grand jour, et le silence s'était fait dans le palais.

— Etes-vous prêt, Friel ? demanda Dupleix.

— Votre signature et votre sceau.

— J'expédie l'ordre à d'Esprémenil, le nouveau gouverneur de Madras, de ne rien risquer, pour le moment, devant l'ennemi ; de se borner à une défense passive, dit Dupleix, en signant les dépêches ; je lui recommande de n'agir que s'il y est absolument forcé, tout en poussant ses armements avec énergie. Pendant ce temps, j'amuse encore le Nabab par des négociations qui n'aboutiront à rien qu'à nous faire gagner quelques jours. Voici maintenant ce que je compte faire, messieurs, et ce que j'attends de vous. Comme il est impossible de compromettre la sûreté de la ville et de dégarnir Pondichéry, je vais remuer ciel et terre pour organiser et équiper deux cents Européens et sept cents cipayes dont je confierai le commandement à Paradis. De Bussy restera ici avec ses volontaires, prêt

à marcher, s'il y avait nécessité absolue. Dès que mes hommes seront sous les armes, Paradis partira, et si le mouvement que je médite réussit, j'ai bon espoir du succès. Mais il faudra faire des prodiges, mon vieil ingénieur, et je n'ai pas un canon à vous donner.

— Nous aurons nos fusils et nos bayonnettes, dit Paradis en secouant sa bonne tête énergique.

— Entre les mains d'un brave comme vous, cela peut suffire, et la discipline européenne, si je ne me trompe, doit avoir raison de la cohue désordonnée d'une armée indienne. Allons, messieurs, allez vous reposer, ajouta le gouverneur en faisant un geste d'adieu; revenez dans l'après-midi chez Madame Dupleix, je vous dirai les nouvelles.

Les officiers saluèrent et sortirent.

— Tiens ! où est donc mon neveu ? dit Dupleix au moment où Bussy prenait congé ; il n'a pas paru. Sans doute il avait quitté le bal. — Quelque bonne fortune ! C'est de son âge ; mais où le prendre maintenant ? J'ai grand besoin de lui.

— Ne puis-je vous être bon à rien, monsieur ? dit Bussy ; suis-je incapable de le remplacer dans ce que vous désiriez de lui ?

— Nullement, et puisque vous m'offrez vos services, je les accepte. Il s'agit de faire passer une sorte de revue morale aux homme que je vais équiper en hâte. Ce qu'on m'envoie de France pour former mon contingent est, je dois vous l'avouer, à faire frémir : voleurs, aventuriers, escrocs, enfin l'écume des bagnes ; mais ces gens-là sont braves, en général, et risquent leur

peau sans trop se faire prier. Tâchez d'être physionomiste et de me choisir les plus hardis coquins, ceux qui se sont déjà battus et chez qui la fibre patriotique vibre encore un peu. Mais ne les croyez pas sur parole, ils mentiront effrontément. On vous remettra leurs dossiers pour que vous puissiez contrôler leur dire. Et encore, quand vous aurez fini ceci, si vous pouvez faire quelques enrôlements dans la ville, ce n'est pas à dédaigner. Promettez une bonne paie. Moi je cours aux magasins de vêtements tandis que Paradis va passer les armes en revue. Restez ici, nos sacripants vont vous y rejoindre; vous retiendrez ceux que vous aurez choisis et Paradis viendra les prendre dans quelques heures. Bon courage! ayez du coup d'œil et ne soyez pas trop difficile.

Bussy resta seul quelques instants, heureux d'être chargé d'une mission de confiance et ne songeant qu'à s'en acquitter le mieux possible. Il admirait le sang-froid et le calme du gouverneur, dans une situation vraiment terrible; cette audace du génie, n'hésitant pas à tenir tête à une armée, avec une poignée d'hommes, l'enthousiasmait.

Bientôt la porte se rouvrit toute grande, et sous la conduite de deux grenadiers, s'avancèrent des êtres de mines très farouches et lamentablement déguenillés. Ils avaient l'air d'accusés conduits au tribunal, et regardaient en dessous ou d'un air de bravade et d'insolence. La vue de ce beau jeune homme en costume de bal, qui les accueillait en souriant, les déconcerta. La soie des habits, l'autorité du regard, leur donna l'impression

vague de quelque chose de supérieur. Ceux qui avaient des bonnets ou des chapeaux les ôtèrent et les tournèrent d'un air gêné entre leurs doigts.

Bussy leur parla avec une bonhomie cordiale, leur démontrant qu'en servant bien la patrie on pouvait effacer quelques fautes de jeunesse, acquérir de la considération et faire des fortunes rapides.

Friel avait apporté un registre, qui contenait une courte biographie de chaque homme en regard de son nom. Il faisait l'appel et montrait au marquis les quelques lignes utiles à lire.

Beaucoup avouèrent de légères peccadilles, dont leur famille les punissait sévèrement ; la plupart, avec une fatuité comique, accusaient les femmes de les avoir détournés du chemin de l'honneur. Bussy, les yeux sur le registre, ne pouvait pas toujours retenir une grimace devant l'énormité des peccadilles. Mais il écartait surtout les malingres, les souffreteux ou ceux qu'un vice abrutissant stigmatisait visiblement.

Quand Paradis revint dans le cabinet du gouverneur, il eût pu se croire dans une caverne de brigands ; mais cet aspect ne lui déplut pas.

— Ma foi ! voilà de bons diables ! s'écria-t-il. C'est tout à fait ce qu'il me faut. Sous le harnais, ils seront superbes.

— Mes braves, dit Bussy à ces hommes qui s'étaient d'eux-mêmes mis en rang et se tenaient droits, voici le commandant sous lequel vous servirez. Vous avez la bonne fortune d'avoir pour chef un héros ; tâchez d'être dignes de lui.

— Vive le commandant ! s'écrièrent les nouveaux soldats en agitant leurs bonnets.

Paradis se frottait les mains :

— Passons dans le cabinet de toilette, dit-il ; nous en sortirons magnifiques, comme des chenilles qui deviennent papillons.

La petite troupe défila, guidée par les deux grenadiers. Paradis les suivit. Mais, avant de sortir, il lança un clin d'œil et un sourire à Bussy.

— Ça va bien ! dit-il.

Le marquis se hâta de sortir du palais pour aller changer de costume, et se mettre à la recherche des quelques volontaires qu'il pourrait trouver. Il chercha une chaise à porteurs, un palanquin ou un véhicule quelconque ; mais les avenues étaient désertes, la ville endormie. Il rentra à pied, respirant avec délices la fraîcheur odorante du matin, levant les yeux vers les feuillages, trempés de rosée, à travers lesquels les perruches à tête bleue voletaient bruyamment avec des cris de joie.

Arrivé devant sa porte, Bussy heurta du pied quelque chose : un corps d'homme tombé la face contre terre.

— Une rixe sans doute, se dit-il ; est-il mort ?

Il releva l'homme à demi, et l'adossa à la muraille.

— Mais c'est un Français, continua-t-il en le voyant mieux.

C'était un solide gaillard ; au cou de taureau, à la tête large et forte, moitié couvert d'habits en lambeaux, qui laissaient voir ses membres robustes et velus.

— Qu'as-tu l'ami ? Es-tu blessé ?

L'homme ouvrit tout grand ses yeux et pendant un moment regarda le marquis avec stupeur, puis il se mit à parler d'une voix sourde :

— Dans une marmite, monsieur ! je jure que ce fut dans une marmite ! A preuve qu'on ne pouvait plus m'en tirer et que j'ai eu les épaules tout écorchées. Oui, monsieur, je suis venu à terre dans une marmite et j'ai bouilli là-dedans ; j'ai bouilli tellement que mes cheveux sont devenus blancs.

Et il tirait des mèches sur ses tempes, argentées en effet parmi ses cheveux roux.

— Un ivrogne ! dit Bussy en s'éloignant avec un mouvement de dégoût. Mais il se ravisa et revint sur ses pas. L'homme parlait encore d'une voix trouble mais distincte :

— Vous voulez que je retourne à bord ?

Il fit un grand geste de dénégation.

— Jamais ! J'irai dans les forêts vierges avec les tigres, avec les serpents, avec les éléphants. Sur la mer, jamais ! Faites-moi ce que vous voudrez. Coupez-moi la tête, j'aime autant cela. Vous dites que j'irai en enfer. L'enfer, j'en viens !

Et il se recoucha par terre, la face dans ses bras.

Le marquis sonna violemment. Marion et Naïk, inquiets de leur maître, ne s'étaient pas couchés ; ils accoururent.

— Aidez-moi à porter cet ivrogne dans le jardin leur dit-il ; je ne veux pas qu'un Français se laisse voir dans cet état.

Mais l'homme fit une belle résistance et se mit à pousser des cris.

— Vous voulez me traîner à bord, hurlait-il, je n'irai pas.

Et il jouait des poings d'une façon mal assurée, dangereuse néanmoins.

— Tu vois bien qu'il n'y a ni eau ni bateau, dit Bussy, l'on veut te mettre en sûreté, au contraire.

— Vous êtes des trompeurs, c'est pour me jeter à fond de cale.

Cependant, en trébuchant, il se laissa pousser dans le jardin et Marion referma la porte.

— Enfermons-le dans l'écurie maintenant, et quand il aura dormi et repris ses sens, vous me l'amènerez.

XVIII

LE BOUDOIR DE LA BEGUM

Quand, vers trois heures de l'après-midi, Bussy retourna au palais, on le guida vers une aile qu'il ne connaissait pas encore et on l'introduisit dans un joli salon, au premier étage.

Tout était en harmonie dans cette pièce avec les tentures des murailles, de soie vert clair, à rayures plus foncées brochées de roses blanches; les légères boiseries sculptées des fauteuils, larges et carrés, étaient peintes de ce même ton glauque; les dessus de portes représentaient des scènes aquatiques et, sur la haute cheminée, la pendule, en porcelaine de Sèvres, montrait des nymphes dans des roseaux.

Le marquis se crut seul d'abord; mais un chuchotement, dans l'embrasure d'une fenêtre, .attira son attention. C'étaient Chonchon et Louise de Kerjean,

à demi cachées par les plis des rideaux. Elles se retournèrent vivement au bruit de ses pas, et, en le reconnaissant, restèrent comme interdites, échangeant entre elles un rapide regard.

Le jeune homme les salua avec courtoisie.

— Il est inutile de vous demander, mesdemoiselles, si vous êtes délassées du bal, dit-il ; vous ressemblez à deux fleurs qui se sont baignées dans la rosée.

— Le bal ne fatigue jamais, dit Mademoiselle de Kerjean, et il semble toujours trop tôt fini.

Chonchon restait muette et serrait fortement la main de son amie.

— On dirait que j'ai interrompu une conversation où il était question de moi, se dit Bussy.

Chonchon portait une tunique persane en drap blanc léger, brodé et soutaché d'or ; une petite calotte, d'où pendait un gland de perles, était fixée sur ses cheveux noirs, sans poudre. Elle était mieux ainsi que dans sa toilette de la veille, belle maintenant tandis qu'au bal elle était plutôt jolie. Son teint mat ressortait donnant plus d'éclat à ses yeux, et son indolence naturelle avait toute sa grâce. Bussy constatait cela avec une froideur parfaite ; il trouvait Louise de Kerjean moins bien, au contraire, dans sa longue robe à grands ramages, ornée d'un volant dans le bas et d'un pli entre les épaules.

— Il vous faut faire antichambre avec nous, dit Chonchon, se décidant enfin à parler ; maman n'est pas encore descendue.

— Le sort me favorise, puisqu'il me procure le plai-

sir de passer quelques instants en votre compagnie !...

— Le sort !...

Les grands yeux de la jeune fille s'ouvraient avec une curiosité d'enfant; mais Louise, qui semblait deviner la pensée de son amie, lui faisait signe de ne pas parler. Elle n'y tint pas, cependant.

— C'était donc bien grave ce que vous a dit le sorcier, cette nuit, dit-elle, que vous n'avez pas voulu que nous le sachions ?

— C'était très grave, répondit Bussy en souriant, et l'on n'aime pas à voir dévoiler ainsi les secrets de l'avenir.

— Puisque vous saviez les nôtres, c'est injuste.

— Connaître les secrets des autres et garder les siens, c'est de la haute politique, dit Louise.

— Y croyez-vous, au sorcier ?

— Peuh ! pas trop.

— Cependant j'ai bien vu que vous avez pâli.

— De colère, peut-être ; il m'accusait d'une ambition à tout dévorer.

— Ah ! dit Chonchon, et vous a-t-il promis le succès ?

— Un succès extraordinaire.

— Que tu es curieuse ! dit Louise en riant.

Chonchon abaissa ses grands cils d'un air embarrassé.

— C'est vrai, je suis d'une indiscrétion ridicule, dit-elle ; pardonnez-moi, monsieur de Bussy.

Mademoiselle de Kerjean éclata de rire :

— Voyez-vous la rusée ? Maintenant qu'elle sait ce

qu'elle voulait savoir, elle vous prend un petit air contrit.

Chonchon s'enfuit en riant. Dupleix venait d'entrer, elle se jeta dans ses bras.

— Ah ! le vilain père ! dit-elle en l'embrassant, il ne s'est pas couché et n'a pas paru au dîner ; il ne se ménage pas du tout et nous fait beaucoup de chagrin.

Le gouverneur embrassa aussi sa nièce.

— Voici ce qui me tiendra lieu de sommeil, dit-il en montrant une cafetière de vermeil, fumant sur un plateau qu'un domestique venait d'apporter ; Monsieur de Bussy, qui ne s'est pas couché non plus, me fera compagnie. J'ai la prétention d'avoir du café excellent.

— Volontiers, monsieur.

— C'est moi qui vous servirai, dit Louise.

Chonchon, péniblement, traînait un fauteuil que Bussy s'empressa de lui prendre des mains pour l'approcher de la table.

— Asseyez-vous, père, dit la jeune fille ; reposez-vous au moins quelques minutes.

— Je n'ai guère le temps ; cependant, malgré mes préoccupations, j'ai pensé à vous, mesdemoiselles. Voici la *Gazette des Modes*, qu'un bateau marchand apporte d'Europe. Je crois qu'il y a là de quoi mettre vos jeunes têtes à l'envers.

Les jeunes filles poussèrent un cri de joie, et allèrent s'asseoir dans un coin pour étudier à leur aise la bienheureuse feuille.

— Eh bien, capitaine, dit le gouverneur avez-vous du nouveau ? Nos enrôlements ?

— J'amène trente Français braves et solides ; mais pour les avoir — peut-être ai-je eu tort — , je me suis engagé en votre nom, monsieur, à leur pardonner une faute des plus graves.

— Vous avez bien fait, dit Dupleix. J'aime que dans dans les cas pressants, un officier sache prendre une résolution.

— Vous me rassurez tout à fait, monsieur ; il s'agit de trente matelots, échappés par miracle au naufrage de leur navire et tellement terrifiés de l'horreur de la dernière tempête qu'ils se sont enfuis, jurant de ne jamais remettre le pied sur un bateau.

— Ah bah ! vous les avez retrouvés ? dit Dupleix joyeusement, je pensais beaucoup à ces pauvres diables, dont je savais la désertion ; mais on ne pouvait pas les découvrir.

— Le hasard seul m'a servi: il s'est, pour ainsi dire, couché en travers de ma porte, sous la forme d'un ivrogne, qui était justement un de ces matelots.

— Voilà un hasard courtois.

— L'homme, revenu à lui, m'a avoué son aventure ; il était dépêché par ses compagnons qui, depuis leur fuite, se cachent dans les bois et dans les taillis, vivant on ne sait comment ; mais à bout de forces, ils envoyaient leur camarade en éclaireur, pour voir s'ils étaient suffisamment oubliés et pouvaient se cacher dans la ville et y trouver quelques moyens d'y subsister. Celui qui me parlait était le maître-coq de son navire ; il paraît qu'une marmite lui a servi de véhicule pour venir jusqu'à terre, et ce qu'il a enduré

pendant ce singulier voyage a failli le rendre fou.

— Le cuisinier sauvé par la marmite, voilà qui est curieux, dit Dupleix ; cependant, ce n'est pas la première fois : j'ai entendu quelque chose comme cela à propos d'un matelot de la Vénus.

Bussy continua :

— Ne connaissant d'autres lieux de renseignements que le cabaret, notre maître-coq y entra et, affaibli qu'il était par un long jeûne, les premières rasades lui firent oublier sa mission ; il ne pensa plus qu'à boire et continua jusqu'à ce qu'on le jeta dehors ivre-mort, avec force coup de pieds, parce qu'il n'avait pas de quoi payer. J'ai donc promis grâce pleine et entière à lui et à ses compagnons s'ils voulaient s'enrôler sous vos ordres et effacer, par leur belle conduite, la tache de lâcheté qui était sur eux. Ils sont prêts à tous les héroïsmes, pourvu que ce soit en terre ferme, et je crois qu'ils vous serviront bien.

— Faites-moi venir ces trente gaillards, ils seront fort bien reçus.

— Ils sont là, sur la place, devant le palais.

— Voilà qui est parfait. Merci, monsieur, je vois que vous savez agir bien et vite.

Dupleix sonna et donna l'ordre qu'on fit conduire ces hommes au magasin d'habillement.

Des officiers, des employés, entraient dans le salon : MM. de Mainville, de Moracin; Kerjean arriva, l'oreille basse, craignant d'être grondé ; mais son oncle le salua amicalement.

A ce moment deux pages, en livrées pourpre et or,

ouvrirent une porte, et, en silence, se tinrent debout de chaque côté.

— Messieurs, dit le gouverneur, ma femme nous attend.

Et il entra le premier avec Chonchon, pendue à son bras, et sa nièce auprès de lui. Bussy et les autres le suivirent.

Le lieu où ils pénétrèrent était d'un aspect inattendu, après le salon tout français que l'on quittait. C'était une salle orientale, ayant à son centre une vasque de marbre, dans laquelle s'égrenait un jet d'eau ; des faïences persanes, d'une rare beauté, couvraient les murs et le sol, cachées par places sous les tapis et les coussins ; le plafond se creusaient en voûte d'azur. constellée d'or, et, tout à l'entour, des vitraux emprisonnés entre deux chassis de bois découpés, veloutaient l'éclat du jour.

La begum était à demi couchée sur un divan, dans un renfoncement, tout resplendissant d'une mosaïque d'or et drapé de riches étoffes ; elle fumait le houka comme les femmes du harem, vêtue comme elles ; et des suivantes agitaient des éventails de plumes à ses côtés.

— Vous avez vu la marquise hier, dit Dupleix à Bussy, aujourd'hui vous voyez la sultane.

Il y avait des différences de niveau dans la salle qui donnaient prétexte à de jolis motifs d'ornementation, des colonnettes, des balustrades ; des escaliers, dans l'angle desquels s'enchâssaient de moelleux divans.

Le gouverneur s'assit sur un carré, près de sa femme ;

et, après avoir salué la begum, chacun se plaça à son idée, tandis que des serviteurs spéciaux allumaient des houkas et les offraient à ceux qui voulaient en user.

Mais Madame Dupleix retint Bussy auprès d'elle.

— Voulez-vous être mon secrétaire, aujourd'hui ? lui dit-elle. Hadji Abd Allah qui sait dix langues au moins, s'avise d'être malade.

— Serai-je digne de l'honneur que vous me faites, madame ? Je ne suis pas à ce point polyglotte.

— Vous savez le tamoul, c'est tout ce qu'il faut, vous êtes le seul ici, avec moi, qui le parliez. Ainsi nous pourrons dire tout ce que nous voudrons, ajouta-t-elle, en riant.

— Défiez-vous de Chonchon, dit Dupleix; elle prétend comprendre le tamoul.

— Elle se vante, la paresseuse ; à peine en sait-elle quelques mots.

— Je sais dire : maman, que je t'aime et que tu es belle ! répondit Chonchon en tamoul.

La begum lui envoya un baiser du bout des doigts.

Bussy regarda la jeune fille, qui le regardait aussi en rougissant un peu.

— Non, monsieur, dit-elle vivement, je sais ce que vous pensez; je n'ai pas compris le fakir, parce que, malheureusement, je n'entends en effet que quelques mots de la langue qu'il parle, et qu'il la parlait trop vite.

— De quoi te défends-tu ? dit Dupleix, le marquis n'a pas soufflé mot.

— Il pouvait croire que j'avais menti.

— Oh ! mademoiselle ! dit Bussy, j'étais simplement charmé de la jolie phrase que vous avez dite.

Un officier de marine entra, portant des dépêches.

— De Madras ! enfin ! s'écria Dupleix.

— Nous avions bonne brise, dit l'officier, la traversée s'est faite vite.

— C'est juste, vous êtes en avance ; mais mon impatience d'avoir des nouvelles me fait paraître le temps long.

Le gouverneur, rapidement, ouvrit les lettres, qu'il lut d'abord pour lui seul, au milieu d'un silence profond.

— C'est de d'Esprémenil, dit-il bientôt. Voici ce qu'il m'écrit, messieurs. « Marphiz-Khan, le fils aîné du nabab Allah-Verdi, est à la tête de l'armée ennemie. Il campe sur les rives du Montaron et semble vouloir se borner à un blocus peu dangereux, puisque nous gardons par mer et par terre nos communications avec vous. Nous avons beau fouiller leurs rangs des yeux, à travers nos lunettes, nous ne découvrons aucune trace de travaux de siège. Nous ne voyons que d'innombrables cavaliers qui viennent le soir abreuver leurs chevaux au fleuve, les tentes, que leur blancheur dénonce sous les banyans et les cocotiers, et quelques sentinelles immobiles, accroupies sur leurs talons. Nous veillons. L'esprit de la garnison est excellent. »

— Cette inaction doit cacher quelque piège, dit Dupleix en refermant la lettre ; mais nous aurons bientôt des nouvelles plus fraîches par mes chameliers-courriers, qui marchent comme le vent, avec des relais d'heure en heure.

— Un émissaire de la begum ! annonça un serviteur noir, en soulevant la draperie qui masquait une petite porte dérobée.

— Voici le moment d'entrer en fonctions, monsieur de Bussy ; vous traduirez et écrirez rapidement ce que cet homme va nous dire.

Et Madame Dupleix poussa vers le jeune homme une sorte d'escabeau incrusté de nacre, sur lequel était posée une écritoire d'or.

Celui qui entra était un Hindou, vêtu seulement d'un langouti de toile blanche. Il se précipita à genoux devant la begum et toucha le sol du front.

— Parle, dit-elle, qu'as-tu à m'apprendre ?

L'Hindou se redressa mais resta à genoux.

— Lumière du monde, dit-il, dispensatrice des grâces, maîtresse de notre vie ! puisse ton ombre ne jamais décroître, puisse ta fortune s'élever jusqu'aux étoiles ! Selon tes ordres, je me suis caché sous le costume d'un de ces vils adorateurs d'Allah et, sans éveiller de soupçons, j'ai pu me glisser au milieu de l'armée du nabab. Le général Marphiz-Khan, plein de ruse et de malice, cherche à détourner le cours du Moutaron, pour tarir la source qui alimente Madras et faire mourir de soif ceux qui défendent la ville. Voilà, bégum, ce que j'ai surpris ; les soldats construisent une digue énorme en travers du fleuve et travaillent avec tant d'activité que, peu d'heures après mon départ, les assiégés ont pu s'apercevoir que l'eau diminuait dans la ville.

— Est-ce tout ce que tu sais ?

— C'est tout, begum.

— C'est bien, va. Tu recevras ta récompense.

L'homme se prosterna de nouveau, puis se leva et, après avoir salué les assistants en croisant ses bras sur sa poitrine, sortit rapidement.

Bussy donna lecture de sa traduction.

— Je me doutais bien de quelque ruse, dit Dupleix. Le manque d'eau est intolérable sous cette latitude et il faut absolument que d'Esprémênil tente une sortie.

— Le chamelier-courrier ! annonça un valet, en ouvrant une autre porte.

Dupleix, plein d'impatience, alla au-devant du messager. C'était un soldat, qui lui remit la dépêche, en faisant le salut militaire.

Le gouverneur lut tout haut :

« ... L'ennemi a détourné le Montaron, l'eau nous manque subitement et la population est exaspérée. Je détache un corps de quatre cents hommes, avec deux pièces de campagne, pour essayer de repousser les assiégeants au delà du fleuve... »

— Le combat est donc engagé à l'heure qu'il est, dit Dupleix. Pour la première fois les Indiens et les Français sont en présence. Quatre cents hommes et deux canons contre une armée ! c'est à faire frémir !... Que Dieu nous donne la victoire !

Son beau visage avait pâli. Il demeura un instant immobile, les sourcils contractés, le front penché vers la terre ; mais bientôt il releva la tête.

— Monsieur de Bussy, dit-il, faites-moi la grâce d'aller trouver Paradis et, dites-lui qu'il doit, à tout prix,

être prêt ce soir ; de Mainville et Kerjean vous accompagneront et se mettront avec vous à sa disposition si on peut l'aider en quelque chose. Nous sommes le 2 novembre, le 4 au matin Paradis doit avoir rejoint l'ennemi.

Les trois jeunes gens saluèrent rapidement et sortirent. Tous ceux qui se trouvaient présents comprenant que la réception était finie se retirent aussi.

Resté seul avec sa femme et les jeunes filles, serrant son front dans ses mains, Dupleix se laissa tomber sur le divan près de la begum.

— Jeanne ! Jeanne ! s'écria-t-il, j'ai le cœur tenaillé par l'inquiétude, et pourtant je suis frémissant d'espoir. Toi seule sais de quelle importance serait pour moi cette victoire, et quelle agonie si j'échouais !

— Aussi je tremble et j'espère comme toi, dit Jeanne, la fièvre me dévore.

Et elle mit ses mains brûlantes dans celles de son mari.

— Le plus terrible, c'est de passer le temps de ces heures d'attente, longues comme des siècles ; ne rien savoir quand tout est déjà perdu ou sauvé, c'est cela qui est mortel ; le vent a beau gonfler les voiles, le chamelier dévorer l'espace, c'est long, c'est long !

— Tâche d'être calme, je t'en conjure ; le cerveau qui dirige, pour être parfaitement lucide, doit garder sa tranquillité.

— J'y fais tous mes efforts ; mais la partie est si monstrueusement inégale qu'à moi-même, à présent, il me semble téméraire de l'avoir risquée. Je sens

autour de moi des désapprobations sourdes, et beaucoup attendent, pour me maudire, ou me porter aux nues, que je sois vaincu ou triomphant. N'importe ! J'ai fait ce que le devoir me dictait, et ma conscience est en repos.

Il baisa la main de sa femme et lui sourit.

— Parlons d'autre chose, dit-il ; à propos, notre jeune marquis de Bussy ne se doutait guère qu'il passait un examen. S'est-il bien tiré de sa traduction ?

— A merveille, ce qu'il vous a lu était traduit mot pour mot.

— Il a fort bien exécuté aussi ce dont je l'avais chargé, dit Dupleix : il me semble avoir de l'énergie et de l'initiative. Que penses-tu de lui, Chonchon ? Tu as dansé et causé avec ce jeune homme au bal ?

Chonchon rougit et parut interdite.

— Je ne sais, répondit-elle d'une voix mal assurée, je le connais trop peu : cependant, il me semble qu'il n'est pas comme les autres.

— Pas comme les autres ! c'est beaucoup cela. Pour moi, j'avoue qu'il me plaît infiniment, mais il faut se defier de ces premières impressions. J'ai été si souvent déçu. Allons ! au revoir, enfants : je dois avoir une dernière conférence avec le bon Paradis avant son départ. Faites des vœux pour moi.

Et Dupleix quitta le boudoir oriental, après avoir embrassé sa femme et les jeunes filles.

XIX

ANGOISSES

La foule stationne devant le palais du gouvernement, agitée, anxieuse, avide de nouvelles. Le bruit de la bataille engagée avec les Hindous s'est répandu, on ne sait comment; puis on a vu partir, la veille au soir, sous les ordres de Paradis, les deux cent trente Français et les sept cents cipayes. L'inquiétude est à son comble, car tous ces commerçants tremblent pour leur fortune. Que va-t-on devenir si le nabab reprend les possessions et les privilèges concédés? s'il interdit le commerce? La défaite, c'est la colonie perdue, la ruine! Se battre avec les Anglais, passe encore, puisque la France est en guerre avec eux, et que leur piraterie et leur insolence dépassent tout ce qu'on peut imaginer; mais avec les Hindous, n'est-ce pas de la folie? On trouve, en général, le gouverneur trop aventureux; le bruit court qu'il a un peu forcé la main

au conseil, dont la sagesse réprouvait cette expédition. Et les commentaires, les conjectures, les vains bavardages roulent de groupe en groupe, emplissent la place d'un bourdonnement de ruche.

Pendant ce temps, Dupleix, au fond de son cabinet, penché sur une carte, explique à ses officiers son plan de bataille.

Voilà la seconde nuit qu'il ne se couche pas, infatigable, songeant à tout, prévoyant tout. Mais la fièvre de l'attente le dévore : cette sortie de d'Espréménil, quel sort a-t-elle eu ? Le chamelier-courrier est en retard. A chaque moment le gouverneur se lève, va vers la fenêtre, ouvre une porte, écoute si personne ne vient ; puis il se rassied et, des yeux, parcourt sur la carte la route qui le sépare de Madras.

Cependant une rumeur se fait entendre sur la place, un brouhaha, des cris, puis des pas précipités dans la salle voisine.

— Enfin !

Mais quel battement de cœur ! Ce qu'on attendait si impatiemment on voudrait le retarder maintenant ; si c'est une nouvelle funeste, pouvoir espérer encore !

La lettre est dans la main de Dupleix qui hésite à l'ouvrir. Il ferme les yeux, s'essuie le front. Mais par un effort de volonté il se remet, reprend son calme, prêt à tout, et, brusquement, brise le sceau.

— Victoire !

Ce mot s'échappe de ses lèvres ; c'est le premier qui resplendit en tête de la lettre, écrite aussitôt le combat fini, tout émue encore et frémissante.

« Notre corps de quatre cents hommes sort de Madras, gagne la plaine et se forme en bataille, masquant nos deux canons. A peine sommes-nous en marche que la cavalerie du nabab se rassemble pour charger, et l'énorme escadron s'ébranle, roule vers nous comme un torrent, comme une avalanche. Au moment où il semble devoir nous broyer, nous faisons brusquement un mouvement de demi-conversion à droite et à gauche, démasquant nos pièces, qui tirent aussitôt. Deux sillons sanglants se creusent dans la colonne ennemie. Elle reprend son ordre cependant et continue d'avancer; la seconde décharge ne se fait pas attendre, et la troisième arrête court l'élan héroïque de tout à l'heure. La rapidité de notre tir semble avoir stupéfié et fasciné les cavaliers du nabab ; ils restent là sans avancer ni reculer, comme s'ils attendaient la fin de cette canonnade qui, à leur idée, ne peut pas durer. La quatrième décharge brise cette illusion. Alors, à notre grande surprise, nos adversaires tournent bride et une déroute folle, un sauve-qui-peut extravagant les emporte jusqu'au quartier général de Marphiz-Khan. Sans un mort, sans même un blessé, nous rentrons dans Madras, ivres de joie. Ce 2 novembre 1746. »

— Je ne m'étais donc pas trompé, s'écria Dupleix dont les yeux rayonnaient ; la discipline européenne, la valeur de nos soldats et la précision de nos armes peuvent suppléer au nombre et, Dieu aidant, nous faire triompher là où la défaite semblait certaine.



Madame Dupleix entra précipitamment et se jeta dans les bras de son mari.

— Je sais ! je sais ! dit-elle. Ils ont fui, abandonnant tentes et bagages ; ils perdent soixante-dix hommes et, par miracle, pas une goutte de sang français n'a coulé. Un de mes Hindous vient de m'apporter la bonne nouvelle. Il m'apprend aussi que Marphiz-Khan, en même temps que sa cavalerie lui revenait en déroute, recevait l'avis de la marche du petit détachement de Paradis, et qu'il se met lui-même à la tête de ses troupes pour se porter à sa rencontre et le détruire, avant qu'il ait pu communiquer avec Madras. Il va s'établir à Saint-Thomé et camper sur le bord de la petite rivière de l'Adyar, que Paradis doit traverser.

— S'il croit surprendre mon vieil ingénieur, il se trompe fort, dit Dupleix ; il sera prévenu à temps. Qu'un courrier parte sur le champ et que les relais soient doublés. D'Espréménil a déjà l'ordre de marcher, si sa sortie a réussi, à la rencontre de Paradis et de le joindre à tout prix ! Maintenant j'ai confiance, messieurs ; si Dieu ne m'abandonne, c'est ici même que l'orgueilleux nabab, qui nous considère comme une poignée de barbares, sera terrassé.

Et il posa le doigt sur un point de la carte.

Un grand bruit se faisait entendre au dehors, la foule avait envahi la cour d'honneur, sur les pas du porteur de nouvelles, et, pleine d'impatience, vociférait.

— Ne soyons pas égoïste, dit le gouverneur en ouvrant toute grande une des fenêtres.

Il fit un signe, et un profond silence s'établit aussi-

tôt. Alors Kerjean lut la lettre de d'Espréménil, d'une voix haute et claire.

Une immense acclamation s'éleva, lorsqu'il eut fini, les mains battirent, les chapeaux volèrent au cri de : Vive la France ! vive notre grand gouverneur !

— Vive le roi ! cria Dupleix en se découvrant. Puis il quitta la fenêtre, pour recevoir les membres du conseil qui venaient le féliciter

XX

MÉLIAPORE

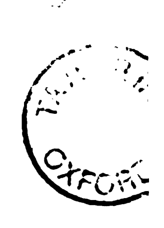
La route, à peine tracée, et par moment sentier, cotoie la rivière dont on aperçoit les miroitements à travers les rotangs noueux, et les grands bambous, aux minces feuilles claires, qui flottent gracieusement comme des lanières de soie. Deux cavaliers s'avancent sous l'ombre transparente, suivis, à peu de distance, par une cinquantaine d'archers.

On dirait deux adolescents. Celui qui marche un peu en avant de l'autre est d'une beauté si surprenante, fier et pâle, de la pâleur chaude et dorée des raisins mûrs, que ceux qui le croisent dans sa marche demeurent muets d'admiration, puis tombent à genoux au bord du chemin croyant voir un Dieu. Le cheval qui le porte, couleur fleur de pêcher, a une grâce sans pareille, avec ses jambes fines, son col gonflé, et son œil ardent sous

sa belle crinière éparse. La pointe de sa longue queue soyeuse a été teinte d'un rouge clair, et un peu plus haut d'une annelure plus claire encore. La selle est en velours pourpre et le mors est une chaîne d'argent ciselé.

Une tunique de drap d'or moule la taille élégante du jeune homme ; un casque léger, avec un oiseau de pierreries pour cimier, le coiffe, et il tient à la main un arc, en laque d'Ispahan, qui a la courbure exquise d'une belle lèvre. On dirait à le voir ainsi, portant cet arc, les flèches du carquois dépassant un peu son épaule gauche, Kamadêva, le dieu de l'amour, s'avançant triomphalement à travers le monde.

Son compagnon brille auprès de lui comme une étoile près de la lune ; il est vêtu d'étoffe d'argent et armé seulement d'un poignard. Des esclaves marchent à pied de chaque côté, agitant sous le ventre des chevaux, de longs époussetoirs de crin, pour éloigner les mouches.



— Il me semble que l'étape est longue, ce matin, dit le jeune homme qui chevauche le premier ; le soleil est haut déjà et verse une pluie de feu à travers les feuillages.

— Je crois voir briller la soie de nos tentes, au bas de cette côte, dit l'autre, là, tout près de la rivière, à l'ombre d'un bois touffu.

— L'endroit est bien choisi. Hâtons-nous donc et gagnons plus vite notre repos.

On presse l'allure des chevaux, on les lance sur la pente veloutée de gazons épais qui assourdissent le bruit des pas ; et bientôt les jeunes cavaliers s'arrê-

tent et sautent à terre, sans être aidés de personne, devant une tente magnifique, en satin rouge sur lequel sont brodées des scènes du Ramayana. L'intérieur est aménagé comme une salle de palais : des tapis, des coussins de soie, le houka incrusté de pierreries, les esclaves agitant des éventails de plumes ; une collation est servie sur des plateaux d'or.

Déjà les voyageurs sont étendus sous la tente fraîche, ôtant leur casque, dégrafant leur baudrier.

Les draperies de l'entrée, largement relevées, laissent voir le paysage, et la rivière claire et rapide.

— Qu'est-ce donc, là, cet homme, debout sur une pierre, qui nous tourne le dos et regarde au loin si attentivement ?

— Un voyageur comme nous, sans doute.

— Pourquoi l'a-t-on laissé approcher si près de notre halte ?

— C'est peut-être un prince. Je vois scintiller des diamants sur sa coiffure, et, là-bas, deux pages tiennent des chevaux bien harnachés. Nous saurons bientôt qui il est, d'ailleurs ; notre umara s'approche de lui.

— Avec quel respect il salue cet inconnu ! C'est quelque adorateur d'Allah, comme lui.

— A peine s'il répond au salut. Cependant il se détourne et s'avance comme s'il voulait venir vers nous.

— Qui peut-il être pour avoir une telle audace ?

— Un seigneur puissant, car Arslan-Khan ne le retient pas.

Le nouveau venu s'avance, en effet ; il est à l'entrée de la tente, et pose la main sur son cœur, puis sur son front. C'est un homme dans la force de l'âge, d'une belle figure franche et noble. Il est vêtu simplement, mais son sabre magnifique et l'aigrette de son turban laissent deviner qu'il est d'un rang élevé.

— Divine reine de Bangalore, dit-il, puisse ton ombre couvrir le monde ! Je baise la poussière sous tes pieds.

— Qui t'a dit que j'étais une femme et non un guerrier comme toi ?

— Tu es l'un et l'autre, pour la torture de l'humanité, O reine doublement cruelle ! tu manies la lance et le glaive comme si tes yeux ne suffisaient pas pour te donner toutes les victoires ; et, non contente d'avoir réduit au désespoir les hommes qui ont eu le bonheur funeste de te voir, tu vas nous ravir encore le cœur de toutes les femmes, en te montrant à elles sous la forme du plus beau des hommes.

— Ces louanges ne répondent pas à ma question.

— La bannière de Bangalore, qui flotte au sommet de ta tente, ne dénonce-t-elle pas ta majesté ?

— Qui donc es-tu, pour si bien connaître les bannières ?

— Je suis ton humble esclave. Chanda-Saïb, le gendre du nabab Sabder-Aly.

— Ah ! tu es Chanda-Saïb, dit la reine avec une expression un peu moins hautaine ; tu es ce prince malheureux, que l'assassinat et la trahison privent de famille ?

— Je suis celui-là, dit-il avec un soupir, le nabab du Carnatic, mon beau-père, est mort sous le poignard, et le frère de ma femme vient d'être frappé aussi, dans la fleur de son printemps. Seul héritier légitime, je suis dépossédé, et je crains aujourd'hui pour ma liberté et pour ma vie.

— Mes aïeux régnaient sur ce pays que les tiens ont conquis et que d'autres te reprennent. La volonté des dieux est obscure, il faut subir la destinée.

— Lutter, et triompher de l'injustice, vaut mieux, et c'est là mon espoir.

Tout en parlant et sans y prendre garde, Chanda-Saïb s'était avancé de quelques pas.

— Tu es mon hôte, puisque tes pieds ont franchi ce seuil, dit la reine; assieds-toi et prends ta part de ces mets.

— Je suis touché d'un tel honneur, dit le prince qui s'assit et prit une mangue.

— Tu vois en moi une pénitente, reprit Ourvaci après un moment de silence, une mortelle lourde de péchés, qui se rend, dans le plus modeste équipage, à la vieille pagode de Sadraspatnam.

— Que ton pèlerinage soit heureux! dit Chanda-Saïb. Je me réjouis de m'être trouvé sur ton chemin, et de pouvoir te dire que la route n'est pas sûre, qu'il y a du danger à poursuivre ton voyage sans précaution.

— Qu'est-ce donc?

— La guerre. Un combat, qui m'intéresse au plus haut point, aura lieu, tout à l'heure à quelques pas d'ici.

— Et quels sont les combattants ?

— L'armée de mon mortel ennemi, de celui qui usurpe mon trône, du traître Allah-Verdi ; et une petite troupe de Français.

— Les Français, qu'est-ce que cela ? Cette race aux cheveux blancs, peut-être ?

— Ce sont les soldats du grand nabab de Pondichéry, qui est un Français d'une haute intelligence et d'un cœur très noble, un homme que j'estime au point que je lui ai confié ce que j'ai de plus cher au monde, c'est-à-dire ma femme et mon fils.

La reine eut un sourire de dédain, et échangea un regard avec le jeune cavalier de tout à l'heure, qui n'était autre que la princesse Lila.

— Et ce sont les apprêts de ce combat que tu regardais si attentivement ?

— Justement ! Et je te demanderai en grâce, lumière du monde, la permission de retourner à mon poste d'observation. C'est le désir d'assister à ce combat qui m'attirait en ces lieux.

— Ne pourrais-je le voir aussi ? demanda-t-elle vivement ; le massacre de ces barbares est un spectacle qui me plairait beaucoup.

— Rien n'est plus aisé ; du sommet de ce tertre tapissé de fleurs, on découvre tout le champ de bataille.

— Allons, dit-elle, en se levant sous l'aiguillon d'une ardente curiosité.

On porta, sur la hauteur désignée, des coussins et un parasol frangé de perles sous lequel la reine s'installa.

La rivière, d'un azur splendide, faisait un coude, et coulait, à partir de ce point, presque droite, à perte de vue, entre deux rives plates, couleur d'émeraude, interrompues, çà et là, par des bouquets de mûriers. Sur la rive opposée resplendissait l'armée du nabab, se développant sur une ligne longue et imposante : l'artillerie d'abord, puis les cavaliers et, derrière eux, quelques éléphants, dont l'un, plus haut que les autres, portant le grand étendard du Carnatic. L'infanterie se massait au delà.

— Mais, dit la reine, où sont donc vos Français ? La rive où nous sommes semble parfaitement déserte.

— Là, à quelques cents pas de nous ; ce bois de mûriers suffit à les masquer.

— Ah ! c'est là qu'ils se cachent, dit-elle avec un rire moqueur.

— Ils se cachent, à mon idée, pour ne pas laisser voir leur petit nombre à l'ennemi.

— Sont-ils si peu nombreux ? Vraiment ces Français ont une bien orgueilleuse folie !

— Ignores-tu donc, s'écria Chanda-Saïb, que quatre cents des leurs viennent, sous les murs de Madras, de mettre en déroute l'armée si brillante de mon indigne rival ?

La reine eut un geste d'incrédulité.

A ce moment, un formidable roulement de tambours éclata dans le bouquet de mûriers. Une voix puissante jeta un commandement, et les Français, brusquement, sortirent du bois, se dirigeant au pas de course vers la rivière. On aperçut, l'éclat rouge des parements

d'habits, la blancheur des bandoulières de buffle, et l'éclair des bayonnettes au bout des fusils.

A certaines nuances vertes ou dorées, dans la rivière, on reconnaissait qu'elle était guéable ; les Français entrèrent dans l'eau sans hésiter, toujours accompagnés par le tumulte des tambours ; mais ce bruit fut couvert, soudain, par un fracas de tonnerre : les canons de l'armée hindoue venaient de tirer.

Ce grand vacarme ne sembla pas avoir causé beaucoup de dommage au bataillon en marche. Quand la fumée se dissipa, on vit les Français, pleins d'entrain, comme rafraîchis par le bain, escalader la rive opposée, suivant leur chef qui, l'épée à la main, courait le premier. On battit la charge et ils s'élancèrent, les bayonnettes en avant, en poussant des hurlements formidables.

Marphiz-Khan venait d'apparaître sur l'éléphant qui portait l'étendard frangé d'or du Carnatic. Le guerrier, couvert de pierreries, resplendissait au soleil ; mais sa splendeur, pas plus que la décharge ne les avait effrayés, ne sembla éblouir ses adversaires. D'un élan irrésistible, poussant toujours ces cris étranges, où l'on eût dit qu'il y avait des rires, ils culbutèrent les canons, et se jetèrent impétueusement sur le premier rang des cavaliers. Ceux-ci crurent voir une bande de démons, et, sans attendre la piqûre des bayonnettes étincelantes, tournèrent bride et s'enfuirent.

Alors les Français s'arrêtèrent et sur un commandement de leur chef, ayant tranquillement visé, tirèrent tous ensemble.

L'effet fut terrible. Un grand nombre de cavaliers tombèrent, renversés sous leurs chevaux; les cris des blessés redoublèrent le désordre et accélérèrent la fuite. Marphiz-Khan lui-même, après un moment d'hésitation, tourna le dos, hâtant l'allure de son éléphant de guerre. Les Français, tout en rechargeant leurs armes, s'élancèrent à la poursuite de l'ennemi.

— Dieu est grand! s'écria Chanda-Saïb.

La reine s'était levée et toute pâle et frémissante, avait suivi la scène.

— Mon cheval! cria-t-elle; je veux voir la fin de ceci. Cette fuite est une feinte, Marphiz veut attirer ces barbares dans Méliapore, pour mieux les écraser.

On amena le bel arabe fleur de pêcher, au profil de gazelle. La reine reprit ses armes et redevint l'adorable guerrier de tout à l'heure.

— Qu'Arslan m'accompagne, dit-elle. Puis se tournant vers sa compagne: Peut-être as-tu peur, Lila; reste si tu veux.

— Où tu iras, j'irai, dit la princesse. Il est vrai l'audace de ces hommes et leurs cris sauvages m'ont glacé le sang, et j'ai failli m'évanouir au bruit du canon; c'est que je ne suis pas un héros, moi, voilà tout.

— O ma pauvre Lila! dit la reine, douce et paresseuse amie, à quelles épreuves je mets ta tendresse! Reste, je t'en prie, bientôt je te rejoindrai.

— Tu me retrouverais morte d'inquiétude, dit Lila en sautant en selle. D'ailleurs la peur ne manque pas d'un certain charme, et quoi qu'il arrive je ne fuirai pas.

— Tu es héroïque à ta manière, dit Ourvaci en souriant ; en route, donc ?

Chanda-Saïb, plus curieux qu'aucun de voir la fin du combat, galopait déjà au bord de l'eau, précédé par ses deux pages qui cherchaient le gué.

— Par ici, belle reine ? cria-t-il ; voici le passage.

La petite troupe traversa la rivière et s'élança sur les traces des combattants.

Tout en courant, la reine fit signe à Arslan de s'approcher d'elle. Il obéit et se pencha sur sa selle pour entendre ce qu'elle lui disait à voix basse.

— Peut-être celui que tu sais est-il parmi ces Français. Il faudra t'en informer avant de continuer ton voyage, qui n'aurait plus de but s'il est ici. Il se peut aussi que les soldats du nabab fassent ta besogne et nous délivrent de lui.

Arslan s'inclina avec soumission, et elle l'éloigna d'un geste.

Le bruit des tambours, qui roulaient sans discontinuer, et la fusillade régulière les guidait sûrement, et bientôt ils ralentirent leur course, ayant devant eux l'arrière-garde française.

— Si c'est une feinte il faut avouer que les troupes de mon rival sont composées de fameux comédiens, s'écria Chanda-Saïb, jamais on n'a vu jouer la terreur avec une telle vérité.

La déroute, en effet, emportait les fuyards avec une rapidité croissante, jonchant leur route de morts et de blessés. Il s'écrasaient maintenant à la porte de Méliapore, — que les Européens appellent Saint-Thomé

—la petite ville à laquelle Marphiz-Khan s'appuyait. Ils avaient le projet de s'y enfermer ; mais l'encombrement était tel qu'il fut impossible de refermer la porte assez tôt, les Français la franchirent sur les talons des fugitifs.

— Tu vois, dit la reine à Chanda-Saïb, ils tombent dans le piège, ils entrent dans la ville, et pas un n'échappera.

— Je crois que tu t'abuses, Apsara céleste, répondit le prince dont le visage rayonnait de joie ; nous assistons au plus étonnant fait d'armes qui se puisse imaginer.

— Une armée terrifiée par quelques centaines d'hommes, c'est impossible, dit Ourvaci dont le beau sourcil se fronçait de colère et de dégoût.

— Mais ces hommes sont des démons, s'écria Lila ; ils marchent comme si une seule pensée les animait, s'arrêtent d'un seul mouvement, et quand ils déchargent leurs fusils, on dirait un seul coup de feu.

— Gagnons le faîte de cette colline, dit Chanda-Saïb en désignant un point élevé ; de là nous dominerons la ville.

Le spectacle était affreux maintenant. Tous ces êtres affolés voulaient sortir par la porte opposée ; mais, dans les rues étroites, le flot humain ne s'écoulait pas assez vite et, immobilisé par moment, restait sans aucun abri, exposé aux décharges régulières et sûres des vainqueurs.

— Mais c'est de la folie ! s'écria la reine ; ils sont hébétés par quelque sortilège, car ils ne se défendent

même pas, ils se laissent massacrer comme des victimes par le bourreau.

Après bien des pertes, les fugitifs parvinrent cependant à sortir de la ville, et il se croyait sauvés lorsque, tout à coup, des roulements de tambours, et l'éclair d'un coup de canon en face d'eux, leur firent compren-
que la retraite était coupée.

Les troupes de Madras venaient d'arriver.

Alors l'armée du nabab, sans faire le moindre effort pour se rallier, se jeta de côté et, abandonnant les bagages, se débarrassant de ses armes et de tout ce qui gênait sa course, s'enfuit en pleine déroute, dans la direction d'Arcate. (1)

— Les lâches ! disait la reine, pâle de honte, et ce sont de pareils hommes qui ont conquis notre bel Hindoustan et le courbent sur leur joug !

— Ils semblent en effet un peu dégénérés depuis Timour et Baker, dit Chanda-Saïb en riant ; mais cette journée, funeste à mes ennemis, est glorieuse pour moi et fait refleurir mon ambition. Permets-moi de prendre congé, lumière du monde ; je veux aller saluer le vainqueur et le charger de mes félicitations pour le grand nabab de Pondichéry,

— As-tu avec toi un interprète ? demanda Ourvaci vivement.

— J'en ai un, et il est ton esclave, comme moi-même.

— Quand tu seras près de ces barbares, demande-leur s'il en est un parmi eux qu'on désigne sous le nom de Charles de Bussy.

(1) 4 novembre 1746.



Chanda-Saïb regarda la reine avec une profonde surprise : que pouvait-elle avoir de commun avec cet étranger, elle qui semblait même ignorer ce que c'était que des Français ? Mais il vit sur le visage de la jeune femme une expression si étrange de cruauté et de souffrance qu'il crut être en face d'Azrael, l'ange de la mort.

— Arslan-Khan t'accompagnera, continua-t-elle, et me rapportera tes paroles.

— Entendre, c'est obéir, dit le prince : je suis la poussière sous tes pieds et l'adorateur de ton ombre.

Il s'éloigna, après s'être incliné, en posant la main sur son cœur, puis sur son front.

De la plaine, Chanda-Saïb se retourna et jeta un dernier regard vers celle qu'il venait de quitter. Droite sur son cheval, au sommet de la colline, qui lui faisait comme un piédestal, elle demeurait immobile, le front penché. Dans l'azur profond du ciel, sa stature élégante paraissait grandie, et le cimier de pierreries jetait des flammes.

— Quelle merveille, cette femme ! murmurait Chanda-Saïb ; le prince Salabet-Cingh est vraiment un homme heureux. Mais quelle fureur jalouse me dévorerait, si j'étais son époux, en pensant que d'autres que moi ont pu emplir leurs yeux de sa beauté !

Et, tout en galopant, il se retournait sur sa selle pour la voir encore.

Au sommet de la colline, Lila soupirait, n'osant interrompre autrement la rêverie de la reine, qui semblait changée en statue. Cependant le soleil brûlait ; il

était dangereux de rester ainsi exposées. La princesse fit approcher son cheval tout près d'Ourvaci.

— Méchante ! méchante ! dit-elle en lui entourant la taille d'un de ses bras, qu'as-tu encore ? Quelle pensée sinistre vient, comme un orage, assombrir le ciel de ton visage ?

— Lila, dit la reine, n'as-tu pas entendu tout à l'heure ?

— Quoi donc ?

— Ce nom, ce nom maudit a passé par mes lèvres : comme malgré moi, je l'ai prononcé, et n'est-ce pas là une nouvelle souillure ? Je ne sais comment les bizarres syllabes qui le forment se sont aussi nettement gravées dans ma mémoire ; Arslan me l'a dit une seule fois, et ce nom est en moi, il me hante, mon esprit le roule sans cesse. Je suis humiliée de le savoir et courroucée de ne pouvoir l'oublier.

— Un nom, ce n'est rien cela, dit la princesse en riant : de l'air remué, une musique plus ou moins douce, rien de plus que le son des clochettes attachées au cou de l'éléphant.

— Que dis-tu, enfant ! le nom c'est l'image même de l'être, c'est sa présence dans l'absence, son existence supérieure dans le royaume de l'esprit. Par lui l'homme se prolonge au delà de la mort et revit dans les mémoires. C'est le miroir fidèle, l'évocateur infaillible. Tu sais bien que par pudeur, autant que par tendresse, les femmes hindoues ne prononcent pas à haute voix le nom de leur époux ; elles le gardent en elles-mêmes comme un trésor.

— Eh bien, dit Lila, si, par amour, on conserve en son cœur un nom chéri ; que les lèvres laissent envoler loin d'elles, celui qu'on déteste !

— Mais en passant il brûle et en s'enfuyant il reste, dit la reine, comme le dard que l'on arrache et qui laisse son venin.

— Ah ! je t'en conjure ! sois plus courageuse ! chasse de ton esprit toutes ces images qui le troublent. Songe plutôt que dans quelques heures, peut-être, tout sera fini. Arslan-Khan emporte un arrêt fatal, et bientôt celui dont la vie t'opprime ne sera plus.

— A cette pensée, il me semble qu'un glaçon se dissout dans mon cœur. C'est ainsi que la joie se manifeste, si violente qu'elle me cause une souffrance.

Lila jeta sur la reine, entre ses longs cils satinés, un regard indéfinissable. C'était un mélange de malice, de curiosité et d'inquiétude ; un coup d'œil pénétrant et voilé, cherchant à deviner un secret et cachant une pensée secrète.

— Quittons ces lieux, ma divine amie, dit-elle après un moment, nous sommes seules ici et trop près de ces barbares que tu redoutes.

— C'est vrai ; partons, dit Ourvaci, en jetant un dernier regard sur Méliapore, où flottait maintenant triomphalement le drapeau de France.

XXI

LE RENDEZ-VOUS

Doudou avait eu une idée héroïque ce matin-là; celle de faire un grand nettoyage et de purifier la maison. Il avait comploté ce projet avec Adil et Jupiter, sans en rien dire aux autres serviteurs, et tous trois avaient déclaré qu'on ne pouvait rester plus longtemps, sans risquer de se damner, dans une maison qu'on négligeait de purifier selon les rites.

Donc, s'étant, la veille, procuré la quantité de fiente de vache nécessaire à la cérémonie, ils se levèrent dès l'aube et, à pas de chat, accomplirent leur œuvre pieuse.

D'abord, sans faire le moindre bruit, ils lavèrent et frottèrent les parquets et les dallages des galeries, des escaliers. Puis ayant délayé dans de l'eau la fiente sacrée, ils la répandirent très élégamment partout,

ayant soin d'en former de jolis dessins : des figures, des losanges, des ronds, des étoiles ; et, très fiers de leur travail, ils retournèrent dormir.

Quand Marion, en se levant, aperçut ce bel ouvrage, elle demeura stupéfaite et consternée. Elle courut chercher Naïk et d'un geste, lui montra ces étonnantes arabesques ; mais le paria parut approuver leurs sinuosités savantes et ne trouver rien à redire au choix des motifs, exécutés selon les règles. La jeune fille, qui commençait à s'entendre avec lui, lui fit comprendre cependant que toutes ces horreurs devaient être enlevées au plus vite, avant le réveil du maître. Losanges, têtes d'éléphants, palmes et étoiles disparurent donc sous quelques seaux d'eau, et Marion, purifiant la maison à sa manière, emplit une corbeille de fleurs, et les effeuilla sur le plancher.

A peine avait-elle terminé, que Bussy parut sur la galerie, et s'y accouda pour respirer la fraîcheur embaumée du matin. Il était enveloppé d'un peignoir de forme orientale, en soie bleue légère, et il n'était coiffé que de ses cheveux noirs.

Depuis le bal, chez le gouverneur, c'était la première journée qu'il avait à lui, et il se promettait d'en jouir tout à son aise, paresseusement, au milieu des fleurs de son jardin et du babil affectueux de ses deux fidèles serviteurs.

Ce hamac, à l'ombre des tamariniers, comme il berce agréablement la rêverie ! C'est là qu'il va s'installer. Vraiment, sous ce ciel ardent, ces heures de langueur nonchalante sont un besoin de la vie.

Naïk, tout joyeux de revoir enfin son maître, agite activement la queue de yak et ne laisse aucun insecte approcher ; Marion, assise sur un escabeau, tient un plateau chargé de mangues, ce fruit délicieux qui semble un sorbet fait de pêches de melon et de bananes ; et elle interroge curieusement le marquis sur le bal de l'autre jour. — Etait-ce bien beau ? y voyait-on des toilettes bien magnifiques ? Quelles femmes avait-il remarquées ? Il répond complaisamment, décrit la toilette de la fille du gouverneur et celle de mademoiselle de Kerjean.

— A propos, dit-il tout à coup, qu'est-il advenu du jeune galant qu'on semblait craindre si fort ? il s'est échappé du bal certainement, pour essayer quelque séduction.

La jeune fille rougit et baissa les yeux en souriant.

— C'est vrai, dit-elle, il est venu et m'a trouvée apprenant de Naïk un jeu d'échecs indien. S'il a été contrarié, il ne l'a pas fait voir et, avec beaucoup de gaîté, voyant combien j'étais novice, m'a offert de m'enseigner le jeu.

— Mais quel prétexte donnait-il à cette visite nocturne ?

— Il a dit qu'il avait besoin de vous voir et qu'il vous attendrait. Puis il s'est mis à parler de vous d'une façon si éloquente que, malgré moi, j'ai pris plaisir à l'écouter et lui ai trouvé beaucoup d'esprit.

— Voyez-vous le rusé compère ! il ne veut pas se faire prendre en aversion et se croit sûr d'arriver par le chemin le plus long.

Marion eut un hochement de tête qui disait clairement qu'il en serait pour ses peines.

Mais maintenant le marquis parle à Naïk ; il a hâte de lui raconter toutes ses aventures: la présence du fiancé d'Ourvaci, les prédictions du fakir, la rencontre de l'umara.

Marion, un peu jalouse, baisse la tête ; elle ne peut s'expliquer ces longues conversations de son maître avec Naïk, pour lequel elle a cependant une sympathie fraternelle ; que peuvent-ils se dire ? Elle a bien remarqué quel attrait le marquis trouve à ces causeries; l'expression de ses yeux, l'animation de sa parole ne lui ont pas échappé, et son cœur épris devine là quelque mystère d'amour.

Le jeune homme montre à Naïk le parchemin que lui a laissé l'umara ; ils le relisent ensemble.

— Que penses-tu de cela ? Ce sont ses paroles mêmes, m'a-t-il dit, et moi j'ai un plaisir insatiable à les relire. Ne trouves-tu pas que, malgré sa haine, elle me voit avec des yeux indulgents ?

— Une femme amoureuse ne décrirait pas autrement son bien-aimé, dit Naïk ; cependant, pour te faire reconnaître, il fallait bien te dépeindre tel que tu es.

— Alors elle admet que je suis un monstre capable, comme magicien, de prendre une forme assez agréable. Mais, comment m'ayant vu si peu, s'est-elle si bien souvenue de moi ? La perruque poudrée l'étonne. C'est égal, le portrait est flatté. Que dis-tu de ces prunelles : « Deux coupes pleines où le ciel se mire » ?

— C'est exact.

— Flatteur ! dit le marquis, en repliant le parchemin ; mais, vois-tu, ce papier, je ne le donnerais pas pour toutes les pierreries de Golconde.

La sonnette tinta à la porte du jardin.

— Qui diable peut venir d'aussi bonne heure ? s'écria le marquis, avec un mouvement d'humeur.

Marion s'éloigna en courant et revint bientôt avec une mine surprise.

— Un Maure, très magnifique, accompagné d'un interprète, demande à voir monseigneur, dit-elle.

— Comment ! un Hindou ! s'écria le jeune homme avec une émotion qui n'échappa pas à la jeune fille.

Il sauta lestement hors du hamac et regagna la maison.

— Je ne suis guère en état de recevoir dit-il, cependant ma toilette prendrait trop de temps. Fais venir cet étranger.

Le visiteur s'avança et fit le salut oriental.

— Sois le bienvenu, dit le marquis, et prends la peine de t'asseoir.

— C'est trop d'honneur, dit l'inconnu ; je ne suis qu'un messager qu'on envoie vers toi.

— Qui t'envoie ?

— Une très glorieuse princesse.

— Une princesse, dit vivement Bussy ; son nom, dis, quel est son nom ?

— Son nom, bien qu'illustre, est inconnu de toi et ne t'apprendrait rien.

— Eh bien ! quel est ton message ?

— Je suis chargé de te conduire, à l'heure qui te

conviendra, au palais de celle que je sers. Ce qu'elle a à te dire, elle ne veut le dire qu'à toi.

— Où est situé ce palais ? demanda le marquis, intrigué au plus haut point, mais redoutant quelque piège

— Dans l'intérieur de la ville.

— Soit ! j'irai, à l'heure qui lui semblera bonne.

— Eh bien ! quand le soleil commencera à décliner, je reviendrai et j'aurai la gloire d'être ton guide.

Le messager se retira, laissant le marquis très étonné et désirant fort voir la fin de l'aventure.

— Qu'en penses-tu, Naïk ? Crois-tu à quelque ruse de la reine Ourvaci ?

— Peut-être a-t-elle pris pour complice le prince Salabet-Cingh, son fiancé, puisqu'il est à Pondichéry.

— C'est possible.

— En tout cas, il vaut mieux ne pas aller à ce rendez-vous.

— Y songes-tu ? Tout ce qui me rapproche d'elle, n'importe pour quel motif, m'intéresse par dessus tout.

— O maître, ce palais inconnu peut se refermer sur toi comme une prison. On peut t'égorger derrière ses murs sans que personne puisse te secourir.

— J'ai mon épée, dit le marquis ; de plus, tu m'accompagneras ; et, si tu ne me vois pas reparaître, tu signaleras le palais à mes amis, qui sauront me venger.

Marion était toute désappointée de ne pas comprendre ; Bussy eut pitié de sa curiosité : — C'est une princesse musulmane, qui veut me dire un secret, et

Naïk a peur qu'elle n'ait l'intention de me faire assassiner.

— Oh ! non, dit la jeune fille, pâlissant au mot de princesse ; c'est une dame qui, du haut de sa fenêtre, a vu passer monseigneur et est amoureuse de lui.

La journée parut longue au jeune homme et sa douce flânerie n'eut pas la tranquillité qu'il espérait. Quand le moment fut venu, il s'habilla, apportant le plus grand soin à sa toilette. Il fit jouer son épée dans sa gaine et attendit le bon plaisir de l'heure.

Le soleil touchait la cime des cocotiers du jardin, et brisait ses flammes à travers leurs feuillages, quand le messager reparut. Il amenait avec lui un palanquin et un jeu de porteurs ; c'est-à-dire les treize hommes qui desservent le véhicule.

— Si c'est ton plaisir, dit-il, ces hommes vont te porter là où l'on t'attend ; ils ont l'allure douce et rapide.

— Allons, dit le jeune homme en s'installant dans le palanquin, qui était comme une boîte précieuse, un lit soyeux et parfumé.

Six des porteurs l'enlevèrent sur leurs épaules et se mirent en marche, tandis que les six autres couraient à droite et à gauche et que le treizième, guide le jour, et le soir porteur de torche, précédait.

— On ne me bande pas les yeux, il est plein jour et les rideaux du palanquin sont grands ouverts, se disait Bussy, cela n'a l'air ni d'une aventure amoureuse, ni d'un guet-apens, les craintes de Naïk n'étaient pas fondées ; je crois cependant le voir qui se glisse le long du mur et nous emboîte le pas.

La ville était en fête et toute pavoisée à cause de la victoire complète des Français sur l'armée du nabab, dont la nouvelle était arrivée la veille au soir ; et comme la brise de mer venait de se lever, il y avait beaucoup de monde dans les rues. Le marquis ferma les rideaux du palanquin pour ne pas être rencontré dans cet équipage oriental et n'en garda qu'un entr'ouvert pour voir le chemin qu'on suivait.

Toutes les cinq minutes les porteurs se relayaient, sans que la course fût interrompue. Ils entrèrent dans la ville par la porte de Valdaour et leurs pas sonnèrent sur les dalles chauffées de soleil. Il fallut ralentir l'allure, les chemins étant moins larges et encombrés de flâneurs en riches toilettes, assiégeant les marchands de friture, dont la graisse bouillante emplissait l'air d'une âcre odeur, formant des îlots devant la vendeuse de fruits, accroupie entre les pyramides savoureuses de son étalage, ou les débitants de boissons à la neige. Du haut des vérandahs, de riches Hindous, assis sur des tapis, regardaient, d'un œil rêveur, toute cette agitation, en fumant nonchalamment le houka. Des bruits de chants et de musiques s'échappaient des cafés, fermés seulement d'un rideau, tandis que les cloches de l'église des jésuites sonnaient à toute volée. Bussy vit des prêtres gravissant en hâte les degrés du portail, et, plus loin, aperçut, sortant d'une pagode ramagée comme une dentelle, une troupe de bayadères serrant autour d'elles leur voiles de gaze noire parsemée d'or, et faisant bruire les anneaux de leurs chevilles.

En débouchant sur une place, ornée d'une fontaine

sous un bouquet de palmiers, il se trouva devant une haute muraille d'une blancheur éblouissante, tout unie, percée seulement d'un majestueux portail, en ogive, revêtu intérieurement de faïences fleuries.

C'était le palais, but de la course. Les porteurs s'engagèrent sous la voûte sonore du portail que plusieurs soldats gardaient, très noblement appuyés sur leurs lances.

Au moment où il s'enfonçait sous l'ombre fraîche de l'ogive, Bussy aperçut la tête de Naïk s'allongeant, avec précaution, à l'angle de la place.

Le palanquin entra dans une vaste cour carrée, au milieu et aux quatre angles de laquelle un jet d'eau chantait, environné de beaux arbustes en fleurs ; il s'arrêta devant les premières marches d'un escalier tournant, et le jeune homme descendit. Un serviteur, vêtu d'une longue tunique de lin bleu, lui fit signe de le suivre, et monta devant lui.

L'escalier conduisait à une galerie bordée d'une ballustrade de bois découpée à jour et peinte en vert ; de là on le fit entrer dans une salle aux murs de marbre, ou tintait encore une fontaine, dont le jet clair s'élançait très haut, vers l'ouverture sur le ciel qui formait le plafond. Après avoir traversé cette salle, le serviteur s'arrêta et écarta un rideau qui fermait une baie découpée en festons, et, d'un geste, invita le jeune homme à entrer.

Le lieu où il pénétra lui parut d'abord complétement obscur ; un chaud parfum d'essence de rose l'enveloppa et il chancela dans l'épaisse prairie de laine des

tapis; mais il vit clair bientôt sous ce demi-jour, tamisé et teint par de pâles vitraux; un rayon s'accrocha, sur la muraille, au manche d'ivoire d'un chasse-mouches, piqua une lueur aux verreries de la lanterne multicolore qui pendait au plafond, et il aperçut de larges divans bas, couverts de brocards d'or, d'où s'écroulaient des monceaux de coussins. Il s'avança lentement, regardant autour de lui, se croyant seul ; mais un léger bruit de voix amena son attention sur un treillis d'arabesques qui semblait séparer cette salle d'une autre plus obscure encore. Certainement il y avait là des femmes, parlant à voix basse, et regardant curieusement, à travers les jours, le nouveau venu.

Il s'approcha, cherchant à voir aussi, à percer l'ombre où se dérobaient ces inconnues. Sous de certains angles, il apercevait quelque chose, des silhouettes blanches, mais si vagues.

— Suis-je donc dans un harem ? se dit-il.

Et il essayait d'entendre quelques mots de cette mystérieuse conversation. Dans ce gazouillis indistinct, il ne put rien saisir.

Au moment ou Bussy commençait à se lasser de cette situation et allait s'étendre sur un des divans, un rideau s'ouvrit du côté opposé à celui par où il était entré, et un être charmant s'avança d'un air un peu timide. C'était un jeune garçon de quinze à seize ans, qu'il prit tout d'abord pour une femme, dans sa robe de damas vert et or, serrée par une ceinture de pierreries. Cependant ses longs sourcils noirs, se rejoignant au-dessus du nez par une ligne déliée, donnaient une

certaine expression d'énergie à son visage, dont l'ovale pur était encore un peu enfantin.

— Merci d'être venu, glorieux étranger, dit-il ; notre maison est la tienne, et s'honore de ta présence.

— Je suis touché de tant de bienveillance, dit le marquis, et confus d'ignorer quel est l'hôte illustre à qui je dois ma gratitude.

— La princesse ma mère va venir : elle te dira ce que tu désires savoir. Moi je m'appelle Aly Résa, et rien ne me distingue encore des autres hommes.

Une négresse venait d'entrer, portant le café et les friandises. Aly Résa prit Bussy par la main, le fit asseoir près de lui sur un divan, et le servit.

— Décidément, se disait le marquis, ni amour ni haine. Que peut-on bien me vouloir ici ?

Du côté du harem, les verrous d'une porte, fermée intérieurement, furent tirés ; un eunuque poussa le battant et s'effaça pour laisser passer une femme enveloppée de mousseline. Elle était assez grande, et d'une taille élégante, autant qu'on pouvait en juger à travers ses voiles ; un cliquetis d'anneaux d'or accompagnait ses pas et les pierres de ses joyaux luisaient, comme dans un brouillard, sous les transparentes étoffes. De son visage on ne voyait que de magnifiques yeux noirs, languissants et doux, cernés d'antimoine.

Elle se plaça sur un divan à quelque distance. Bussy s'était levé à son entrée ; elle lui fit signe de se rasseoir.

— Noble Français, dit-elle, tu dois être surpris de



la façon, peut-être indiscrète, dont je t'ai appelé sous mon toit. Je te dirai, pour m'excuser, que ton intérêt seul est en jeu, mais que, tout en te servant, je désirais autant que possible ne pas nuire aux miens, et qu'il faut de la prudence et de la dissimulation en ce temps d'intrigues et de crimes.

— Ne me fais pas l'injure de t'excuser, princesse ; t'avoir inspiré un intérêt quelconque, sans être connu de toi, c'est une faveur dont je sens tout le prix.

— Je sais que tu es un officier de grand mérite, et que le gouverneur de Pondichéry a une profonde estime pour toi. Je suis, moi, la fille infortunée du nabab Sabder-Aly, la sœur non moins malheureuse de Seid-Mohamed, assassiné, comme son père, par le même traître payé par le même criminel. Pour fuir la mort, pour lui dérober surtout la tête chérie de mon fils, j'ai choisi l'exil, et le nabab de Pondichéry a bien voulu nous prendre sous sa puissante protection. C'est pourquoi tout ce qui est Français est cher à nos cœurs. Le seul héritier de mon frère : Chanda-Saïb mon époux, loin de moi, hélas ! errant et fugitif, par le courrier qui de sa part félicite le gouverneur de sa victoire sur notre ennemi, m'adresse une lettre où il est question de toi.

— Voici qui me plonge dans la stupeur ! s'écria le marquis ; par quel miracle ai-je la gloire d'être connu de lui ?

— Un heureux hasard lui permet de te donner un avertissement précieux. Mais je crois qu'il ne te connaît

pas. Aly-Résa va te lire le passage de la lettre, qui te concerne.

Elle tendit un rouleau de soie à son fils, qui le prit et le baisa.

— Voici les paroles de mon bien-aimé père, dit-il : « Informe-toi d'un officier français qui s'appelle Charles de Bussy et dis-lui, de vive voix (tu comprendras pourquoi) qu'une personne puissante, la jeune reine de Bangalore, le fait rechercher, par un de ses umaras, dans une intention évidemment homicide. Allah est grand s'il me permet, par cet avis, de sauver de la mort un ami de notre très cher bienfaiteur. J'ai rencontré la reine, voyageant sur la route de Sadraspatnam, où elle se rend en pèlerinage, et, sans y prendre garde, elle m'a livré son secret. »

Elle venait à Sadraspatnam ! à une journée à peine de Pondichéry ! si près de lui ! Voilà ce que le marquis trouva plus précieux à savoir que le fait de ce complot contre sa vie, qu'il prévoyait d'ailleurs et qui l'inquiétait fort peu.

— Princesse, dit-il, tu ne peux t'imaginer combien l'avis que tu me donnes me remplit le cœur de gratitude.

— Si nous avons le bonheur de t'avoir été utile, nos vœux sont comblés, dit-elle ; garde-nous le secret, car cette reine est fiancée à un parent du Soubab, que nous ne voulons pas avoir pour ennemi.

La princesse fit un signe à Aly-Résa qui se leva et présenta un léger cadeau à Bussy : une petite fiole d'essence de roses dans un étui de laque fleurie. Cela

signifiait qu'il pouvait prendre congé, un hôte ne se retirant jamais de chez un musulman que congédié.

— Présente mes remerciements les plus sincères à ton illustre époux, dit le jeune homme en saluant, et fais-moi l'honneur de me donner tes ordres, si jamais je suis assez heureux pour pouvoir t'être utile à mon tour.

— Vis en paix, noble étranger, dit la princesse ; souviens-toi, à l'occasion, du nom de Chanda-Saïb.

XXII

LE DUEL

— Mon cher Kerjean, expliquez-moi, je vous en prie — si vous avez la chance de le comprendre — l'ordre hiérarchique qui régit le gouvernement de l'Inde. Je ne puis le débrouiller, malgré mes efforts ; on n'entend parler que de soubabs, de nababs, de padischahs, de rajahs et de maharajahs... tout le monde est donc roi en ce beau pays ?

C'est dans une élégante calèche, qui les emporte sur le Cours royal, la promenade à la mode, que Bussy fait cette question à son ami Kerjean.

— Je suis fier de pouvoir vous répondre, dit ce dernier, car ce n'a pas été sans peine, malgré la complaisante explication de mon oncle, que je suis parvenu à voir clair dans cette machine compliquée. Voulez-vous que je commence par la tête ou par les pieds ?

— Il me semble que commencer par la tête est plus logique.

— Soit! cependant on ne sait trop ce qui vaut le mieux ici de la tête ou des pieds. Eh bien! il y a d'abord le Padischah ou Grand-Mogol, que nous appelons l'empereur. C'est, soi-disant, le souverain maître de l'Inde, le juge suprême, le roi des rois. Tout vient de lui et retourne à lui. Il réside, là-bas, au diable, à Delhi, dans une ville magnifique, mais ruinée à moitié. Le Grand-Mogol actuel s'appelle Achmed-Schah. Inutile de vous dire que sa cour est un nid d'intrigues, de conspirations, de trahisons, et qu'il se cramponne à son trône, ce fameux trône du paon tout en pierreries, que plusieurs prétendants convoitent, sans compter les Mahrattes et autres.

— Je comprends le Grand-Mogol, dit Bussy, la clé de voûte, le sommet de la pyramide un peu branlante.

— Parfaitement. Mais ce pays mal soumis et vaste comme la moitié de l'Europe, un seul homme ne peut pas le diriger. C'est pourquoi il est divisé en Soubabs ou gouvernements, ayant pour chefs les Soubadars, que nous appelons Soubabs pour avoir plus tôt dit.

— J'y suis maintenant : le gouvernement, encore trop vaste, est divisé en provinces, de là les Nababs.

— C'est cela ; Soubabs et Nababs, d'abord simples officiers du Grand-Mogol, ont naturellement secoué le joug le plus possible ; et sont devenus de véritable rois, ayant divan, visir, armée et trésors. La politique, dans le principe, est des plus simples : toucher les impôts. Le Nabab vole le Soubab, qui vole l'Empereur ; celui-

ci est souvent obligé de faire la guerre pour être payé.

— A ce que je vois, pour les complots et les intrigues, les cours des Nababs et Soubabs n'ont rien à envier à celle de Delhi.

— On n'a pas idée de pareils coquins, dit Kerjean en riant ; ils passent leurs temps à s'entregorger, à se crever les yeux les uns aux autres, et semblables aménités.

— Mais comment se placent les princes hindous dans cet échiquier ? Ce sont eux surtout qui m'intéressent.

— Ah ! voilà ; les vainqueurs sont moins nombreux que les vaincus, un pour dix a peu près, et ils ne peuvent occuper tout le pays. Comme vous le savez, avant la conquête, l'Inde était divisée en quantité de royaumes grands et petits. Les musulmans ont laissé subsister ceux qui ont consenti à devenir tributaires du Grand-Mogol et à reconnaître sa suzeraineté. S'ils payent bien, payer étant toujours le point capital, on les laissent régner comme il l'entendent dans leurs états, quelquefois presque aussi grands que la France, souvent composés seulement d'une ville. De là les Rajahs, et les Maharajahs: les rois et les grands rois.

— Merci, dit Bussy, vous avez à merveilles débrouillé le chaos, et me voici parfaitement renseigné. Jusqu'à présent je ne connaissais que l'Hindoustan légendaire et sacré, dont la poésie m'a si fort enthousiasmé, et que je croyais retrouver tel quel.

— Je suis moins poète que vous, dit Kerjean, je partage l'avis du Grand-Mogol : le tribut avant tout, et

j'espère bien tirer ma fortune de ce merveilleux pays. Mais avec votre cours d'histoire vous nous faites oublier de regarder les belles dames qui passent. Parions que je suis fâché avec cinquante femmes charmantes pour avoir omis de les saluer.

— Le mal est réparable puisque les voitures vont et viennent sans cesse, et que nous nous recroisons vingt fois avec les mêmes personnes.

Le cours royal était situé le long de la grève, sous les remparts. C'était le rendez-vous du beau monde, et il était impossible d'imaginer une promenade plus magnifique. On la fréquentait au moment où le soleil tombait derrière la ville, et l'exubérante végétation des jardins, des avenues, les palmiers énormes, les cocotiers, nulle part aussi beaux que sur cette côte, éclairés en transparence, apparaissaient frais et lumineux sur le ciel d'un bleu violent, et produisaient le plus délicieux effet. De l'autre côté s'étendait la mer des Indes, d'un azur plus foncé que celui du saphir, et sur la longue plage, qui semblait sablée d'or, se versait sans relâche l'harmonieuse cascade des lames argentées.

Les voitures allaient et venaient sur deux lignes, assez vite, quand il n'y avait pas trop d'encombrement, pour froisser la brise et avoir plus de fraîcheur. Les femmes en toilette légère, étaient couchées languissamment dans leurs belles calèches dorées ou peintes, et conduites par des cochers indiens vêtus de blanc. On voyait aussi des chaises à porteurs et des palanquins marchant sur une autre ligne, sous les arbres, à côté des piétons, et beaucoup de cavaliers indigènes,

sur de fins chevaux brillamment harnachés, passant au galop avec des envolements de draperies blanches. Plus bas, sur la plage même, s'agitaient la foule des noirs, lascars, matelots et employés de toutes sortes, occupés à charger et à décharger les cargaisons, transporter et inscrire les marchandises ; c'était le mouvement, l'animation fébrile, le brouhaha d'un port de commerce en pleine prospérité. Çà et là, la haute silhouette massive des éléphants, dressés au travail, dominait le fourmillement des hommes.

La mer était couverte d'embarcations, allant et venant, et plus loin, dans la rade, apparaissaient quelques navires, dessinant sur le ciel leur mâture affinée en dentelle.

Bussy en sortant du palais, où il avait vu le fils et l'épouse favorite de Chanda-Saïb, aperçu par Kerjean qui passait en voiture, avait été emmené par lui sur ce cours royal qu'il ne connaissait pas encore, et où la réunion, ce soir-là, devait-être plus brillante que d'ordinaire.

Maintenant, Kerjean nommait toutes les femmes qui passait et racontait sur leur compte maintes anecdotes indiscrètes, que Bussy n'écoutait qu'à demi. Une impatience le tenait de courir sur cette route de Sadraspatnam, où une révélation si inattendue lui avait appris que son ennemie adorée allait se rendre. Naïk, prévenu d'un mot, devait tout préparer pour que le départ pût avoir lieu cette nuit même, un peu avant l'aurore, et, en esprit, il était déjà parti ; son regard, invinciblement fixe, ne distinguait rien, dans ce déroulement de voitures et de foule brillante, qu'une sorte de ruban multicolore.

Tout à coup des acclamations enthousiastes éclatent au loin, se rapprochent rapidement ; tout le monde se lève dans les équipages et, entre les deux files arrêtées, passe, au grand trot, un escadron de gardes qui précède la voiture du gouverneur. Elle s'avance bientôt, toute scintillante de dorures, traînée par quatre chevaux harnachés de pourpre et d'or. Sur son passage, c'est comme un ouragan de cris : « Vive notre grand gouverneur ! Vive le vainqueur du nabab ! » Les femmes jettent des fleurs sous les pieds des chevaux.

Dupleix salue d'un air très digne. La begum est auprès de lui, et sur le devant de la calèche, Chonchon, très droite et pâle d'émotion. Ils passent, suivis de douze lanciers qui portent des drapeaux.

— Que pensez-vous de Chonchon ? demanda Kerjean à son ami.

— Je pense que mademoiselle Chonchon est une personne tout à fait charmante, répondit Bussy d'un air distrait.

— Voilà une appréciation qui ne vous compromettra pas, s'écria Kerjean en riant ; vous parlez de ma belle cousine comme si c'était la première pensionnaire venue.

— Je vous jure que je la trouve charmante ; elle a une franchise candide qui n'est qu'à elle et lui sied à ravir.

— Enfin vous n'avez pas l'idée de vous mettre au nombre des aspirants à sa main ? Vous n'êtes pas amoureux d'elle ?

— Amoureux ? Je ne crois pas.

Kerjean se croisa les bras et regarda son ami en face.

— Ah! ça, seriez-vous par hasard chevalier de Malte ? Avez-vous fait quelque terrible vœu de chasteté ? Vous dites n'avoir qu'une affection fraternelle pour votre joli page, et vous menez ici une vie ascétique. Cela cache quelque mystère. Voyons, de qui êtes-vous amoureux ?

— Je suis amoureux d'Ourvaci, une nymphe du ciel d'Indra, dit Bussy en souriant.

— Soit, gardez votre secret ; je tâcherai de le deviner. Je vous préviens que je connais toutes les blanches de la ville, et que je suis au mieux avec les bayadères.

Les deux jeunes gens dînèrent ensemble et, après une courte apparition à une réception chez le gouverneur, Bussy s'esquiva et rentra chez lui.

La pleine lune roulait dans le ciel, changeant la nuit en un jour bleu et frais. L'ombre des avenues était criblée de rayons ; et, pétillantes de rosée, les feuilles avaient des parures de pierreries comme des princesses. Le jardin embaumait ; Bussy le traversa lentement, caressé par les parfums, qui le troublaient, ce soir-là, comme s'ils venaient d'elle.

— Demain, demain, murmurait-il, est-ce bien vrai que je pourrai l'apercevoir ?

Il entendit marcher sous l'allée de tamariniers et crut d'abord que c'était Naïk ou Marion ; mais, comme il s'approchait, une lueur fit briller la courbe d'un casque

— Arslan-Khan ! s'écria-t-il. C'est vrai, je t'attendais. Tu viens pour me tuer ?

— Ou être tué par toi, répondit l'umara d'un air sombre.

— Je me contenterai de me défendre ; ne crains rien, je n'entends pas te punir de ta courtoisie.

— Ma seule crainte est d'être ménagé dit fièrement Arslan-Khan. Prends ma vie, si je ne peux prendre la tienne, et que ma trahison soit lavée dans mon sang.

— Soit ; un duel à mort si tu y tiens ; mais hâtons-nous, car je dois partir cette nuit même, pour aller surprendre la reine à Sadraspatnam.

— La reine ?

— Oui, celle-là même qui t'envoie. Tu oublies donc qu'un magicien comme moi sait tout, dit le marquis en retenant un rire ; son pèlerinage aux antiques pagodes sera aussi vain que ses précédentes prières.

— J'avoue que je doutais de ta magie, dit l'umara ; j'y crois maintenant. Alors tu sais peut-être aussi quelle sera l'issue du combat entre nous ?

— Je le sais, mais je te promets de n'user d'aucun maléfice contre toi.

Naïk et Marion, qui venaient recevoir leur maître, s'étaient arrêtés à quelque distance en le voyant causer avec un étranger. Le paria avait bien vite compris ce qu'était ce guerrier, et une inquiétude affreuse lui serrait le cœur ; il ne quittait plus des yeux l'umara, prêt à bondir sur lui au moindre mouvement hostile. Mais Bussy l'appela.

— Ecoute-moi, Naïk, dit-il, et retiens bien mes paroles. Si je suis tué par ce brave qui, au lieu de m'assassiner, comme il en a l'ordre, m'offre le combat, tu le laisseras s'éloigner sans l'inquiéter, et, au besoin,

tu témoigneras que le duel a été loyal. Puis, se tournant vers Marion : — Eloigne-toi, mon beau page, dit-il ; nous allons nous battre, et la vue du sang n'est pas faite pour toi.

Marion devint pâle comme la lune, mais ne fit pas un mouvement. Elle affermit sa voix pour répondre.

— Je suis votre page, monseigneur ; mon devoir est de vous assister en toute circonstance.

Le marquis choisit une place découverte, où la clarté du ciel tombait en plein. Arslan l'y suivit.

L'umara était armé en guerre : hors le casque damasquiné d'où pendait, pour protéger la nuque et le cou, une draperie de maille, il portait une rondache d'argent bruni sur lequel courait, en or, un verset du Coran ; et plusieurs riches poignards étaient passés dans sa ceinture, à côté de son sabre.

— Pardieu ! se dit Bussy en riant, il me semble que je suis à la croisade et que je vais combattre un champion du sultan Saladin.

Il ôta son habit et son gilet qu'il donna à Naïk, et, cambrant son torse gracieux sous la fine chemise à jabot, il tira son épée. Le sabre large et recourbé du musulman et la mince lame brillante se froissèrent avec un bruit soyeux.

Dès les premières passes, Bussy comprit que son adversaire n'avait aucune notion de l'escrime, comme on l'entendait en France ; son seul principe était de frapper de taille et il se découvrait à chaque instant. Malgré son bouclier et son casque, la partie était mauvaise pour lui. Il devait être dangereux pourtant

pour ceux de sa race, car il était brave et frappait avec une force capable de fendre en deux son adversaire. Mais ici les coups déviaient toujours et tombaient dans le vide, toujours détournés et rompus par cette fragile épée qui semblait se jouer.

— Mon Dieu ! qu'il va me faire perdre de temps, se disait le marquis ennuyé.

Cependant, il ne voulait pas attaquer, et Arslan sentait bien qu'on le ménageait, que vingt fois il eût pu être atteint ; l'impatience le faisait trépigner et il poussait des soupirs rauques. La force qu'il déployait à frapper en vain le lassait, tandis que son adversaire restait calme et presque immobile, n'ayant besoin pour se défendre que d'un mouvement du poignet.

Dans le piétinement du combat, ils s'étaient déplacés, la lumière tombait en plein sur Bussy, éclairant entre ses lèvres un sourire un peu dédaigneux. L'umara lui trouvait, sous cette clarté, quelque chose de surnaturel, avec sa pâleur d'Européen et l'étrangeté de ses prunelles, où passaient des reflets d'acier. Il lui semblait par moment armé d'un rayon de lune, et l'idée d'un pouvoir magique s'imposa à son esprit, lui faisant perdre tout espoir de franchir le rempart tracé par cette lumineuse et invincible épée.

Tout à coup il abaissa son sabre, et criant : Allah ! précipita sa poitrine sur l'arme tendue vers lui.

Bussy poussa un cri et fit un bond en arrière. Mais l'épée qu'il arrachait entraîna un jet de sang qui l'atteignit au visage, l'inondant de sa tiédeur.

Arslan était tombé sur les mains, puis il roula sur le dos sans connaissance.

— Vite, Marion, vite le chirurgien ; ramène-le, dis que c'est moi qui suis blessé.

Marion sortit en courant.

— Serait-il mort, le malheureux ?

Bussy s'agenouilla, écarta doucement la tunique de mousseline tout imbibée de sang.

— De l'eau, Naïk.

La blessure lavée se montra toute mince, près du cœur, laissant échapper le sang par bouillons. Le marquis fit un tampon avec son mouchoir, s'efforçant de diminuer l'hémorrhagie.

— Vraiment, je serais au désespoir de l'avoir tué.

— Un signe qu'il n'est pas mort, maître, c'est que ses yeux sont fermés.

— Oui, et il serre les dents, mais sa respiration est tout à fait insensible. Quelle folie aussi de vouloir mourir parce qu'il ne pouvait me tuer ! Il a des idées d'honneur à lui ; mais, par ma foi, c'est un brave et je donnerais beaucoup pour le tirer de là.

Après un temps qui sembla cruellement long, le chirurgien arriva enfin et fit un pansement. L'épée avait pénétré à quelques lignes au-dessus du cœur et, par bonheur, obliquant vers le côté, n'avait pas percé le poumon ; mais une veine était dangereusement coupée et on craignait de ne pouvoir arrêter le sang.

Il y en avait toute une mare, qui faisait un miroir à la lune, quand on eut transporté le blessé sur un des divans du rez-de-chaussée.

Le marquis monta chez lui pour laver tout ce sang qui le couvrait et changer de toilette. Lorsqu'il redescendit l'hémorrhagie, était moins violente et le blessé reprenait connaissance.

— Me répondez-vous de lui ? demanda-t-il au chirurgien.

— Pas encore ; cependant, je ne désespère pas.

— Défiez-vous, surveillez-le bien, il est capable de vouloir défaire votre ouvrage ; car dans ce duel où je ne faisait que parer les coups, il s'est volontairement jeté sur mon épée avec une impétuosité funeste.

— Je vous promets de ne pas le quitter.

— Je dois m'absenter pour quelques jours ; traitez-le, n'est-ce pas, comme si c'était moi-même. Mon page vous secondera.

En même temps il se penchait vers Arslan qui avait les yeux ouverts, mais dont le regard était vague encore.

— Donne-moi ta main mon brave, lui dit-il, que nous nous quittions en amis si je ne dois plus te revoir Mais, je t'en prie, laisse toi soigner par ceux qui restent auprès de toi et qui ne te veulent que du bien. Si tu me fais la joie de guérir, je te promets de t'enseigner ce jeu d'épée, qui t'a si fort chagriné, et que tu sauras aussi bien que moi après quelque temps. Est-ce convenu ?

Un sourire desserra les lèvres pâlies du musulman, et il répondit à la main du marquis par une pression franche et vive.

— Je te le confie, Marion, et je sais qu'il ne peut-

être sous une plus douce et plus fidèle protection.

— Je me rendrai digne de cet éloge, monseigneur.

Et tandis qu'il montait à cheval, elle fit, par signe, à Naïk qui l'accompagnait, la recommandation, très superflue, de bien veiller sur son maître.

XXIII

LE FAUX BRAHMANE

La lune était couchée depuis longtemps et le jour allait paraître quand Bussy et Naïk arrivèrent au but de leur course. Ils avaient fait le trajet en moins de cinq heures, galopant presque sans relâche, et laissant à peine souffler leurs chevaux. Maintenant ils s'arrêtaient, n'osaient avancer dans l'obscurité, les étoiles n'éclairant plus assez. La route s'encombrait d'arbres, de roches, de buissons, et de toutes sortes de débris inextricables ; peut-être s'étaient-ils égarés. La mer bruissait toujours à leurs droite, mais d'une voix plus haute et plus proche. De crainte d'accident ils attendirent, immobiles, la clarté prochaine, se reposant dans la fraîcheur humide, presque froide, pleine de senteurs violentes ; écoutant dans le silence intermittent du flot, les cris plaintifs des chacals.

Tout à coup, sans aurore, sur le bleu sombre de la nuit, une rougeur se déploya, rendant visible l'horizon de la mer ; puis, ainsi qu'un frisson courant sur l'eau, elle roula jusqu'à l'autre bout du ciel, submergeant les étoiles, qui parurent encore un instant comme des étincelles dans la fumée pourpre d'un incendie. Alors des rayons s'élancèrent, semblables aux pistils d'une fleur merveilleuse ; le soleil s'épanouit et flamboya ; et la rosée de la terre se mit à scintiller, comme tout à l'heure les étoiles du ciel. Mais aussitôt tout se voila sous cette rosée qui se vaporisait et montait en buée légère. La mer disparut comme dans une fine mousseline, laissant transparaître un azur, doux noyé de teintes d'opale. De grandes parois de montagnes se dressèrent à gauche, confusément, pareilles à des nuées d'orage, derrière les hauts arbres cotonneux, enguirlandés par des lianes de brouilard. C'était si enveloppé, si mystérieux, qu'on ne savait pas bien ce que l'on voyait. L'imagination achevait l'ébauche, ajoutant peut-être à l'étrangeté du paysage.

Brusquement, d'un seul trait, le soleil but toutes ses vapeurs flottantes, fit resplendir la terre et le ciel des nuances les plus splendides, et versa dans la mer dévoilée un fleuve d'or qui coula, de l'horizon jusqu'à la grève, entre les rives de saphir.

C'était l'Hindoustan antique, qui apparut aux yeux charmés de Bussy, quand la contrée se découvrit.

Entre les bouquets de lataniers, des monuments extraordinaires se montraient de tous côtés, formant des groupes magnifiques, ruinés peut-être, mais dissi-

mulant leur misère sous un somptueux manteau de végétation, dorant leurs plaies dans l'incomparable lumière, et gardant une surprenante majesté. Les parois des grandes roches, visibles maintenant, étaient de haut en bas sculptées en bas reliefs gigantesques, montrant plusieurs rangs de personnages et d'animaux, superposés sans aucune symétrie, dans toutes sortes d'attitudes. Plus loin la montagne était évidée en salles profondes, taillée en colonnades puissantes, en élégants portiques et, tout au fond des sanctuaires, on apercevait la statue géante d'un dieu, dont les avant-bras nombreux brandissaient toutes espèces d'emblèmes : c'était Siva, monté sur un taureau, Krichna, soutenant d'une de ses mains le lourd plafond de granit, ou le dieu de la sagesse, le massif Ganésa à la tête d'éléphant.

— C'est Mahabalipour, la cité du grand Bali ! dit Naïk qui semblait partager l'enthousiasme du marquis. Ces temples et ces salles souterraines sont tout ce qui reste d'une ville merveilleuse engloutie par la mer, sous laquelle on voit encore, par les temps calmes, quelques pointes de monuments. Ah ! mon maître ! c'est à toi que je dois de fouler ce lieu sacré en plein jour, sans rien craindre, le front haut. Je m'y suis glissé une fois, la nuit, à l'heure où les bêtes immondes sortent de leurs repaires, et, a la clarté de la lune, avec les transes d'un voleur, j'ai admiré ces grandes œuvres de mes ancêtres.

— Certes, elles sont admirables ! s'écria Bussy qu poussait son cheval de côté et d'autre avec une curio-

sité avide ; on ne peut s'imaginer comment des hommes sont venus à bout de tailler ainsi des montagnes et de les broder à ce point de sculptures !

Ils marchaient maintenant entre des pagodes monolithes, de dimensions et de formes diverses : pyramides à étages en retrait, cônes ajourés, toits en voûtes, en dômes aplatis, en mitres ; le tout surchargé de clochetons, de niches, de colonnes à chapiteaux fleuris ; d'une profusion d'ornements. De loin en loin, d'énormes éléphants de pierre, qui semblait vivants, apparaissaient dans les herbes, les jambes enterrées plus qu'à moitié, ou bien c'étaient des lions à rictus bizarre, ou des zébus, ou de grands singes.

Les ruines, d'abord désertes, se peuplaient, depuis quelques instants, d'êtres tout à fait étranges : ils avaient le corps et le visage bariolés de raies et de signes, portaient des turbans de plusieurs couleurs, enguirlandés de chapelets, à grains plus gros que des noix ; les uns s'enveloppaient dans une draperie faite de morceaux d'étoffe, de toutes nuances, cousus ensemble, les autres dans une peau de tigre dont les pattes et la queue traînaient. Sur leur poitrine, au milieu d'un fouillis d'amulettes et de colliers, pendait une plaque ronde, en bronze, qu'ils frappaient avec une baguette, et ils soufflaient dans des conques marines qui rendaient des sons affreux. Beaucoup avaient aussi des clochettes fixées aux bras et aux pieds ; ou bien, attachées aux épaules, de longues tringles, au bout desquelles, sur des réchauds allumés, brûlaient des aromates.

— Qu'est-ce que c'est que cette mascarade ? s'écria Bussy au comble de l'étonnement.

— Ce sont des pèlerins de la secte de Vichnou, ils viennent, des plus lointaines provinces, visiter ce lieu consacré à leur Dieu, et vénéré entre tous.

Ils arrivaient par files, de différents côtés, par centaines, par milliers, chantant des chants obscènes, ou dansant, d'un pas mal assuré, dans un tressautement bruyant de leur chapelets et de leurs sonnettes. Beaucoup semblaient ivres ; quelques-uns avaient la langue hors de la bouche, traversée, par pénitence, d'une longue aiguille de fer ; plusieurs, exténués par la longueur du voyage, tombaient à terre, agonisants.

— Je crois, maître, dit Naïk, qu'il serait prudent de ne pas trop nous attarder au milieu de ce peuple de dévots ; quelque fanatique serait capable d'ameuter cette foule contre toi, en te reconnaissant pour étranger ; ou bien tu serais dévalisé, car, par piété, ils sont tous mendiants.

— Tu as raison, et leur charivari seul me ferait fuir, dit Bussy, en se bouchant les oreilles ; mais comment nous dérober ? ils pullulent de tous les côtés à la fois !

— Laisse-moi te guider, dit le paria, je sais une grotte où tu pourras te reposer, tandis que, furtivement, j'irai à la découverte pour savoir si celle que tu attends est arrivée.

Maîtrisant à grand'peine les chevaux, effrayés déjà par les beuglements des conques marines, Bussy et Naïk traversèrent cette cohue, qui, en les voyant passer, demandait la charité avec un redoublement de cris,

gagnèrent un sentier raviné et débouchèrent sur la plage, où ils galopèrent quelques instants.

La plage était fermée, d'un côté, par un grand rocher, qui s'avançait dans la mer, et se terminait, à son sommet, par la pyramide sculptée du toit d'une pagode, dont le sanctuaire était taillé dans le roc même. La grotte dont parlait Naïk se creusait sous ce sanctuaire ; elle faisait peut-être partie du temple autrefois, puis la nature l'avait reprise, et, à coups de lames, la mer l'avait refaçonnée à son usage.

Naïk se chargea du soin des chevaux et, avant de s'éloigner, indiqua à son maître le chemin à suivre pour arriver à la grotte, dont l'entrée, de ce côté, était introuvable si on ne la connaissait pas.

Après avoir marché quelques instants, Bussy s'engagea dans l'entrebâillement d'une roche fendue en deux, sur laquelle on voyait des traces de sculptures, et d'inscriptions illisibles. Par ce chemin étroit et ardu, il arriva bientôt à la grotte qu'il cherchait.

Elle était haute et vaste encore, malgré les éboulements qui la comblaient par places ; toute tapissée de plantes grasses, et de lichens d'un gris argenté, veloutée de mousses d'un pourpre de sang ou couleur d'émeraude. Un jour étrange entrait du côté de la mer par une baie majestueuse frangée de lianes, à travers lesquelles l'azur de l'eau et la lumière jouaient délicieusement.

Le jeune homme avançait lentement, jouissant de l'exquise fraîcheur, aspirant le parfum sain des plantes

marines ; quand soudain, sans qu'il vît personne, une voix lui cria ces mots :

— Prends garde ! un gouffre est à tes pieds.

Bussy se rejeta en arrière ; il allait mettre le pied, en effet, dans le vide d'un puits carré, creusé au ras du sol. Mais qui avait parlé ? d'où venait cette voix sonnant dans les notes graves ? il lui semblait l'avoir entendue déjà.

Il regarda autour de lui et ne vit qu'un oiseau de mer qui était entré et qui s'enfuit avec un claquement brusque de ses ailes blanches.

— Merci à l'être invisible qui m'a donné ce précieux avis, dit-il, à moins que ce ne soit cet oiseau !

Un rideau de lianes s'écarta alors sur la paroi qui lui faisait face, et d'une sorte d'alcôve élevée, creusée là, sortirent deux longues jambes de la même couleur que le roc et d'une maigreur extraordinaire.

Elles s'agitèrent un instant, cherchant quelque chose; puis les orteils saisirent une corde qui pendait et le reste du corps suivit, glissa jusqu'au sol.

— Sois le bienvenu chez moi, homme, dit cet être dont les cheveux embrouillés cachaient presque le visage. Quand l'orgueil ne la motive pas, l'hospitalité est une des plus aimables folies des vivants !

— Le fakir Sata-Nanda !

— Comment ! tu me reconnais ?

— J'avais un si vif désir de te retrouver que je ne pouvais t'oublier ; j'ai le cœur si plein de reconnaissance pour toi !

— De la reconnaissance, pourquoi ? Je t'ai, en somme, dénoncé à tes ennemis.

— Oh ! tu sais bien, puisque tu sais tout, que même en me livrant tu me servais, et le conseil que tu m'as donné n'était pas d'un ennemi.

— C'est vrai, l'étrangeté de ta destinée m'intéresse, et j'ai voulu y aider un peu.

— Que ne donnerais-je pas pour savoir de toi la vérité ! dit Bussy en se rapprochant du fakir. Si tu savais combien tes paroles m'ont troublé ! Etais-je dupe vraiment des tours habiles d'un charlatan ? Non, l'intelligence qui resplendit dans tes yeux me dit que non ; mais alors, comment as-tu pu me reconnaître ne me connaissant pas ?

— A la cicatrice de ta blessure ; je la vois distinctement à travers ton vêtement.

Et Sata-Nauda, de son doigt maigre, toucha l'épaule du jeune homme.

— Elle commence ici, descend sur le bras jusque là et prend cette forme que je trace ; est-ce exact ?

— Comment peux-tu voir à travers l'habit ?

— Comme je vois à travers le temps et l'espace, par un pouvoir spécial, que j'ai acquis dans la méditation.

— Un pouvoir magique. ! Voilà ce que je ne peux croire.

— Est-elle magique la longue-vue qui approche jusqu'à tes yeux ce qui est hors de leur portée ? Bien des choses terrestres semblent impossibles et ne sont qu'inconnues. J'ai été, moi, sous un triple cercueil,

trois fois scellé, dans un tombeau, maçonné et recouvert de terre, enfermé pendant un an. Deux fois on avait moissonné le blé au-dessus de moi, et quand on descella le tombeau, quand on vit mes yeux se rouvrir, la foule se prosterna, le prince baisa mes pieds et me donna un tas d'or; et pourtant cette résurrection n'avait rien de magique. Je suis plus avancé que d'autres dans la science de la nature, voilà tout.

— Vraiment tu m'éblouis, dit Bussy, qui regardait avec admiration l'étrange fakir, dont les prunelles scintillaient comme des diamants noirs; science ou pouvoir, être si fort au-dessus des hommes et montrer si peu d'orgueil!

— De l'orgueil, pour avoir fait quelques pas de plus dans la prison commune! Mais ne t'imagines pas que je dis à tous ma vraie pensée; le troupeau humain ne la comprendrait pas; je lui laisse croire tout ce qu'il veut croire, et je m'amuse de ses surprises et de ses peurs.

— Merci de m'avoir jugé digne d'en savoir plus qu'eux. Mais, puisque tu vois l'avenir, dis-moi quelque chose encore sur ma destinée.

— A quoi bon? tu en sais assez. La vie perdrait tout intérêt si on la connaissait d'avance. Respire le parfum de la rose sans songer qu'elle s'effeuillera; enivre-toi des beautés du chemin en oubliant qu'il n'en est pas un qui n'aboutisse au désert.

— Ces paroles sont grosses de menaces.

— Pourquoi? N'est-il pas bon et nécessaire d'oublier qu'à toutes les issues, celle qui va sans compa-

gnon, nous guette ? La nature, sa complice, a mille ruses charmantes pour embellir la route, afin que la chaîne de victimes ne s'interrompe jamais. L'amour est le plus doux de ses pièges; tombes-y sans crainte: il est jonché de fleurs et a la forme d'un berceau.

— Tu sais donc pourquoi je suis ici ?

— Kama Déva est ton guide, mais cela je le devine. Donne-moi ta main et je saurai tout.

Sata-Nanda prit la main du marquis et ferma les yeux. Après un instant il se mit à sourire.

— Avec quelle rare facilité tu es devenu sorcier ! dit-il ; le hasard est ton allié ; ou, plutôt, non, ce n'est pas le hasard, c'est l'attraction de ton désir.

A ce moment, Naïk se coula par la fissure du rocher.

— Maître, dit-il, sans voir le fakir, elle est arrivée. Sa tente de soie pourpre est dressée près d'un bois de dattiers ; elle se repose : mais je n'ai pu apprendre dans quelle pagode elle se rendra.

— Elle en visitera plusieurs, mais la station principale est là-haut, dit Sata-Nanda, en montrant du doigt le plafond de granit.

En entendant cette voix, en voyant cet être étrange qui s'était assis par terre, la face entre les genoux, les mains sur les orteils, Naïk fit un bond, comme pour étrangler celui qui avait surpris leur secret ; mais le regard resplendissant du fakir l'arrêta net, comme s'il le fascinait.

— Cherchons la route pour nous glisser dans le temple, s'écria Bussy ; à tout prix, je veux la voir.

— Nous ferons mieux, dit Sata-Nanda, mais il faut séduire les brutes de là-haut.

— Quelles brutes ?

— Les brahmanes. La pagode, toute ruinée qu'elle est, fait fleurir pour eux des roupies, et ils la disputent aux chacals et aux serpents. C'est la seule où l'on officie encore. Mais l'avidité, de ces prêtres est sans frein, et, pour de l'or, nous en ferons nos esclaves.

— Aurai-je assez d'or pour cela ? dit Bussy en ouvrant sa bourse.

Le fakir tira Naïk par le bas de sa tunique blanche, et lui indiqua une grosse pierre, qui était une tête de dieu brisé :

— Déplace-la.

Naïk obéit, après avoir interrogé son maître du regard, la pierre démasqua une excavation qui apparut toute pleine d'or, de bijoux, d'armes précieuses, jetés là, pêle-mêle.

— Prends des mohurs plein tes deux mains, continua le fakir.

— Mais, dit le marquis, je ne veux pas que tu te dépouilles ainsi pour moi.

Sata-Nanda haussa les épaules.

— Ça, et les cailloux qui luisent sous les vagues, c'est tout un pour moi ; il doit y avoir encore de cet or dans d'autres coins.

— Comment, avec tous ces trésors, vis-tu dans un tel dénûment ? et pourquoi macères-tu ton corps à ce point ?

— Macérer mon corps ! jamais je n'ai eu cette pensée ; je l'oublie, voilà tout. La vie de l'esprit est tel-

lement supérieure que je néglige la carcasse. Trouve moi donc un palais plus frais et plus superbe que ma grotte, et d'ici je possède tout. Si tu savais comme je m'amuse, couché dans mes mousses marines et en apparence endormi ! j'assiste aux scènes les plus secrètes, aux drames et aux comédies du monde les plus inconnues ; je pénètre dans les harems les mieux gardés, je surprends l'intime pensée des vierges, je sais les trahisons des épouses ; et quelquefois je fais de longs chemins, si les êtres me sont sympathiques par leur beauté ou une grâce de leur esprit, pour prévenir un crime ou sauver un innocent.

— Comment cela est-il possible ? Tu nies la magie et tu fais des miracles.

– Non. Je me sers de lois naturelles encore ignorées. Sans un bout de voile, un ruban, n'importe quoi, ayant touché ceux qui m'intéressent, je ne peux rien ! Mon or me sert à acheter ces menus objets, que les eunuques et les serviteurs dérobent volontiers pour moi.

— Tu es prodigieux, vraiment, dit le marquis qui s'était assis sur un débris de colonne ; tes discours ont un charme si nouveau que j'oublierais tout à les entendre.

— Même celle que tu es venu chercher ici ?

— Oh ! non, pas elle. Si tu savais quels battements profonds traversent mon cœur à l'idée que je vais la voir !

— Je sais ; c'est un choc comme celui que cause un effroi subit ; ou, quand on manque de tomber dange-

reusement, on éprouve aussi une secousse analogue. Mais occupons-nous de notre complot ; les brahmanes sont prévenus d'une visite royale, car ils s'agitent là haut. Venez avec moi.

Sata-Nanda se leva et noua les Mohurs dans un lambeau d'étoffe, puis, d'une allure leste et gaie, il s'accrocha à des lianes pour atteindre un escalier rompu qui s'enfonçait dans l'obscurité.

Bussy et Naïk le suivirent.

— Prenez garde aux scorpions et aux chauves-souris, disait le fakir, nous sommes ici dans leur domaine.

Mais il faisait tellement obscur qu'il était impossible de se défendre de quoi que ce soit, et qu'on avait grand'peine à avancer. L'escalier, pris dans le roc, était étroit et formait des coudes brusques, dont Sata-Nanda, qui semblait voir dans l'ombre, avertissait ses compagnons ; et il poussait un petit sifflement bizarre qui faisait rentrer les bêtes dans leurs trous.

On déboucha dans une sorte de couloir où l'on y voyait relativement clair, et, après avoir marché assez longtemps, le fakir s'arrêta en faisant signe de garder le silence. Ils s'avancèrent dans une sorte de tribune, fermée par les méandres d'ornements appartenant à un bas-relief, derrière lequel ils étaient. A travers les jours ils aperçurent une salle immense, taillée dans le roc, où s'alignaient d'innombrables piliers trapus, tout fouillés de sculptures. La lumière tombait d'une trouée faite au plafond, qui s'enfonçait sous la pyramide vue de l'extérieur, et c'était comme une pluie brillante s'égrénant dans l'ombre souterraine et l'illuminant sans

la dissiper tout à fait. Autour de la salle, courait une frise, où des personnages, des singes, des serpents, s'enlaçaient, se poursuivaient. Sur les murs, divisés en compartiments par des moulures et des guirlandes, se groupaient des statues, plus grandes que nature, à la taille mince, coiffées de mitres ou de couronnes, occupées à des combats ; et au fond, dans le sanctuaire élevé de plusieurs marches, apparaissait, colossal, Vichnou, couché sur le serpent Ananta.

Le beau jeune homme, couleur d'azur, dieu de la mer, dont les quatre bras portent le trident, la conque dans laquelle on proclame les victoires, le disque et le sceptre, sommeille dans une pose gracieuse, sous le dais que forment les sept têtes du serpent. Sa tiare est toute garnie de perles ; il a au cou un grand collier en feuilles de toulaci, et un diamant magnifique brille sur sa poitrine ; de son nombril s'élance une tige d'or qui s'épanouit en lotus, duquel surgit Brahma avec ses quatre visages. La déesse Lackmi, agenouillée aux pieds de Vichnou, le contemple et attend qu'il s'éveille. A droite se dresse une grande statue du singe sacré Hanouman ; à gauche, de l'oiseau Garouda.

De nombreux serviteurs balayent le temple, avec des balais de feuillages consacrés, et accrochent des guirlandes fraîches aux colonnes ; les brahmanes, en robe blanche, circulent, surveillant le travail, et par une porte entr'ouverte, arrive un cliquetis de clochettes. Tout à coup, une bayadère passe sa jolie tête hors de la porte, demandant quelque chose ; un brahmane l'embrasse sur les lèvres, et elle se sauve en riant.

— Reste ici, dit le fakir à Bussy, tu es on ne peut mieux placé pour voir la pénitente, mais ne trahis pas ta présence, s'ils savaient leur temple profané par un mangeur de viande, ce serait un vacarme insupportable.

— Je ne bougerai pas plus qu'un homme de pierre, dit le marquis à voix basse.

Sata-Nanda s'était éloigné, et bientôt, sans qu'on sut par où il avait passé, il tomba dans le temple, au milieu des brahmanes, qui poussèrent des cris et s'enfuirent d'abord ; mais ils revinrent d'un air mécontent en reconnaissant le fakir.

— Pourquoi viens-tu nous surprendre ainsi ? dit l'un d'eux. Voudrais-tu entraver nos cérémonies par tes sorcelleries et nous souiller par ton contact ?

— Les souillures tiennent une bien grande place dans votre vie, dit Sata-Nanda en riant. Vous y croyez vraiment, comme s'il pouvait y en avoir d'autres que celles qu'infligent à l'esprit les pensées basses ou stupides. D'ailleurs, vous croyez aussi au remède, vous n'avez donc qu'à vous frotter d'ordures pour être aussitôt purifiés.

— Enfin, que nous veux-tu, audacieux démon ? demandèrent-ils avec une colère étouffée sous la peur.

Sata-Nanda secoua le paquet de Mohurs :

— Vous savez que je peux tout : mais je suis magnanime au point d'acheter ce que je n'aurais qu'à prendre.

— Inutile que les serviteurs entendent ce que nous avons à dire.

Les brahmanes s'étaient subitement radoucis, ils

entraînèrent le fakir et disparurent avec lui derrière la forêt de piliers.

— Que veut-il faire ? se demandait Bussy.

— Maître, dit Naïk, as-tu toute confiance dans cet homme extraordinaire ?

— C'est le sorcier que j'ai vu à Pondichéry, répondit le marquis, il est certain que je lui inspire de l'intérêt, je ne sais pourquoi, et son esprit est tellement supérieur que je le crois incapable de trahison. D'ailleurs, j'ai pour cet homme une irrésistible sympathie et je jurerais qu'il ne me veut que du bien.

— Voici les brahmanes qui reviennent.

Il y en avait un, plus grand que les autres, qui n'était pas là tout à l'heure. Il marchait avec beaucoup de majesté, et monta les marches du sanctuaire, tandis que les autres se rangeaient, en deux lignes, sur les degrés. Il tourna alors la tête vers la tribune.

— Comment ! c'est Sata-Nanda, ce brahmane ?

Et Bussy étouffa un rire en voyant la grimace, pleine d'espièglerie, qu'il leur jeta à la dérobée pour se faire reconnaître.

— On n'a pas idée d'un être aussi étrange, se dit-il ; il reste un an dans l'horreur du tombeau et en rapporte des gaîtés d'enfant. Mais quel peut être son projet en prenant ainsi la place de l'officiant ?

Les serviteurs avaient disparu, la salle était libre et jonchée de pétales de fleurs.

Tous les regards se tournèrent vers la baie, noire comme du velours, d'une porte, celle par laquelle la

reine allait entrer. Bussy y attachait les siens avec ce froid au cœur qui était une joie et une souffrance.

Elle parut, toute blanche et lumineuse sur le fond obscur, et s'avança lentement, avec un léger claquement de l'étroite sandale où posait son pied nu. Elle était comme accablée de langueur, abattue et découragée, et semblait venue là machinalement, l'esprit absent. Cependant, elle fit un effort, et, poussant un faible soupir, souleva ses mains, les paumes tournées vers le haut, jusqu'à ses tempes, pour saluer le dieu d'azur.

Sa beauté prenait, dans cet alanguissement, un charme nouveau et si touchant qu'à la voir le marquis sentait sa passion se fondre en tendresse et qu'il aurait pleuré en pensant que c'était à cause de lui, sans doute, qu'elle souffrait ainsi.

Une princesse la suivait, tenant ses regards attachés sur elle avec inquiétude, comme si elle craignait de la voir perdre connaissance.

— C'est Lila, dit tout bas Naïk.

La cérémonie commença. Des musiciens, vêtus de pagne couleur d'orange, s'étaient installés sur une estrade que supportaient des éléphants de pierre, et l'un d'eux se mit à frapper sourdement sur un tambour.

L'officiant offrit d'abord le sacrifice du Poudja: versant la poudre de santal, les grains de riz enduits de safran, le beurre liquéfié, le bétel et les fleurs.

Sata-Nanda semblait parfaitement au courant de ces rites, qu'il accomplissait avec une grande solennité.

Entre chaque offrande, il agitait une clochette de cuivre et élevait ses mains vers ses tempes pour saluer le dieu. Il lui présenta, dans un vase d'or, le breuvage composé de lait et de miel, puis déploya les somptueux vêtements, étendit les joyaux et les parures, faisant partie du trésor sacré.

Il récita ensuite les Manstrans, qui sont des prières très saintes que les brahmanes seuls connaissent. Il osa dire le plus puissant de tous, le Gaiatry, dont chaque syllabe a un sens secret, et qui, d'après les traditions a enfanté les Védas ; il eut même l'audace de prononcer l'indicible monosyllabe AUM, en se bouchant successivement l'une et l'autre narine.

Alors les instruments de musique retentirent et les bayadères entrèrent.

Elles étaient huit, d'une grande jeunesse, et toutes charmantes, dans leurs riches costumes bruissant de clochettes ; brunes de peau avec les joues d'un rose vif, les yeux longs, la bouche toute petite. A leur narine droite tremblait le moukouty d'or et de pierreries, grand anneau léger encadrant le sourire. Elles étaient frottées d'essence de santal et leur corps gracieux luisait comme du bronze, à travers la tunique de gaze, alourdie de broderies.

S'étant rangées en demi-cercle dans la nef, au pied des degrés, l'une d'elles s'avança et commença la danse sacrée, sorte de pantomime lente et expressive, tandis que ses compagnes, priant au nom de la reine, chantaient un hymne à Vichnou :

« O roi des dieux ! diamant bleu de la mer ! miel ex-

quis ! j'espère tout de ta grâce et je me jette à tes pieds.

« Tu absorbes mon cœur comme un fer rouge boit une goutte d'eau ; rends-le moi purifié, toi qui corriges mêmes les vertus.

« O rivages de la mer où dorment les oiseaux ! fleurs au calice noir ! abeilles dont le vol tinte comme des clochettes ! dites-lui de ne pas me plonger plus longtemps dans le fleuve où je deviens la proie du requin, dans le fleuve de la malice qui m'entraîne vers l'abîme des renaissances... »

L'une après l'autre, elles disaient un verset, puis remplaçaient la danseuse, qui chantait à son tour.

Après une interminable litanie, elles exécutèrent la cérémonie de l'aratty, pour délivrer la pénitente du mauvais regard. Une petite lampe, alimentée par du beurre clarifié, fut allumée et posée sur un plat d'or, et les bayadères, successivement, l'élevant à deux mains à la hauteur de leur tête, décrivirent plusieurs cercles autour de la reine.

Les danses finies, la reine ôta de son cou un magnifique colier de diamants et d'émeraudes, qu'elle offrit au dieu. Puis Lila s'approcha de sa maîtresse et lui dénoua les cheveux dont les lourdes boucles se déroulèrent comme des serpents noirs. Avec des ciseaux d'or, la princesse en coupa une longue mèche, dont elle forma une natte, que l'on posa, en offrande, aux pieds de Vichnou.

Alors Sata-Nanda fit un signe qui éloigna tous les assistants, et il resta seul en face d'Ourvaci et de Lila.

— Ma fille, dit-il en descendant les marches du sanc-

tuaire, peut-être désires-tu de moi quelques conseils particuliers ?

— J'en ai grand besoin, mon père, dit Ourvaci avec un accent désespéré ; la colère des dieux pèse sur moi, et tout ce que je fais pour les fléchir semble les irriter davantage. C'est en vain que je me traîne de pagode en pagode, que je multiplie les sacrifices et les offrandes ; ils sont inflexibles, et je suis à bout de courage.

— Peut-être, ne comprenant pas la cause de leur mécontentement, n'as-tu pas su le faire cesser ?

— Le saint brahmane Panch-Anan, mon vizir, ne sait plus que faire pour moi ; il doute de sa science et veut s'aider de ta sagesse. Il m'a remis pour toi cet écrit, qui t'apprendra la cause de ma peine. Prends-en connaissance, et assiste-moi.

Et elle remit à Sata-Nanda une feuille de palmier roulée. Celui-ci la déploya devant son visage et fit rapidement un signe des yeux, vers la tribune, pour indiquer que c'était le moment de prêter attention à ce qui allait se dire. Mais Bussy ne voyait que la reine et l'on eût plutôt arraché d'une source fraîche le pèlerin, sortant du désert, que son regard d'elle. Ce fut Naïk qui surprit le signe et écouta pour son maître.

Le fakir avait lu l'olle du vizir, qui ne lui apprenait rien qu'il ne sût déjà, cependant il mit la main sur ses yeux et courba la tête un moment, comme s'il réfléchissait profondément ; puis il dit lentement en regardant de nouveau l'écrit :

— Un homme, en te sauvant, t'a souillée par son

contact, et tu es, depuis lors, comme possédée par un démon, en dépit des purifications les plus solennelles. Il va sans dire que l'homme a été récompensé du service qu'il t'a rendu, qu'avant de laver la souillure tu as racheté le bienfait?

— Hélas ! il a refusé nos présents, et s'est enfui en nous jetant des injures.

Sata-Nanda leva les bras au ciel.

— Mais alors, dit-il, comment as-tu pu croire qu'aucune de tes prières serait agréée par les dieux ? Tu oublies donc que ce n'est plus à ton père et à ta mère que tu dois l'existence, qu'elle est un don que cet homme te fait ? aux yeux des dieux, qui sont la justice, la tache d'ingratitude qui est sur toi est pire que la souillure elle-même. Tout ce que tu entreprendras, avant de t'être acquittée envers ton sauveur, ne fera qu'aggraver ton mal.

La reine étendit les bras comme pour repousser ces paroles terribles, chancela, et poussa un faible cri. Lila la reçut, évanouie dans ses bras.

Un autre cri répondit à celui de la jeune femme, et sembla proféré par une des statues d'un bas-relief.

Le fakir s'approcha d'Ourvaci, darda sur elle un regard fixe, puis lui souffla sur le front ; elle rouvrit aussitôt les yeux et reprit connaissance.

— Qu'est-ce donc, ma fille, qui te désole à ce point ? dit-il. Nous savons maintenant le moyen d'apaiser les Dieux.

— Mais, dit la reine d'une voix altérée, si, dans ma

colère trop prompte, sans m'acquitter envers lui, j'avais fait tuer le barbare.

Le faux brahmane recula d'un pas et prit un air courroucé.

— En ce cas, dit-il, tu serais irrévocablement perdue, car tu aurais commis un parricide. En cette vie, tu ne trouverais plus de repos, et, descendant l'échelle des créatures, tu renaîtrais l'esclave de cet homme, condamnée à le servir de migration en migration, jusqu'à ce que, tombant au-dessous de l'humanité, tu sois devenue son chien.

Ourvaci s'affaissa à genoux, cachant son visage dans ses mains.

— Ne l'épouvante donc pas comme cela ! s'écria Lila avec colère, le barbare n'est peut-être pas mort, après tout. Notre envoyé n'est pas revenu et nous ne savons rien de lui !

— Comment ! elle avait vraiment ordonné sa mort ? dit Sata-Nanda. Se peut-il qu'elle ait été aussi mal conseillée! je croyais que l'illustre rajah Rugoonat Dat, dont la renommée s'étend au loin, glorifiait Bangalore de sa présence.

— Le saint pandit nous a quittés ; il s'est détourné de nous justement à cause de ce maudit étranger, dit Lila ; il ne partageait pas à son égard les pensées du noble vizir.

— Je l'aurais juré, dit Sata-Nanda, d'un ton sévère, il fallait suivre les avis de Rugoonat Dat.

— Comment savoir si ce barbare vit encore ? murmurait la reine en tordant ses belles mains. Qu'est

devenu notre Arslan ? Pourquoi ne revient-il pas ? Je t'en conjure, brahmane tout puissant, ne m'abandonne pas, secours-moi dans ma détresse.

— Il faudrait avoir un cœur de tigre pour ne pas te prendre en pitié, dit le fakir avec plus de douceur; écoute ce que, grâce à mon pouvoir magique, je puis faire pour toi : Ce soir, à l'heure mystérieuse où errent les fantômes, je me rendrai à ta tente, et là j'évoquerai, par de puissantes incantations, l'âme du barbare, s'il est hors de ce monde, et nous lui demanderons ce qu'il exige de nous pour apaiser ses mânes. S'il vit encore, et qu'il soit endormi, je l'invoquerai par une autre formule et, obéissant à ma volonté, il te dira ce qu'il veut de toi, pour te tenir quitte de la vie que tu lui dois.

— Sois béni, dit-elle, toi qui me tends la main pour sortir de l'abîme où ta colère m'avait plongée.

— Relève-toi, ma fille, et sèche tes larmes, qui me navrent comme si je voyais pleurer la lune. — Et se tournant vers Lila : — Emmène-la, princesse, et qu'elle se repose, jusqu'à ce soir, dans la douceur de l'espérance.

Et il mit au cou d'Ourvaci une guirlande de fleurs consacrées. La reine baisa les fleurs, salua la statue de Vichnou, et s'éloigna, en jetant au faux brahmane un radieux sourire.

Dès qu'elle eut disparu, Sata-Nanda releva d'un mouvement brusque la longue robe de brahmane, qui gênait ses mouvements, prit quelque chose aux pieds de l'idole et, avec une gambade d'écolier, s'élança sur un bas-relief, qui lui servit d'escalier pour

reprendre le chemin inconnu par lequel il était entré dans le sanctuaire.

— Eh bien ! dit-il, en retrouvant Bussy, n'est-ce pas parfaitement réussi ? as-tu compris ?

— Je crois que le maître n'a rien entendu, dit Naïk, son âme était toute dans ses yeux.

— Si ! si ! j'ai compris ! s'écria le marquis. Je la reverrai ce soir, grâce à toi ; sous forme d'une apparition, je pourrai m'approcher d'elle.

— Tu n'as compris que cela ? dit le fakir en riant ; c'est juste ! l'abeille ne prend de la fleur que ce qu'il lui faut pour son miel. Ainsi, toutes les malices et ruses ingénieuses de mon discours, perdues pour toi ?

— Si la moitié de mon sang peut servir à quelqu'une de tes expériences, prends le, dit Bussy.

— C'est convenu. En attendant, descendons chez moi ; ce lieu sombre, avec ses fades senteurs, me rappelle trop le sépulcre où j'ai moisi un an.

— Je ne partirai pas avant d'avoir dérobé un trésor que, fût-ce au prix de ma vie, je disputerai aux brahmanes, et à Vichnou lui-même.

— Crois-tu que mon cœur soit aussi desséché que ma peau, et ma cervelle pétrifiée au point qu'elle ne devine pas les plus folles pensées d'un amant ? J'ai dérobé l'offrande précieuse, j'ai commis pour toi le sacrilège, que les brahmanes trouveraient cent fois pire si j'avais pris le collier de diamants et d'émeraudes ; je l'ai, le trésor ; le voici !

Et, montrant à Bussy sa main fermée, il s'élança en courant dans l'étroit et noir escalier.

XXIV

L'ENDRA DJALIKA

— O ma reine! dit Lila, regarde la splendeur de cette nuit, elle enchante et rafraîchit l'âme. Au milieu du ciel, la coupe des dieux est maintenant toute pleine d'ambroisie, aucun n'y a encore trempé ses lèvres; aussi la lumineuse liqueur déborde, et il semble que des gouttes brillantes roulent nous faisant goûter, furtivement, au nectar d'immortalité. Hâtons-nous de jouir de ces instants, trop courts, car les dieux, altérés de délices, vont venir, de jour en jour, tarir l'ambroisie, jusqu'à ce que l'on ne voie plus que le demi-cercle argenté de la coupe vide.

— L'air tremble et vibre comme les cordes d'un luth, dit Ourvaci, on croit voir les feuillages à travers un cristal bleu, et les vapeurs diaphanes, qui flottent et traînent de tous côtés, font penser que les apsaras du

ciel viennent parfumer leurs voiles. en les posant sur les buissons de jasmins.

— On ne peut plus reconnaître les mouches lumineuses des gouttes de rosée, dont chaque rayon se fait un miroir, et qui ont elles-mêmes des rayons : elles brillent d'un si vif éclat que les étoiles en sont pâles de jalousie.

— Autrefois, de pareilles nuits m'emplissaient de joie, dit la reine, je m'enfuyais dans les jardins, légère comme un oiseau. Je courais à l'escarpolette, et m'élançant dans l'espace, les yeux demi-clos, voyant briller le ciel à travers mes cils, je croyais vraiment prendre mon vol. Ou bien, sur mon éléphant favori, suivie d'une troupe nombreuse, je m'enfonçais dans la forêt, et j'allais visiter quelque saint anachorète, qui me faisait songer à Bharadwâdja donnant l'hospitalité à Sita, quand elle suivait son époux Rama dans l'exil ; mais hélas, aujourd'hui, je n'ai plus ni joie ni courage, le sabre pèse à mon bras, et le rire blesse mes lèvres.

— Ce brahmane inconnu t'a réconfortée pourtant et il t'a promis le salut.

— Oui, son regard a fait couler en moi comme une onde rafraîchissante ; mais à mesure qu'approche l'heure où les fantômes errent à travers la nuit, je tremble et mes mains se glacent.

— Moi c'est une impatience, fiévreuse qui me fait trouver le temps long, dit Lila ; pourvu que je puisse le voir aussi, ne fût-ce qu'en fantôme, cet homme

auquel nous songeons sans cesse, comme au mal dont on va peut-être mourir !

— L'idée de le revoir, même en ombre, m'épouvante, moi. Ah ! Lila ne me quitte pas, reste près de moi à ce moment terrible, je suis capable de m'évanouir encore.

— O mon adorable guerrier, s'écria la princesse en riant, voilà que la craintive Lila doit t'assister et te donner un exemple de courage ! Sois tranquille, c'est moi qui serai le guerrier aujourd'hui, et je saurai tenir tête même aux apparitions. Mais, en attendant n'y songeons plus. Viens, faisons quelques pas. Le parfum des fleurs est tellement violent que j'en suis enivrée, comme si j'avais bu du jus de palmier.

Elles se mirent à marcher lentement, foulant l'herbe douce, regardant le ciel dont la clarté attirait invinciblement. Ourvaci s'appuyait à l'épaule de sa compagne et, peu à peu, elles s'éloignaient de leur tente, sans y prendre garde.

— Pourquoi dit-on que la lune est l'ennemi des amants ! demanda Lila les yeux au ciel.

— Peut-être parce qu'elle dénonce leurs rendez-vous.

— Eh bien, si j'en avais un, ce serait par une nuit claire comme celle-ci. Mais, hélas ! je n'aime personne, et je n'en ai pas à donner.

Elle poussa un long soupir, puis reprit :

— Dis-moi, reine, as-tu jamais aimé, toi ?

— D'amour ? Non.

— Ton fiancé ?

— Tu sais bien que je ne l'ai jamais vu ; ce mariage est une affaire politique, qui s'est tramée quand nous étions encore dans l'enfance, tous les deux.

— Mais tu sais qu'il est jeune et beau, et cela devrait suffire pour enflammer ton cœur.

— Mon cœur éprouve plutôt pour lui un peu de cette aversion que m'inspire la race de ceux qui nous ont conquis, et, sans l'obéissance que je dois à la mémoire du roi, mon père, je romprais cette union, que je retarde autant que possible.

— Allons, ce n'est pas de l'amour cela, et ce n'est pas de toi que j'apprendrai ce que je désire tant savoir.

— Qu'est-ce donc, folle et charmante amie, que tu es si curieuse d'apprendre ?

— Ah ! vois-tu, je voudrais savoir quelles sensations troublent l'âme lorsque l'on est amoureuse ; à quels signes l'on reconnaît que votre cœur vous est pris.

— Je ne saurais m'imaginer, en effet, ce que je n'ai jamais éprouvé, dit la reine.

— Moi, je m'imagine — mais si je me trompais !... — que c'est d'abord une obsession, allant jusqu'à la souffrance ; l'être aimé s'empare tyranniquement de l'esprit, en chassant toute pensée qui n'est pas lui ; son image est comme peinte sur vos yeux, son nom monte à vos lèvres sans cesse. Une inquiétude, une fièvre, vous tourmente à toute heure, et il semble qu'on soit dans l'impossibilité de vivre.

— Que dis-tu là ? s'écria la reine en riant ; tu me dépeins justement les sensations que fait éprouver la haine la plus violente.

— Vraiment ! dit Lila en jetant un regard furtif sur son amie, alors c'est cela que tu ressens ?

— C'est cela même.

— Pauvre naïve jeune fille que je suis ! dans quel danger je pouvais tomber ! Je me serais crue amoureuse, moi, si j'avais éprouvé un trouble semblable, et, me figurant entrer au ciel, je me serais jetée moi-même en enfer.

Tandis qu'elles causaient ainsi, marchant d'un pas distrait à travers la prairie et les buissons en fleurs, Bussy et Sata-Nanda, couchés sur la mousse, dans un bois voisin, attendaient aussi l'heure des fantômes. A quelques pas d'eux, Naïk, assis sur ses talons, surveillait d'un œil vigilant les alentours.

— Ah ! toi qui sais tout, disait le marquis au fakir, ne peux-tu donc lire dans son âme, et m'apprendre ce qui s'y passe ? D'où vient cette persistance de ce qu'elle appelle : la souillure ? quel est le sentiment violent, qu'elle prend pour une possession du diable, et qui ne lui laisse pas de repos ? Malgré moi, j'ai quelquefois un bien doux espoir en songeant à cela.

— Il est certain que l'amour est la source de ses sentiments, dit Sata-Nanda, mais un amour tellement troublé et empoisonné par l'horreur du sacrilège, qu'il est méconnaissable, même pour elle-même. Elle croit très sincèrement haïr, et, rien ne serait plus dangereux que de la détromper trop tôt ; elle éprouverait alors un tel désespoir et une telle honte qu'on ne sait à quel excès elle pourrait se porter ; pas plus que

ne cèdent à leur faim, ceux qui se laissent mourir devant des aliments impurs, elle ne céderait à son amour.

— Quelle torture de songer qu'un bonheur, supérieur à ceux que peuvent donner tous les paradis, serait à moi, sans les folles superstitions d'une religion que, de loin, je trouvais belle et qui me semble odieuse à présent !

— Les superstitions ont, comme les religions, une grandeur souveraine qu'il faut savoir admirer, même lorsqu'elles vous blessent, dit Sata-Nanta ; ce sont des forces mal dirigées, mais qui témoignent d'une façon merveilleuse de la supériorité de l'esprit sur la matière, de la toute puissance de l'idée. Tu le vois, même les rêves d'imaginations en délire courbent les rois, fanatisent les brutes, rendent héroïques les lâches ; ils sont plus forts que la mort, plus forts que l'amour.

— Ah ! ne m'ôte pas tout espoir, ne dis pas : plus fort que l'amour ! s'écria Bussy; car alors que ferions-nous ici ?

— Nous faisons de la magie, dit le fakir, nous nous servons justement d'une force imaginaire, pour attaquer la forteresse illusoire des croyances. Sauras-tu jouer ton rôle de fantôme ? Ne va pas te trahir au moins ; la supercherie découverte, nous serions perdus sans retour. Voici que la lune descend vers l'horizon, nous envoyant une lumière plus trouble, celle qu'il nous faut. Le moment approche. Ton cœur t'inspirera ce que tu dois exiger d'elle. Ne sois ni trop avide, ni trop généreux.

Naïk s'approcha en rampant et dit à voix basse :

— Deux formes, blanches et gracieuses, passent sur la lisière du bois. J'ai cru reconnaître la reine et la princesse Lila.

— C'est au mieux. L'endroit est on ne peut plus favorable à une évocation ; c'est ici, puisque le hasard le permet, que nous ferons nos sortilèges. Rentrez dans l'ombre du bois et ne bougez pas avant l'instant convenu.

Les deux femmes étaient maintenant tout près, on entendait le tintement léger des clochettes de leurs chevilles. Alors Sata-Nanda sortit du bois et s'avança.

En le voyant tout à coup, dans sa longue robe blanche et couronné de verveine, la reine poussa un cri et se sauva ; mais Lila la rejoignit et l'arrêta.

— Comment, dit-elle, tu as peur déjà ! Mais tu ne reconnais donc pas le saint brahmane de Vichnou ?

— Je suis folle, tu vois, tellement l'idée de ce qui va se passer tout à l'heure me bouleverse, répondit Ourvaci.

Et elle revint en hâte vers le faux brahmane, s'inclina devant lui et baisa le bord de sa manche.

— Manques-tu de courage, ma fille ? dit-il. Toi, qui sans trembler ordonnes la mort d'un homme, serais-tu faible au point de ne pas oser voir en face l'ombre de ta victime ?

— Non, mon père ; je ne serai pas lâche à ce point ; dussé-je mourir, je ne reculerai pas. D'ailleurs, ta présence me rassérène ; comme celle d'un saint, elle répand

autour d'elle une bienfaisante influence, je suis prête à tout ce que tu ordonneras.

— Je ne veux que ton bien en effet, dit le fakir, et tu n'as rien à craindre ici en aucun cas. Si le crime est accompli, si tu as chassé hors du monde celui à qui tu dois d'y être encore, la pénitence sera dure sans doute, et peut-être même le forfait impossible à racheter ; mais j'ai l'espoir que Vichnou, dans sa clémence, aura retenu le bras armé trop tôt, et que l'esprit qui nous parlera sera celui d'un vivant.

— Lila peut-elle rester près de moi ? demanda la reine qui, en dépit de sa volonté, pâle et tremblante, se soutenait à peine.

— Les rites magiques ne permettent pas qu'une troisième personne assiste à la cérémonie et, dirigée par un brahmane d'un pouvoir inférieur au mien, elle serait sans résultat ; mais, par bonté pour toi, et sûr de ma science, je permets ce qui est défendu, à la condition que ta compagne gardera le plus profond silence ; et, même, l'apparition sera visible pour elle.

— Ah ! merci, saint brahmane ! s'écria Lila, tu combles mon vœu le plus cher. Que ma langue soit offerte en sacrifice, si je dis un mot !

— Eh bien, l'heure est venue, dit le fakir ; restez ici, le lieu est propice, et gardez-vous de sortir du cercle que je tracerai autour de vous : les esprits invisibles, que mes appels vont attirer en foule, pourraient alors vous saisir et vous maltraiter. Quand la vision attendue sera devant toi, reine, tu l'interrogeras, car

nulle autre ne doit correspondre avec elle ; parle-lui avec douceur, ma fille, malgré ta haine ; à celui qui n'est pas magicien, les esprits ne répondent qu'à la prière.

— Je t'ai choisi pour mon gourou et je t'obéirai aveuglement, dit la reine d'une voix faible.

Sata-Nanda ouvrit un coffret qu'il avait apporté avec lui, y prit un petit sac, plein de cendre de santal et, la versant lentement, en disant tout bas des paroles, à quelque distance des deux jeunes filles, il les enferma dans un cercle blanc, dont la marque très visible se dessina sur l'herbe. Alors, il déploya un bouquet de plumes de paon, et, levant le bras au-dessus de sa tête, l'agita vivement, puis il se mit à parler, dans la nuit, à voix haute :

— Esprits errants qui attendez la renaissance ! esprits dégagés des entraves du corps ! vous savez que je possède l'Endra djalika (1), que je peux faire descendre la lune sur la terre ; que, sur mon ordre, les huit serpents, qui se tiennent aux huit coins du ciel, se mettraient à danser, qu'une montagne apparaitrait dans les airs, puis entrerait dans un grain de vamba. Vous savez que, si je le voulais, je soulèverais les sept mondes, et que j'avalerais les sept mers. Eh bien ! puisque vous savez que je peux tout, à quoi bon me résister ! Vous êtes mes esclaves, obéissez au premier ordre, n'allez pas feindre d'être sourds !

Sata-Nanda fit plusieurs tours sur lui-même, secouant toujours les plumes de paon. Son ombre paraissait

(1) La science magique

demesurée, sous la lumière de la lune, et l'on croyait voir des serpents s'y traîner.

— J'attends ! j'attends ! criait-il ; êtes-vous assez fous pour oser affronter ma colère ? Prenez garde, je vous ferai entrer dans le corps des chacals, dans le corps des corbeaux qui mangent la pourriture ; ne voyez-vous pas que je n'ai qu'à étendre le bras pour vous saisir et vous emprisonner, dans la forme des scorpions, des mille-pieds et des insectes les plus immondes ? Accourez, accourez, de tous les points de l'espace, poussez vers moi celui que je veux voir, celui qui m'échappe parce qu'il est trop nouveau dans le royaume des ombres et n'est pas encore soumis à ses lois. Ah ! vous vous cramponnez à la cime des arbres, vous me faites des gestes suppliants, vous vous enveloppez dans les feuillages ! Vous voulez donc que je rompe le sceau de ma fureur, et que je vous plonge dans l'abîme de la mer, pendant sept cent sept millions de siècles ?

Et il tournait, trépignait, se taisant par moment.

Dans les intervalles de silence, on entendait le tintement continu des cigales, et, plus loin, les cris, les miaulements, les plaintes des rôdeurs nocturnes. Des vapeurs flottaient, entre les arbres, glissaient à la lisière du bois avec des apparences de spectres. Dans le cercle magique, la reine et Lila se serraient l'une contre l'autre, toutes blanches et immobiles, respirant à peine, et leurs yeux agrandis croyaient voir, de tous côtés, la nuit se peupler d'êtres effrayants. Elles semblaient deux colombes, effrayées par un vautour, et,

quelquefois, le fakir glissait vers elle un regard et un sourire attendris.

— Ah ! vous voilà enfin ! reprenait-il, la peur vous a domptés. Mais pourquoi me faites-vous des signes négatifs ?... N'auriez-vous pas pu contraindre celui que je vous ai ordonné d'amener ?... Vous demandez que je vous donne une voix pour parler ; c'est inutile, je lis dans vos pensées. Vous dites qu'il n'est pas parmi vous, celui que je cherche, que c'est parmi les vivants qu'il respire. Alors je n'ai plus besoin de vous ; disparaissez, fuyez, évanouissez-vous, dispersez-vous dans l'espace ; je vous rends la liberté.

En entendant que le barbare n'était pas parmi les morts, Ourvaci eut un soupir de délivrance.

Sata-Nanda jeta les plumes de paon et prit une poignée de pavots qu'il répandit sur le sol.

— Hari ! Hara ! Brahma ! cria-t-il, et toi leur roi tout puissant, Indra ! entouré de l'armée des esprits célestes, souvenez-vous de mes longues pénitences, et du pouvoir que vous m'avez accordé sur les morts et sur les vivants. Envoyez vers moi Maïa, donnez-lui l'ordre de m'obéir comme à vous-mêmes. Et voici ce que je lui dis, à la douce déesse, à celle qui déploie son voile brodé de perles pour cacher à nos yeux les laideurs de la vie ; à l'Illusion consolante, à la souveraine des songes : Va, vers l'homme endormi que j'évoque, donne-lui ce rêve qu'il est près de nous ; qu'il y soit en effet, par la puissance de l'illusion, que son corps soit visible, sa parole vibrante, que sa pensée soit présente, comme si vraiment il était devant

nous. C'est ce que j'exige de toi, radieuse Maïa, moi ton égal par la force de la prière.

Le fakir prit un sachet sur sa poitrine, l'ouvrit, et jeta du côté du bois une poudre blanche, impalpable, qui s'éleva comme un nuage. Puis par trois fois il s'écria :

— Parais, Charles de Bussy !

Lentement le nuage se dissipa. Quand il eut disparu, Bussy était là, sous un pâle rayon de lune, la main sur la garde de l'épée, de profil, tournant la tête comme quelqu'un qui passe.

La reine avait reculé d'un pas, et restait comme fascinée, muette. Elle était dans l'ombre ; seul le léger voile lamé d'or dont elle s'était enveloppée, pour se préserver de la rosée, brillait autour d'elle, l'entourant comme d'un nimbe; une brise faible le traversait, s'imprégnant d'un parfum exquis, le portant jusqu'aux lèvres du jeune homme qui le buvait avec délices.

Ils oubliaient de parler. Elle terrifiée de la vision, lui frémissant d'émotion, et craignant de trahir, par le tremblement de sa voix, une faiblesse indigne d'un fantôme.

Ce fut un kokila, l'oiseau d'amour, qui dans la nuit se croyant seul, rompit le silence embaumé. Il fit sonner le cristal de sa voix, égrena des milliers de perles, lança les fusées de ses roulades ; puis se tut.

Bussy avait eu le temps de se remettre, de repren- un peu de calme ; il se décida à parler le premier.

— Pourquoi m'appelles-tu, toi qui ne veux que ma mort ? dit-il.

C'était la première fois qu'elle entendait cette voix,

dont le timbre, pénétrant et doux, avait un charme extrême, auquel s'ajoutait la bizarrerie de l'accent qu'elle imprimait à une langue ne lui étant pas habituelle.

Elle balbutiait, honteuse d'être obligée de répondre, ayant sur les lèvres des paroles hautaines qu'elle retenait, puisqu'il fallait parler avec douceur.

— Je rends grâces à Vichnou de n'avoir pas permis ta mort, qui me damnait, dit-elle enfin, mais je te demande grâce aussi; cesse de me poursuivre de ta colère, et de torturer mon âme par ton pouvoir magique.

— Je serais au désespoir de te causer volontairement le moindre mal, dit-il; ta souffrance ne vient pas de moi, c'est la conscience de ton injustice qui en est la source. Ton cœur est faussé par des influences funestes, et c'est malgré lui qu'il répond au dévouement par la haine.

— J'ai voulu reconnaître ton dévouement. Tu as repoussé mes présents avec dédain.

— Ce n'était pas des présents qu'il fallait, mais un mot reconnaissant; un sourire de toi, à ce moment, une fleur cueillie par tes doigts, m'eussent fait ton débiteur.

— Les dieux veulent que tu fixes toi même, aujourd'hui, la rançon de mon repos! dit-elle de plus en plus troublée.

— Aujourd'hui, je serai plus exigeant, car j'ai souffert, et je souffre plus que toi.

— Tu souffres, pourquoi?

— Pourquoi? Parce que ta beauté est une arme

terrible qui m'a, dès le premier instant, mortellement blessé. Pourquoi ? parce que, tandis que le poison de la haine te brûle, le venin de l'amour me dévore ; parce que je t'aime, douloureusement et follement, et que ton absence et ta haine me tueront plus sûrement que les assassins que tu m'envoies.

Ourvaci mit ses mains sur ses oreilles pour ne plus entendre, un flot de sang lui monta au visage, et elle serait tombée sans le bras de Lila qui la retint.

— Hélas ! murmura-t-elle, dans quelle jungle inextricable suis-je perdue ? Qu'adviendra-t-il de moi maintenant ? Les saintes paroles de l'amour me sont dites, pour la première fois, par une bouche qui les profane. Tout espoir est vain après ce que j'ai entendu ; ce qu'il réclamera équivaut à mon arrêt de mort.

— Pourquoi trembler ainsi, dit-il, toi dont la vie est ma conquête, et que j'adore comme mon enfant ? Ne sais-tu pas qu'un cœur épris est plein d'indulgence et de faiblesse ? Certes, puisque les dieux m'encouragent, je pourrais demander beaucoup, je pourrais te reprendre dans mes bras, qui n'auraient pas dû se rouvrir lorsqu'ils t'avaient saisie ; j'aurais droit d'exiger de toi une apparence d'amour, qui vaudrait plus encore que tous les bonheurs du monde ; mais je suis sans force devant ton angoisse, et j'aurai l'horrible courage de me détourner du ciel, pour ne pas te voir pleurer.

— Que demanderas-tu alors ? dit-elle d'une voix mourante, en attachant comme malgré elle son regard sur les yeux du jeune homme que la lune, en s'y mirant, faisait rayonner.

— Je ne veux de toi qu'un baiser, dit-il, mais cela je l'exige, je n'accepterai aucune autre rançon, et j'ai dit mes dernières paroles.

Bussy s'était exprimé d'une voix forte, contrastant avec l'expression émue et tendre de tout à l'heure ; un froncement de sourcil avait changé aussi l'air de son visage, devenu volontaire et impérieux ; la reine le revoyait maintenant tel qu'il lui était apparu, la première fois, pour l'arracher à la mort. Mais de nouveau un nuage de poudre s'éleva, et, quand il se fut dissipé, en parfumant l'air, la vision s'était effacée.

— Le charme est rompu, dit Sata-Nanda en se rapprochant. Vous pouvez sortir du cercle magique.

— Ah ! mon père ! s'écria la reine, j'étouffe de honte et d'indignation ; pour t'obéir, j'ai écouté ces horribles discours, je me suis laissée outrager, sans laisser éclater ma colère. Mais que vais-je devenir maintenant ? mon malheur est sans remède.

— Comment, ma fille, dit le fakir, tu n'es pas touchée de la douceur et de l'abnégation de cet homme ? Il m'a paru, à moi, comme un lion affamé qui se laisse émouvoir par les pleurs d'une gazelle, et la laisse échapper.

— Quoi ! tu me conseillerais de lui accorder ce qu'il demande ?

— Sois heureuse qu'il attache tant de prix à si peu de chose.

— Mais je ne m'appartiens pas, mon fiancé aurait droit de me reprocher une pareille faute.

— Dérober un baiser à celui qui partagera son

amour, entre toi et les deux cents femmes de son harem, me semble un crime assez léger. Réfléchis cependant, ma fille ; consulte ton guide ordinaire, le saint vizir Panch-Anan, et ce que tu auras décidé, fais-le savoir au jeune étranger ; tes assassins ont su le trouver ; tu sauras lui faire parvenir ta réponse. J'ai fait ce que je pouvais pour toi. Je te laisse libre à présent d'achever l'œuvre, comme tu l'entendras.

— Merci, saint gourou, dit-elle ; je suis pénétrée pour toi de gratitude ; je suivrai ton conseil en prenant l'avis de Panch-Anan. Je t'en prie, reconduis-nous jusqu'à ma tente, je suis brisée, et la nuit est pleine d'épouvante.

Quand elle fut étendue sur les coussins, débarrassée de ses parures, que les servantes se furent retirées, et qu'on eut placé les gardes autour de la tente ; à l'éclat voilé des lampes, la reine, se soulevant sur un coude, regarda Lila, qui n'avait pas dit un mot, et se tenait accroupie sur un genou, les regards rivés au sol.

— Eh bien, princesse, qu'as-tu donc ? dit-elle, après l'avoir considérée un instant avec surprise, est-ce que le brahmane, en te commandant le silence, t'a ravi pour jamais la faculté de parler ?

Mais Lila tourna vers la reine un regard trouble, qui semblait ne pas voir, et ne répondit rien.

— Que se passe-t-il donc en toi ? Es-tu malade ? Je te trouve toute changée.

Et Ourvaci, inquiète, se leva vivement et courut à son amie, qu'elle entoura de ses bras.

— Je ne me trompais pas, tes yeux sont pleins de larmes ; qu'as-tu donc enfin ? Est-ce la terreur que t'a fait éprouver cette scène magique qui te met dans cet état ?

— Ce que j'ai, dit Lila en secouant ses larmes ; ce que j'ai, j'ose à peine te le dire. C'est que je suis perdue à jamais ! Je demandais tout à l'heure à quels signes on reconnaît l'amour. Je le sais maintenant.

— Que veux-tu dire ? Deviens-tu folle ? s'écria la reine en se relevant vivement.

La princesse cacha son visage dans ses mains et courba la tête, les épaules secouées par des sanglots. Ourvaci laissait tomber sur elle un regard dur, qui finit par s'amollir, cependant, devant cet orage de larmes. Elle s'agenouilla près de Lila et lui prit les mains.

— Voyons, dit-elle, j'ai mal entendu, tu n'as pas voulu dire que tu es amoureuse du barbare.

— C'est cela que je suis forcée d'avouer, s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée. Ah ! pourquoi ai-je voulu le voir ? Je suis mortellement punie de ma vaine curiosité.

— Il m'est impossible de croire à un pareil malheur, dit la reine après un silence ; comment se pourrait-il qu'en un instant un être que tout désigne à ton mépris, t'ait fait perdre l'esprit à ce point ? moins qu'un être même, une ombre !

— Il faut le temps d'un éclair à la foudre pour vous réduire en cendres, et l'on ne peut rien pour l'éviter.

— Laisse-moi m'imaginer que tu t'abuses, que tes nerfs surexcités te font croire à l'apparence d'une folie passagère, que tu oublieras demain.

— Que ne donnerais-je pas pour oublier, car mon malheur est complet, puisque je n'ai aucun espoir d'être aimée et que c'est toi qu'il adore !

— Qu'oses-tu dire, Lila ? Si vraiment un pareil amour, pire que la peste et que la lèpre, était en toi, au lieu de le cacher et de l'étouffer dans ton cœur, tu proclamerais ta honte ?

— Je n'éprouve pas de honte à aimer un homme, qui m'a paru plus aimable qu'aucun que j'aie vu jamais. Si je croyais son cœur libre, j'irais vers ce mortel, aussi beau que Rama-Tchandra, et je lui dirais : J'ai des jardins et des palais embaumés, des éléphants et des esclaves nombreux, des pierreries et des étoffes précieuses ; si ma personne plaît à tes regards, prends-moi pour ta femme ou comme ta servante. — Oh ! non, je n'ai pas de honte, je n'ai que de la douleur !

— Hélas ! dit la reine, ce magicien a jeté un charme sur toi, et c'est ma faute ; dans mon trouble, j'ai oublié de lui offrir un présent.

— Le seul magicien c'est Kama-Déva, dit la jeune princesse, il ne faut accuser nul autre que lui.

— Si je n'avais vu tes larmes, je croirais que tu te moques. Comment veux-tu que je puisse admettre que toi, une brahmine comme moi-même, tu songes, sans horreur, à t'allier à un tchandala, moins que cela encore, qui te ferait perdre ta caste et te mettrait au dernier rang des êtres.

— Tu le sais, j'étais une des élèves préférées de saint pandit Rugoonat Dat, et beaucoup de mes erreurs

se sont fondues à la chaleur de sa parole ; il m'a fait comprendre que la noblesse du cœur et de l'esprit est plus précieuse que celle que donne la naissance, et j'ai reconnu avec lui qu'un soudras, qui porte sous son front l'intelligence, vaut mieux qu'un brahmane stupide et avide de richesses.

— Vraiment, ce Rugoonat Dat infestait ma cour de ses idées sacrilèges, s'écria la reine avec colère, et je suis bien aise qu'il l'ait quittée. Si je n'avais pas pour toi une affection de sœur, qui m'entraîne à une faiblesse coupable, après ce que je viens d'apprendre, je ne pourrais pas te garder près de moi ; mais j'entends qu'il ne soit plus parlé de cette démence.

— Si tu ne m'avais pas interrogée, tu n'aurais jamais su mon secret, dit Lila ; mais tu n'en verras plus rien, il me consumera en silence, comme un incendie qui couve dans un palais, sans rien trahir à l'extérieur. Mais viens te reposer enfin, je suis vraiment criminelle de te priver de sommeil, quand tu tombes de lassitude.

Elle reconduisit la reine à son lit mœlleux et, pour l'endormir, lui caressa la plante des pieds avec une plume de francolin.

Les beaux yeux d'Ourvaci se fermèrent bientôt ; le sourcil irrité se détendit, et un souffle calme et léger entr'ouvrit les lèvres. Alors Lila, avant de refermer la moustiquaire de gaze, avec un sourire étrange, attacha sur la reine endormie un long regard, plein de malice et de finesse.

XXV

PONDICHÉRY

Le canon ! Les gueules de bronze crachant leur hurlement de haine et de mort, à travers la nature splendide.

Un cercle de fer enferme Pondichéry ; du côté de la mer, c'est une flotte formidable ; du côté de la terre, une armée.

Presque en même temps que le danger qu'elle annonçait, une nouvelle terrible est arrivée de France. On avisait le gouverneur de l'Inde qu'une expédition des plus sérieuses contre Pondichéry avait été décidée par l'Angleterre, qui expédiait huit vaisseaux de guerre et onze transports chargés de troupes, sous le commandement de l'amiral Boscawen.

Ce n'était plus la lutte, inégale encore, mais dont on espérait cependant triompher, que l'on redoutait auparavant ; on allait se trouver en présence de forces, supé-

rieures à tout ce qu'on avait vu jusque-là dans les mers de l'Inde. Et qu'envoyait-on à Dupleix pour tenir tête aux ennemis, pour soutenir l'honneur de la nation ? de l'argent, des troupes, des munitions ? Non, on lui donnait simplement le conseil, presque dérisoire, de faire bonne contenance ?

Un moment, atterré par ce coup terrible, Dupleix songea, malgré lui, aux grands suicides antiques, Mais il avait vite relevé le front, et juré de défendre, avec ses faibles ressources, et jusqu'à son dernier souffle, cette ville qu'on lui a confiée et qui, sous les plis du drapeau de la France, est un morceau de la patrie. Alors, avec son énergie ordinaire, il a préparé la défense, veillé à tout, rendu à tous la confiance et le courage. Grâce à ses fonderies, qui travaillent sans relâche, il a une artillerie très forte et a pu armer, tout autour de la place, quantité de redoutes et d'ouvrages avancés, qui, disputés pied à pied, donneront beaucoup à faire aux assiégeants, avant qu'ils aient attaqué le corps même de la place.

Maintenant, on se bat au village d'Ariancopan où est établie la principale redoute.

L'endroit est admirable avec ses bois épais, pleins de fraîches perspectives et sa claire rivière encaissée entre des rives touffues ; mais, aujourd'hui, la fumée et l'odeur de la poudre cachent les fleurs et troublent leurs parfums.

Croyant n'avoir devant eux qu'un ouvrage de peu d'importance, les Anglais se sont avancés, la veille, avec une confiance funeste, essayant l'assaut du fort,

sans échelle ni matériel. Ils ont payé cher leur imprévoyance. S'apercevant trop tard de leur erreur, sous un feu terrible, ils se sont vus forcés de reculer, laissant sur le terrain beaucoup de leurs meilleurs soldats et plusieurs officiers. A présent ils reviennent en force, et entreprennent, dans les règles, le siège du village fortifié. Mais ils montrent moins d'entrain déjà, et de sûreté; la perte du major Goodere, le plus expérimenté de leurs chefs, les affecte beaucoup, non sans raison, ceux qui le remplacent ont déjà montré leur incapacité : au matin, on s'est aperçu qu'une batterie, établie la nuit, a devant elle un bois, qui lui masque l'ennemi. Les Français ont salué d'éclats de rire cette bévue incroyable, et ils chantent une chanson moqueuse dont on entend le refrain entre les décharges:

Marlborough s'en-va-t en guerre.

L'amiral Boscawen est le petit-neveu du célèbre Marlborough; c'est même à cause de cette haute naissance que, malgré sa jeunesse — trente-six ans à peine, — il a obtenu la faveur, presque unique, du double commandement de la flotte et de l'escadre. Les soldats français ont appris, on ne sait comment, cette parenté et leur plaisir est de rythmer le combat sur cet air connu.

Et la mousqueterie crépite, l'artillerie tonne, supérieure du côté des Français, mais nourrie et puissante dans la riposte.

— A la bonne heure! s'écrie Paradis en pointant lui-même une pièce, ceux-ci ne tournent pas les talons, comme les Maures, au premier mot qu'on leur dit;

c'est plaisir de se battre contre eux et il y a de l'honneur à les vaincre. Vois-tu, mon fils, continue-t-il en s'adressant au canonnier, quand une pièce anglaise allonge le cou, oppose-lui-en trois pour lui rabattre le caquet.

— Monsieur l'ingénieur en chef, crie une estafette qui passe à cheval, le commandant Law ordonne d'aller bouleverser les travaux de l'ennemi, et vous prie de diriger la sortie, avec le capitaine de Bussy, que je cours prévenir.

— Entendu !

Bussy est au poste le plus avancé, de l'autre côté de la rivière, près d'une batterie, qu'on vient de construire là, et qui prend l'ennemi en enfilade. On ne se voit pas, on ne s'entend pas dans la fumée et le vacarme, l'estafette est obligée de mettre sa bouche contre l'oreille du marquis et de lui hurler l'ordre du commandant.

Peu après les volont aires, précédés de leur capitaine, sortent du nuage, en même tenps que les dragons, conduits par Paradis, s' élancent et traversent la rivière. Les Anglais font bonne contenance d'abord ; mais l'impétuosité et la vigueur de l'attaque les font plier, et bientôt ils abandonnent les retranchements, pris d'assaut, et aussitôt bouleversés de fond en comble.

— Allons ! je n'ai pas de chance, s'écrie Paradis en riant ; encore des gens qui se sauvent !

En effet, cette contagion terrible qu'on appelle panique s'est emparée des assiégeants qui, malgré les efforts des officiers, s'enfuient en désordre.

Seul un jeune enseigne, à force d'énergie et d'intrépi-

dité, est parvenu à retenir le peloton qu'il commande; il se replie en bon ordre, sans cesser de se défendre, devant Bussy qui le repousse vivement : ici c'est une retraite, non une fuite.

— Kerjean, reconnaissez-vous ce jeune homme ? crie le marquis à son ami qui se bat à quelques pas de lui.

— Ma foi non, dit Kerjean, je ne l'ai jamais vu.

— Vous ne vous souvenez pas ? ... à la porte de Madras, ce jeune fou armé d'un pistolet ?

— Ah ! c'est juste ! et voilà le grand garçon jaune qui le suivait d'un air si pitoyable. Il est encore très comique sous l'uniforme.

— Je disais bien que nous avions tort de laisser aller cet enfant, et il nous échappe encore; le voici hors de portée.

— N'importe, notre victoire est complète, dit Kerjean, nous avons fait beaucoup de prisonniers, et presque tous parmi les chefs. Les troupes reviennent au retranchement, pleines d'enthousiasme.

Le commandant Law ramenait une capture importante, un officier d'une figure pâle et digne dont l'habit écarlate était tout chamarré d'or; c'est le major Lawrence, un homme déjà illustre, qui ne voulant pas fuir avec ses soldats, est resté seul au milieu des ennemis, et s'est laissé désarmer.

— C'est étrange, n'est-ce pas, disait le commandant Law, cette ressemblance de noms entre le captif et son vainqueur ?

Les assiégés étaient tout heureux de leurs succès;

ils pouvaient espérer garder le fort d'Ariancopan, ce qui mettrait leurs adversaires dans un grand embarras ; ils les sentaient hésitants et indécis, et remarquaient qu'ils refaisaient les retranchements détruits avec une lenteur extrême.

Quelques jours après cette sortie heureuse, tout le monde était à son poste dans le village et aux tranchées, surveillant le travail de l'ennemi, le démolissant à mesure et harcelant les travailleurs ; quand, tout à coup, un fracas épouvantable éclata au milieu d'eux, faisant trembler le sol et envoyant vers le ciel une gerbe de feu qui retombe en pluie de débris. Le fort oscille un moment, puis s'écroule, et une panique emporte vers la ville beaucoup de ces héros d'hier.

Lorsque le silence s'est fait, de longs cris et des gémissements le remplissent. Les officiers se précipitent vers les ruines fumantes, jonchées de blessés et de morts. Qu'est-il arrivé ? Une horrible catastrophe, dans laquelle les Anglais ne sont pour rien : deux charriots de poudre viennent de sauter dans le fort, qui n'existe plus, et cent hommes sont morts ou hors de combat.

D'entre les décombres sortent d'affreux hurlements, des plaintes faibles ; mais il y a encore des explosions partielles, l'on n'ose pas approcher.

Une consternation muette fige tous ceux qui échappent au désastre.

— Est-ce que vous allez laisser mourir vos camarades sans rien tenter pour les sauver ? crie Bussy qui vient d'arriver, à ses volontaires ; si vous étiez capa-

bles d'une pareille lâcheté, je briserais mon épée pour ne plus être votre chef.

Et, le premier, il court aux ruines, écarte de ses mains les pierres brûlantes, qui écrasent la poitrine d'un blessé. Ses hommes l'ont suivi sans hésiter. Bientôt les blessés et les morts sont couchés sur des brancards et emportés vers la ville.

Paradis est hébêté de désespoir. Il fait sonner la retraite, pour abandonner la redoute, qui n'est plus tenable ; mais Bussy s'élance vers lui et lui saisit les mains.

— Je vous en conjure, ne donnez pas cet ordre, s'écrie-t-il ; réfléchissez ! Il faut garder le village et réparer tant bien que mal les dégâts.

— Mais c'est impossible ! dit l'ingénieur, que ferions-nous de cette ruine ? D'ailleurs, de La Touche s'apprête à faire sauter ce qui reste des remparts.

— Retenez-le ; ne faites rien sans prendre l'avis du gouverneur. Mais où est donc le commandant Law ?

— A la ville, où il conduisait les prisonniers.

— Eh bien, laissez-moi, avant d'agir, aller, de votre part, consulter Dupleix.

— Soit, hâtez-vous.

Mais Paradis n'est pas convaincu, il hoche la tête, tandis que Bussy monte à cheval et part au galop.

Dans la ville, qu'il traverse comme un ouragan, c'est une terreur et un désespoir indescriptibles ; le bruit de l'explosion a attiré tous les habitants dehors, la nouvelle est connue déjà, sous des versions diverses, et ceux qui ont des parents ou des amis dans l'armée,

courent, avec des cris et des pleurs, pour reconnaître les morts et les blessés. Au palais, Bussy ne trouve aucun serviteur et est obligé d'attacher lui-même son cheval à une colonne. En quelques bonds il gravit le grand escalier sonore, à rampe de fer ouvragé, et arrive, hors d'haleine, dans le cabinet du gouverneur dont la porte est ouverte. Un soldat est là qui lui raconte l'évènement funeste.

— Monsieur, dit Bussy d'une voix haletante, Paradis a l'intention d'abandonner Ariancopan. J'espère pourtant avoir obtenu de lui qu'il n'agisse pas sans votre avis.

— Qu'on garde la redoute à tout prix, s'écria Dupleix ; sa perte entraînerait l'abandon de tous les autres ouvrages.

— Je cours porter cet ordre, dit Bussy.

Mais au moment où il va sortir, le bruit de plusieurs explosions éclate, et fait frémir les vitres.

— Trop tard ! de La Touche vient de faire sauter les remparts.

— C'est un malheur, capitaine, dit le gouverneur, après avoir réprimé un mouvement de colère ; je vous remercie d'avoir essayé de l'éviter. Mais surtout qu'on ne se laisse point abattre, rien n'est perdu. Je vais voir par moi-même ce qu'il reste à faire.

Bussy redescend l'escalier lentement, respirant une minute, essuyant son visage qui ruisselle de sueur.

Derrière lui une porte s'est ouverte. Quelqu'un le suit d'un pas léger, et une forme blanche se laisse glisser le long de la rampe.

— Mademoiselle Chonchon ! dit le jeune homme, qui s'arrête et se découvre.

Comme il l'avait oubliée, cette belle jeune fille, qui sans doute ne l'oubliait pas, lui ! Qu'était devenu ce beau projet, conçu un soir de bal, d'arracher son cœur à la passion qui le brûlait, pour le donner à cette enfant, qui l'eût rafraîchi dans un calme amour ? Il n'y avait plus songé.

Elle était bien pâle et charmante en ce moment, avec ses grands cils qui palpitaient, respirant avec peine, dans une émotion qui semblait la suffoquer.

— Ah ! c'est bien vous ! balbutia-t-elle, vivant ! Je vous savais là-bas, et j'ai eu si peur que j'ai cru mourir. Je vous ai vu traverser la cour, mais si vite, que je n'étais pas sûre ; alors je n'ai pu y tenir, j'ai voulu savoir. Ah ! que je suis heureuse que ce soit vous !

Bussy, un peu gêné, mais touché de cette émotion, regardait Chonchon avec un sourire affectueux ; appuyée du dos sur la rampe, elle s'y tenait des deux mains comme si elle eût craint de tomber ; elle semblait un peu honteuse maintenant, mais enchaînée à cette place par un charme qu'elle ne pouvait rompre.

— Je suis tout fier de la sympathie que vous daignez me montrer, mademoiselle, dit-il enfin, mais bien mortifié de paraître devant vous accommodé comme me voilà ; vraiment, il valait mieux mourir que d'être vu si fort à mon désavantage. Je dois avoir la figure noire comme celle d'un charbonnier et je ne sais où cacher mes mains tant elles sont horribles.

Ses mains, une de ses coquetteries, étaient en effet

couvertes de brûlures et souillées de sang et de poudre.

— Mais vous êtes blessé ! s'écria la jeune fille qui retrouva ses forces et se rapprocha de Bussy.

— Non, dit-il, ce sang n'est pas le mien.

— Ces brûlures sont bien à vous ; je vous en prie, laissez-moi vous panser.

— Ce n'est rien du tout, dit-il, ne vous moquez pas.

— Y songez-vous ? et si le mal s'envenime, vous ne pourrez plus tenir votre épée. Venez, venez ! N'est-ce pas le devoir des femmes, en temps de siège, de soigner les blessés ?

Bussy, craignant de manquer de courtoisie, suivit Chonchon, sans se faire prier davantage. Alors elle courut devant, le guidant vers son appartement à elle. Mais elle le laissa dans un charmant petit salon de forme ovale, tout tendu de rose.

Elle revint bientôt, portant tout un attirail de chirurgien, et suivie d'une jeune Indienne, de douze ans à peine, qui semblait une statuette de marbre noir ; elle tenait une aiguière et une grande coupe de cristal.

Chonchon avait une expression sérieuse et attendrie, en déployant des bandes et en préparant toutes sortes d'onguents, qui amusait le marquis ; il souriait en la regardant et tendit ses mains de bonne grâce. L'Indienne les inonda d'eau parfumée pour laver tout ce sang et les brûlures apparurent : quelques-unes profondes, surtout dans les paumes, assez cuisantes maintenant pour arracher au jeune homme de légers mouvements nerveux.

— Comme vous souffrez !

— Mais non, pas du tout, c'est seulement la poudre qui pique un peu.

Alors, avec la plus grande délicatesse, elle entreprit de lui enlever ces grains noirs qui saupoudraient les plaies, mais elle était tellement troublée d'être si près de lui, que ses jolis doigts tremblaient et devenaient malhabiles.

Par moment elle s'arrêtait et fermait les yeux.

— Ah! disait-elle je vous fais mal; à cette idée des frissons me courent partout.

— Je vous jure, je n'ai d'autre mal que celui que vous cause cette niaiserie, que deviendriez-vous donc, trop sensible infirmière, s'il vous fallait soigner une vraie blessure?

— Le désir de sauver le blessé me donnerait des forces, j'espère.

Et elle prolonge le pansement, mettant de la charpie, des bandes qu'elle roule lentement. Lui, un peu étourdi de chaleur et de fatigue, la regarde faire, pris d'une vague somnolence; il pense qu'il faudrait partir, que cela dure trop et qu'en un pareil moment il devrait être à son poste. Mais il la sent si heureuse de l'avoir là, chez elle, dans cette apparence d'intimité, il est si évident qu'elle l'aime, qu'il ne peut s'empêcher d'avoir compassion d'elle et n'ose pas la quitter brutalement. C'est charmant d'ailleurs ce salon de jeune fille, ouvrant sur une vérandah, pleine de fleurs, avec son clavecin de laque verte, festonnée de guirlandes de roses, la harpe debout à côté, et le métier à broder, près de la corbeille, d'où débordent les soies de couleurs fraîches.

Un intérieur doux et coquet, témoignant d'une vie heureuse, pleine de loisirs, qui deviendrait le sien s'il le voulait; l'idée qu'il ne le veut pas lui fait pousser un soupir.

Chonchon a entouré le pansement d'un taffetas noir. Maintenant, c'est fini; elle a beau multiplier les épingles, il ne reste rien à faire; il va la quitter pour retourner à de nouveaux dangers. Cette pensée que peut-être elle ne le reverra plus, qu'elle peut apprendre tout à coup qu'il est tué, la fait pâlir et lui remplit les yeux de larmes. Elle se mord les lèvres pour s'empêcher de pleurer.

— Merci mille fois, mademoiselle, dit-il en s'inclinant sur la main de la jeune fille qu'il porte à ses lèvres, vous m'avez à tel point comblé de vos bontés, que j'en suis tout confus.

— Donnez-moi souvent de vos nouvelles, n'est-ce pas ? dit-elle d'une voix presque indistincte.

Et, de la porte, elle le regarde s'éloigner, atteindre l'escalier, et là se retourner encore pour la saluer avec un bon regard.

— Ma foi, j'ai été fort sot, se dit-il, tandis qu'il traverse de nouveau la ville en galopant, une femme, m'ayant fait comprendre aussi clairement qu'elle a du goût pour moi, serait mortellement fâchée de ma réserve; mais elle, dans sa candeur virginale, n'y songe même pas. Pauvre enfant! comme elle était pâle et tremblante, prête à s'évanouir; j'aurais dû la soutenir dans mes bras et la consoler d'un baiser. Je ne l'ai pu. Un baiser! Il me semble que je dois garder mes lèvres

pures, pour celui qui est mon plus cher espoir, tout ce que je regretterai de la vie, si je suis tué sans l'avoir eu.

Le cheval ne galopa plus, n'étant plus excité par son cavalier, tombé dans une rêverie, et dont l'esprit était parti bien loin; bien loin de la pauvre Chonchon qui pleure dans le salon rose.

XXVI

LE SIÈGE

Dupleix passe à cheval sur les remparts, et au-dessus de sa tête le vol sinistre des obus siffle et bourdonne.

Voilà bien des semaines que les Français sont enfermés dans Pondichéry, sans que les assiégeants, malgré tous leurs efforts, soient encore parvenus à rien gagner sur eux ; mais aujourd'hui les Anglais s'agitent d'une façon extraordinaire, il semble qu'ils se préparent à tenter un assaut décisif. C'est pourquoi le gouverneur fait au pas le tour de la ville et, s'arrêtant parfois, l'œil à la longue-vue, surveille attentivement les mouvements de l'ennemi. Quelques officiers marchent derrière lui en silence.

Dans la rade, aussi près que le fond le permet, trois navires anglais sont embossés et lancent leurs projectiles ; mais la grande houle empêche la précision du

tir, tandis que les canons de la place ripostent avec la plus grande sûreté. Cependant les obus tombent nombreux dans les rues désertes, et voici que tout à coup le gouverneur est presque repoussé par un groupe de soldats et de cipayes qui fuient, terrifiés par une bombe arrivant sur eux; les officiers qui suivent Dupleix voient le danger que court leur chef, lui crient de se garer; mais lui, tranquillement, s'avance vers le projectile dont l'explosion le couvre de fumée et de poussière.

Quand le nuage s'est dissipé, il se tourne vers les soldats immobiles de surprise et d'inquiétude, et leur dit en souriant :

— Vous voyez bien, enfants, que cela ne fait pas de mal.

Puis il continue sa route, suivi d'acclamations et de vivats.

Il arrive bientôt au bastion Saint-Joseph, du côté opposé à la mer. Là il s'arrête, et s'approche d'une embrasure pour interroger plus longuement les préparatifs de l'ennemi.

— Décidément, messieurs, dit-il après un instant, en se retournant vers les officiers, ce n'est pas une feinte, les Anglais prononcent l'attaque du côté du marais et des terrains inondés, qui nous sont une si bonne défense à cet endroit ; ils ont l'idée, sans doute, que cette boue les protégera contre nos sorties et semblent oublier qu'elle est aussi infranchissable pour eux que pour nous, et qu'il s'y embourberont. Ils mènent activement les travaux, mais ne leur laissons pas don-

ner avec tant de facilité leurs coups de pioche, ayez la bonté de transmettre l'ordre aux dragons, avec d'Auteuil et Paradis, aux grenadiers de La Touche, et à Bussy avec ses volontaires, de sortir, et de leur courir sus en contournant le marécage.

Et il reste là, tandis qu'on prépare et qu'on exécute le mouvement, dont il veut suivre des yeux la fortune.

Il voit bientôt la colonne se déployer hors des murs, puis se partager en deux divisions, qui circulent entre les tranchées. Elles prennent chacune leur route vers l'ennemi, se dissimulant dans les plis de terrains, derrière des bois. Pendant de longs moments elles disparaissent aux yeux de Dupleix, puis il les revoit, et de nouveau les perd de vue.

Mais voici qu'il pousse un cri de douleur et de colère : la division la plus forte fait fausse route, elle a pris le plus long, le plus mauvais chemin.

— Que font-ils, les malheureux ? Qui donc les guide ? s'écrie-t-il avec désespoir. Leur artillerie va s'embourber, et l'ennemi les apercevoir bien avant qu'ils puissent tenter le moindre mouvement offensif.

Des sonneries de trompettes se font entendre dans le camp des Anglais, qui rassemblent en hâte toutes leurs forces; et quand les Français, à grand'peine, sont sortis du mauvais pas, ils ont devant eux toute l'armée ennemie.

Alors, des deux côtés, éclate un feu terrible, dont le nuage enveloppe et dérobe bientôt le combat. Ne pouvant plus voir, Dupleix écoute ; il reconnaît bien la voix, plus proche et plus haute, de ses canons, et ils aboient ferme, sans relâche.

Par instant une déchirure du nuage laisse à découvert un détail de la bataille: un cavalier qui passe en gesticulant, quelques soldats redressant une pièce qui, en reculant, a perdu son aplomb ; ou bien, une épée, haute dans la main d'un chef, et jetant une lueur; puis de nouveau la cotonneuse et molle muraille, impénétrable, se referme.

Mais voici que le canon se tait subitement du côté des Français ; on n'entend plus qu'une fusillade irrégulière, qui se rapproche.

— Ils se replient, pense Dupleix ; que pourraient-ils faire en effet contre toutes les forces anglaises ?

Et il se penche, tendant l'oreille, inquiet, car il y a certainement du désordre dans cette retraite ; un grand trouble, en tous cas, et inexplicable, car l'ennemi ne poursuit pas, et même cesse bientôt le feu de ce côté. La colonne revient. Dupleix la voit sortir du nuage et se hâter vers la ville, par le bon chemin cette fois ; il quitte alors son poste d'observation et galope vers le bastion Sans-Peur, par lequel rentrent les soldats.

Déjà ils arrivent, par groupes tumultueux, noirs de poudre, saignants, mais plus attristés qu'effrayés.

Dupleix s'est arrêté, le cœur serré par un pressentiment, il n'ose pas interroger, mais il lui semble que l'on murmure un nom autour de lui, celui de Paradis.

— Paradis, prisonnier ? s'écrie-t-il, en s'avançant vivement.

On détourne la tête, personne ne répond, et voici que des pas durs et réguliers sonnent sur les dalles ; quatre soldats paraissent, portant sur des fusils

entre-croisés, un homme recouvert d'un drapeau.

Le gouverneur saute à terre et s'élance vers lui :

— Blessé !

Il écarte les plis du drapeau et prend la main inerte et tiède encore de Paradis. Tout le monde s'est découvert, et garde un silence profond.

— Mort !

Ce mot lui déchire les lèvres ; il veut douter encore pourtant, appuie sa main sur ce brave cœur qui ne bat plus ; puis, avec des yeux troublés de larmes, il contemple longuement son vieil ingénieur qu'il aimait tant, si fidèle, si dévoué et qui le comprenait si bien. On ne voit pas la blessure qui l'a emporté, une balle au cœur sans doute ; il a l'air de dormir, bien pâle cependant, et pour la première fois, lui qui avait gardé ses riches couleurs même sous le climat de l'Inde.

Mais Dupleix, violemment, refoule sa douleur. Il ne faut pas que le mouvement de trouble et de désarroi que vient de causer cette mort se prolonge davantage.

— Soldats, dit-il, le malheur qui nous frappe est bien cruel. Mais il faut subir courageusement la triste loi de la guerre. Celui qui nous quitte, riche de gloire, était notre plus précieux auxiliaire, et la place, il est vrai, va rester sans ingénieur. Eh bien, c'est moi-même qui le remplacerai. J'ai par bonheur quelque savoir en mathématiques et j'ai étudié dans ma jeunesse la fortification ; je puis donc me charger de la direction de la défense et je ne faillirai pas à ma tâche. Que les justes larmes que vous arrache la perte de ce héros ne vous fassent pas oublier votre

devoir. Songez à vos frères, engagés en ce moment même avec l'ennemi, et, par votre retraite trop prompte, dont vous ne leur avez même pas donné avis, ayant sur les bras toute l'armée anglaise. Hâtons-nous de protéger leur rentrée, et que nous n'ayons pas, par notre faute, à déplorer de nouveaux malheurs.

C'est Bussy qui commande la seconde division, et, ne connaissant pas le sort de la première, il a continué à s'avancer.

Le jeune officier est magnifique au feu ; plein d'emportement et en même temps de sang-froid, avec un coup d'œil si juste, et une si prompte décision, que ses hommes ont toute confiance en lui et le suivent aveuglément.

Il a réussi à s'emparer des huttes, à chasser l'ennemi de la tranchée qu'il devait emporter, et à jeter la confusion dans les rangs des Anglais, qui ont aussi à déplorer la perte d'un officier de valeur : le capitaine Brown. Bussy se maintient dans l'emplacement conquis, jusqu'au moment où il voit des forces considérables s'élancer pour le reprendre. Devinant alors que l'autre colonne a essuyé quelque revers, il ordonne la retraite, et, malgré un feu très meurtrier, se replie sans désordre. Au moment où un détachement va sortir de la ville pour se porter à son secours, les volontaires y rentrent en bon ordre, rapportant les blessés et les morts.

Bussy s'est arrêté sur la place, qui s'arrondit à l'intérieur des murs, devant le bastion, pour voir défiler ses hommes ; son cheval saigne d'une légère blessure.

Cette partie de la ville n'est pas encore atteinte par les obus ; aussi les habitants s'y portent-ils en foule, avides de nouvelles.

Parmi eux, deux femmes, soigneusement voilées sous le costume musulman, cherchent activement à se frayer un chemin pour approcher le plus possible des soldats, et même, avec beaucoup d'adresse, se glissent à travers l'encombrement tumultueux de cette armée et de ces canons qui rentrent. Un grand noir, qui les suit à quelque distance, peut à peine les rejoindre.

Elles parviennent à gravir les marches d'un petit portique qui précède une maison ; de ce point elles dominent la place, qu'elles parcourent rapidement des yeux. Elles aperçoivent bientôt ce qu'elles voulaient voir, car l'une des deux femmes pousse un léger cri !

— Le voici ! dit-elle à demi-voix, vivant, sans blessure. Ah ! que je suis heureuse d'être venue !

Chose étrange, cette musulmane a parlé français, et elle raconte à sa compagne qu'elle a fait un vœu, pour protéger des jours qui lui sont chers, le matin même, dans la chapelle des capucins. Elle semble avoir bien peur d'être reconnue, malgré son voile, surtout quand Dupleix paraît sur la place et se dirige vers le capitaine des volontaires, avec lequel il cause quelques instants.

— Mon père ! murmure-t-elle en se jetant vivement derrière une colonne.

— Es-tu bête, cousine, crois-tu qu'il va te reconnaître à travers l'étoffe ? Regarde-moi donc ? Est-ce

que, si tu ne le savais pas, tu devinerais que ce paquet de chiffons est Louise de Kerjean ?

— C'est vrai, dit Chonchon en riant : deux yeux dans un sac !

— D'ailleurs, nous ne faisons pas de mal.

— Nous serions joliment grondées cependant si on savait notre escapade. Ah ! les femmes sont bien à plaindre ! ajouta-t-elle en soupirant. Est-ce que c'était possible de rester dans cette incertitude, et n'ai-je pas souffert mille morts aujourd'hui ? Se battre n'est rien, mourir non plus. Mais être là, derrière une fenêtre, inactive, dans une attente horrible, crispée par une angoisse que rien ne calme, se disant à chaque déchirement de mitraille : Est-ce ce coup là qui l'a broyé ? Voilà ce que le cœur est incapable de supporter.

Louise reprit en souriant :

— Tu vois là, devant toi, intact, celui pour qui tu tremblais si fort, réjouis-toi donc au lieu de retourner à ta souffrance.

— Je suis heureuse, oui, dit Chonchon, mais j'ai peur pour demain, et puis je voudrais entendre sa voix, lui parler. Crois-tu que ce n'est pas aussi une torture d'être obligée de taire et de cacher, comme une honte, ce que je voudrais crier sur les toits ?

— Ah ! ma pauvre Chonchon, dit Louise, je suis vraiment effrayée de voir à quel point tu te laisses subjuguer par ce sentiment, sans savoir même si celui qui te l'inspire le partage.

— Comment le savoir ? Est-ce que je puis le lui demander ? Voilà encore une chose qui serait désho-



norante, et il est tellement réservé qu'il n'y a pas espoir de le deviner, s'il ne veut pas qu'on le sache.

— Pourquoi le cacherait-il ?

— Pourquoi ? Parce que j'ai des millions et qu'il n'a que son épée. Je pense à cela bien souvent, pour me consoler de sa froideur.

— Si tu te trompais pourtant ? Tu ferais bien de préserver ton cœur, tandis qu'il en est temps encore.

— Est-il temps ? Je crains que non. Depuis que ce perpétuel danger plane sur lui, je ne me possède plus. Si les choses étaient restées dans l'état ordinaire, je serais peut-être parvenue à étouffer ce feu naissant ; cette guerre, c'est l'ouragan soufflant sur l'incendie, et je crois bien qu'il n'y a plus rien à sauver. Mais ne me fais pas parler, laisse-moi le regarder pendant les quelques minutes où je peux le voir.

— Le fait est qu'il est charmant, dit Louise ; je crois que, s'il s'avisait de me rendre des soins, je serais capable d'oublier pour lui Monsieur de Moracin.

— Il n'est pas comme les autres, n'est-ce pas ? Il a quelque chose de fier et de supérieur, et pourtant si simple, et si jeune quand il sourit. Mais quelles sont donc ces deux personnes qui s'approchent de lui et qu'il accueille si familièrement ?

— Cet Indien, et ce tout jeune homme qui baise la main du capitaine avec beaucoup d'effusion ? Mon frère m'a souvent parlé d'un page amené de France, ce doit être lui ; j'étais curieuse de le voir.

— Il est bien joli, on dirait une fille.

— C'est justement ce que je pensais, on dirait tel-

lement une fille, que je crois bien que c'en est une.

— Une femme près de lui ! une femme amenée de France ! s'écria Chonchon d'une voix altérée. Je t'en prie, suivons ces gens-là, je veux savoir la vérité.

— Mais je dis cela sans en être sûre ; ne fais pas de folies au moins, reprit Louise en retenant son amie par la main.

— Songe donc, ma chère, si cela était vrai, c'est dans ce cas qu'il faudrait me guérir à tout prix. Je veux voir de près ce page, il le faut absolument.

Et Chonchon descendit vivement les degrés du portique, se rejetant dans la foule.

— Voyons, tu n'as pas l'idée de couper la colonne en marche et de nous faire huer par les soldats, dit Louise en retenant de force sa compagne. Attendons au moins que le défilé soit fini. Le page ne s'en ira pas tant que son maître sera là.

Chonchon, fiévreuse et impatiente, se haussait et se baissait, tâchant de voir à travers la foule, de ne pas perdre de vue le groupe qui l'intéressait.

— Ah ! dit-elle, l'Indien s'inquiète de la blessure du cheval ; Monsieur de Bussy met pied à terre.

— Et toute la troupe est rentrée, dit Louise, voilà qu'on ferme les portes, la foule va se disperser. Sois prudente, au moins, ne va pas te trahir.

— Ne crains rien, je veux voir seulement. Viens, viens, le capitaine est parti, et le page s'éloigne avec l'Indien qui emmène le cheval.

On pouvait circuler sur la place maintenant ; elles se hâtèrent, toujours suivies du noir, impassible, et

elles furent bientôt sur les talons de ceux qu'elles suivaient. Ils avaient pris une large rue et marchaient assez vite en silence.

— Comment nous y prendre pour faire parler ce page ? disait Chonchon. A le voir ainsi de dos on ne peut rien conclure, sa démarche est assez celle d'un garçon.

— Elle s'y est étudiée sans doute, dit Louise ; moi je trouve les pas trop petits et trop pressés, les hommes font des enjambées plus longues.

— Je t'en supplie, trouve quelque chose, ils vont entrer dans quelque maison, nous échapper, et je ne saurai rien.

— Attends, j'ai une idée ; mais que pensera-t-on de soi-disant musulmanes parlant français ?

— On pensera ce qu'on voudra.

— Allons, alors.

Louise de Kerjean détacha de son cou une chaînette d'or qui attachait un médaillon et fit rapidement quelques pas qui la portèrent à côté du page.

— Monsieur, dit-elle, n'est-ce pas vous, par hasard, qui avez perdu cet objet ?

Et elle lui tendait le médaillon et la chaînette dans sa main ouverte.

Le jeune page s'arrêta et porta vivement la main à son cou.

— Ah ! se dit Louise, il a un médaillon.

— Non, madame, ce n'est pas à moi, dit-il, je vous remercie de votre obligeance.

— J'ai bien cru cependant le voir tomber sous vos

pieds, c'est peut être aux personnes qui marchent devant vous.

— La rue est vide !

Et le jeune page examina les deux femmes avec un commencement de surprise ; il rencontra le regard noir de celle qui ne parlait pas, attaché sur lui avec une fixité étrange, par l'entrebâillement du voile. Intimidé, il abaissa ses cils sur ses jolis yeux bleus et devint subitement tout rose, puis il eut un sourire, qu'il retenait à grand'peine, parce que l'idée lui était venue d'une bonne fortune. Alors il fit un grand salut et s'échappant, rejoignit en courant son compagnon.

— Qu'en penses-tu ? dit Louise.

— Je ne sais, la voix est bien d'une femme ; mais cet embarras et cette timidité sont plutôt d'un adolescent.

— Vois un peu comme il se retourne pour nous regarder ; il a cru vraiment que nous voulions le séduire.

— Au fait, si c'est un homme, il a raison de mal penser de nous, dit Chonchon, mais c'est bien une femme, va, je le sens à la haine qu'elle m'inspire et au sentiment affreux, qui doit être la jalousie, que sa vue a fait naître en moi. Ah ! que j'ai bien fait de garder mon secret ! je voulais tout avouer à ma mère ; par bonheur je ne l'ai pu.

— C'est vrai, je t'ai quittée ce matin au moment où tu te rendais près d'elle pour tout lui dire. Qu'est-il donc arrivé ?

— Impossible de la voir. Il paraît que les Anglais



ont pendu un de ses espions et elle était très contrariée et très occupée de cela. D'ailleurs depuis le commencement du siège, elle n'a plus même le temps de m'embrasser. J'aurais pourtant bien besoin de sa tendresse, pour me consoler un peu.

— Voyons, dit Louise, ne désespère pas si vite ; ce page, après tout, n'est peut-être qu'un innocent jouvenceau : rentrons vite, et tâchons de savoir quelque chose par mon frère, que sa blessure au pied, quoique légère, force à garder la chambre.

Depuis qu'il avait fallu s'enfermer dans la ville, le gouverneur habitait, avec sa famille, l'ancienne résidence de ses prédécesseurs, qu'on appelait « le vieux jardin ». C'était moins vaste et moins somptueux que le nouveau palais,

Les jeunes filles, après avoir ôté leurs voiles et rafraîchi leur visage empourpré de chaleur, montèrent à l'appartement de Kerjean, au troisième étage.

— Comment se porte monsieur mon frère ? dit Louise en entrant.

— Il se porte parfaitement, mais menace de périr d'ennui, répondit en bâillant le jeune homme, qui était allongé sur un sopha, un livre à la main. Ah ! cousine, c'est gentil de venir voir un pauvre reclus, ajouta-t-il en tendant la main à Chonchon.

— Allez-vous mieux ?

— Je ne souffre nullement ; mais le chirurgien me défend de faire un mouvement, c'est pourquoi je ne me précipite pas pour vous offrir des sièges.

— Nous nous les offrirons nous-mêmes, dit Louise.

— Avez-vous des nouvelles ? La sortie ? a-t-elle réussi ? Le feu m'a paru terrible. Savez-vous si Bussy est revenu ?

— Nous avons vu le capitaine.

— De loin, ajouta Chonchon.

— Il était sain et sauf et causait avec un jeune page qui nous a donné beaucoup à penser.

En disant cela, Louise regardait attentivement son frère, et surprit un imperceptible mouvement. Cependant, il dit d'un ton très indifférent :

— Le page, pourquoi cela ?

— Pourquoi ? tu ne le devines pas ? tu n'as jamais eu de soupçons ?

— Des soupçons ?

— Tu n'as jamais eu l'idée que ce page est une femme ?

— Florian, une femme ! s'écria Kerjean avec une surprise assez bien jouée.

— Parfaitement, dit Louise, et je crois même qu'elle est assez de ton goût, car je ne suis pas dupe de tes airs innocents. Regarde-moi donc sans rire. Tu vois bien, tu ris.

— Je ne ris pas du tout, s'écria Kerjean, qui parvint à garder un air sérieux. A-t-on idée de ces petites filles qui vous inventent de toutes pièces un roman extraordinaire ? Elles rendraient des points à M. de Voltaire, ma parole d'honneur ! et seraient capables de faire pendre un saint.

— Quelle ardeur à te défendre ! dit Louise avec un rire moqueur. Petit frère, tu mens très mal ; donne-la

donc ta parole d'honneur, que tu ne sais rien.

— La parole d'honneur n'a rien à faire ici ; d'ailleurs si Bussy a des secrets, cela le regarde et nous n'avons rien à y voir.

— Ce n'est plus un secret pour personne, car tout le monde parle du page mystérieux.

— Qui, tout le monde ? demanda le jeune homme avec impatience.

— Les officiers. Le commandant Law est même très amoureux et veut enlever le page.

— Enlever Marion ! s'écria involontairement Kerjean.

— Là ! voici le secret avoué, avec le nom de la donzelle ! dit Louise qui se leva en battant des mains. Quelle folie d'essayer de lutter avec une femme qui veut savoir quelque chose !

Chonchon avait baissé la tête et mis la main sur ses yeux.

— Si vous m'avez fait commettre malgré moi une impardonnable indiscrétion, dit Kerjean avec humeur en regardant sa cousine, vous me forcez aussi à deviner un autre secret, que vous auriez, je crois, préféré garder.

Chonchon se leva vivement.

— Mon cousin, dit-elle, j'espère que vous ne serez pas trop sévère pour notre vilaine curiosité et que vous n'avez pas l'idée que nous sommes capables d'abuser de cette découverte.

Mais elle était si troublée qu'elle balbutiait, toute pâle, avec un bourdonnement dans les oreilles ; elle

s'appuyait d'une main au dossier du fauteuil, n'osant pas avancer.

— Remettez-vous, ma bonne Chochon, dit-il doucement, c'est moi qui suis une bête d'avoir dit malgré moi ce que je voulais taire ; vous serez plus adroite que moi et ne parlerez à personne de ceci. J'ai confiance dans votre loyauté. Maintenant, si j'ai dit une méchanceté que je ne pensais pas, pardonnez-moi et oubliez-là comme je l'oublie moi-même. Mais attention, ajouta-t-il en prêtant l'oreille, quelqu'un vient et ce doit être Bussy, je reconnais sa façon de monter l'escalier, parlons d'autre chose.

— Qu'est-ce que tu lisais ? dit Louise.

— La dernière tragédie de M. de Voltaire.

C'était Bussy, en effet, qui venait prendre des nouvelles de son ami.

— N'est-ce pas enrageant ? s'écria le blessé en serrant la main du capitaine, d'être là, cloué par une égratignure, tandis que les autres se battent ? Mais qu'y a-t-il ? vous êtes tout triste.

— Notre brave Paradis est mort, dit Bussy ; une affreuse nouvelle, n'est-ce pas ?

— Paradis ! s'écria Kerjean consterné ; que dit mon oncle ?

— Votre oncle est admirable comme toujours, il relève les courages, soutient et guide tout le monde ; c'est l'âme de la défense ; mais il ne se ménage pas assez : pour rassurer les poltrons il brave les obus, risquant de se faire tuer sans profit, et, si nous le perdions, tout serait perdu.

— Mon Dieu ! s'écria Chonchon, qui tomba en sanglotant dans le fauteuil, j'oubliais mon père !

— Pardon, mademoiselle, je suis brutal, dit Bussy, mais j'exprime là une crainte qui nous oppresse tous. Vous qui avez tant de pouvoir sur lui, dites-le lui, je vous en prie, à votre cher père, dites-lui, en notre nom à tous, que nous le supplions de ne plus s'exposer ainsi ; qu'il le promette par amour pour vous.

— J'y vais tout de suite, dit Chonchon, qui cachait dans son mouchoir son visage bouleversé.

Elle s'enfuit, et Louise après elle.

Kerjean ne parla pas de ce qui les occupait tout à l'heure ; d'ailleurs, d'un mot, Bussy l'avait rejeté bien loin de ces frivoles questions. Il l'interrogea sur la sortie, sur les opérations prochaines.

— Le bombardement commencera cette nuit ou demain matin, dit Bussy ; les Anglais auront terminé leurs tranchées ; mais, comme, grâce au marais qui les empêche d'approcher, elles sont établies à sept cent cinquante toises du chemin couvert, leur feu n'aura pas beaucoup d'effet. Cet amiral Boscawen est peut-être un bon marin, mais, par bonheur pour nous, il n'a aucune expérience des sièges. La nuit dernière ils se sont avancés, sans le reconnaître, dans un petit bois où nous étions en embuscade, et nous avons pris les canons que le détachement conduisait des vaisseaux au camp. Et vous, ajouta-t-il, ne savez-vous rien de l'extérieur ?

— Nous sommes admirablement renseignés, dit Kerjean. Madame Dupleix a des espions même parmi

les cipayes anglais : elle en a partout, et d'une fidélité incroyable. Voici les plus récentes nouvelles : le Nabab Allah-Verdi a promis un renfort de deux mille cavaliers à nos ennemis.

— Comment ! malgré le traité de paix signé avec nous ?

— Oh ! les traités n'ont aucune importance pour ces gens-là, quand leur intérêt est de les rompre. Et puis Marlborough a fait, paraît-il, des cadeaux magnifiques ; cela joint au doux espoir d'être vengés de la honteuse défaite que nous leur avons infligée, c'est plus qu'il n'en fallait pour décider les Maures à trahir. Ceci est la mauvaise nouvelle. La bonne, c'est que nos vaisseaux, au nez de messieurs les Anglais, sont parvenus à jeter trois cents hommes de renfort dans Madras.

— A la bonne heure ! Madras en état de tenir, c'est un grand souci de moins pour Dupleix. Mais je vous quitte à présent, ami, car je ne m'appartiens pas. Ayez patience, et à bientôt.

Le lendemain, dès que le jour parut, le bombardement commença, en effet, avec une violence formidable. Les Anglais, voyant leur faute, avaient élargi leur attaque du côté du nord, et les coups portaient maintenant en plein sur le bastion Saint-Joseph et la porte de Valdaour. Dupleix y courut aussitôt, ordonna de renforcer encore l'artillerie sur ces deux points et, comme les sacs de terre manquaient, il fit blinder avec des troncs de cocotiers les escarpes qui s'écroulaient.

Pas un instant le tir des remparts ne se ralentit.

Boscawen avait démasqué tous les canons qu'il pouvait concentrer contre la forteresse ; partout il avait trouvé des feux doubles des siens. Pendant trois nuits, sans un instant de répit, l'affreux tapage continua, la place reçut plus de vingt mille projectiles. En dernière ressource, les assiégeants firent approcher les vaisseaux de second rang, à cinq cents toises de la ville, et de là ils crachèrent leur mitraille.

— Abritez-vous de ce côté, dit Dupleix ; ne répondez pas, et laissez-les faire leur vacarme.

Il n'eut d'autre résultat en effet que de tuer une pauvre vieille femme malabare qui passait dans la rue.

Devant le peu de succès de leurs efforts, les Anglais perdaient décidément courage, on intercepta une lettre de l'amiral qui montrait de la fureur ; les espions et les déserteurs parlaient de la levée du siège. Dupleix cependant s'attendait à une attaque désespérée et il faisait rentrer prudemment les canons des batteries trop avancées ; quand, dans la quatrième nuit, on vint lui annoncer que les Anglais enlevaient le matériel de siège, et se repliaient vers le fort Saint-David.

— Ne les laissons pas déménager comme cela, sans leur dire un mot d'adieu, s'écria le gouverneur plein de joie.

On se lança à leur poursuite, on les harcela, on mit le feu au camp qu'ils abandonnaient, et, au matin, on on aperçut les dernières files de l'arrière-garde, s'éloignant en hâte, et les vaisseaux prenant le large (1).

La brise qui les poussait porta alors jusqu'à eux,

(1) 6 octobre 1748.

chanté par toute une armée, le refrain narquois, qui avait tant agacé l'amiral et les soldats, pendant ces cinq semaines de siège :

Marlborough s'en va-t-en guerre,
Mironton tonton mirontaine !...

XXVII

CONFIDENCES

— Parions, cousine, que, si je le veux, je fais cesser, par quelques mots, cette grande tristesse qui vous accable depuis bien des jours.

— Je ne suis pas triste, mon cousin, dit Chonchon, en mordillant rêveusement le bout de son éventail.

— Non, pas du tout ; vous êtes même d'une gaieté extraordinaire, et les invités de mon oncle s'en apercevront tout à l'heure. Je parie encore que vous ne leur direz pas un mot, et ne pourrez même pas sourire.

— Je suis un peu incommodée.

— Oui, je connais cela, la migraine, ou les vapeurs ; mais je n'y crois pas, et je sais bien ce qui vous chagrine.

— Mon cousin, vous vous parjurez : vous aviez promis d'oublier la méchante idée que vous aviez eue.

— C'est par affection pour vous que je manque à ma parole, dit Kerjean ; je ne peux pas vous voir ainsi, changée, pâlie, les yeux éteints et tout absorbée dans une idée noire ; je reveux ma Chonchon, gaie et insouciante.

— Mais je suis comme toujours, je ne vous comprends pas.

— Allons ! pourquoi manquer de confiance ? A notre âge, une seule chose est capable de nous faire tristes ou heureux, et c'est mal de renier ses plus chères pensées.

— Je ne pense à rien, je vous jure.

— Pourquoi donc votre éventail tremble-t-il ainsi dans vos mains ?

— Ah ! vous êtes d'une indiscrétion !... dit la jeune fille en refermant son éventail avec tant d'impatience qu'une des branches d'ivoire se brisa.

— Voyons, ne vous fâchez pas ; je suis comme le médecin qui, sûr de vous guérir, insiste pour vous faire avaler sa potion, et je vous guérirai de force. Voici ce que j'ai à vous dire : Il a été suivi dans l'Inde en secret et sans son agrément, et n'a que de l'amitié pour la personne qui lui a donné cette preuve d'amour.

— Comment pouvez-vous connaître si bien ses sentiments ? dit Chonchon, sans lever les yeux.

— Ah ! dit Kerjean, dois-je vous avouer cela ? Eh bien ! oui, je le ferai, tant je tiens à vous convaincre. J'ai été, malgré moi, touché par les charmes de cette jeune fille, dont j'avais du premier coup d'œil deviné le déguisement, et il m'a vu lui rendre des soins, sans

en témoigner la moindre jalousie. Si jamais il a eu du goût pour elle, ce qu'il nie absolument, c'est passé. Voilà, petite cousine. Vous allez mieux déjà, car le sang remonte à vos joues, et vos lèvres, qui font la moue depuis si longtemps, se détendent dans un sourire. Maintenant, je me sauve, car je ne veux pas être remercié.

Et il courut vers Madame Dupleix qui venait d'entrer.

— Ne m'embrasse donc pas comme cela, grand fou, s'écria-t-elle en riant, tu vas m'enlever tout mon rouge.

— Madame la marquise, vous n'en serez que plus belle avec votre pâleur d'Orientale.

— Mais elle ne va pas du tout avec les paniers et la poudre, dit-elle en s'arrêtant devant une glace, et voilà que tu m'as enlevé la moitié d'une joue.

— J'aurai bientôt fait de rétablir l'équilibre, ma tante.

Et il l'embrassa de l'autre côté.

— Mon Dieu ! que j'ai donc un neveu insupportable, s'écria-t-elle en se défendant à coups d'éventail. Viens un peu, Chonchon, et regarde si je suis encore présentable ; il m'a massacrée.

— Non, mère, tu es charmante, dit la jeune fille en redressant du bout du doigt une des fleurs de diamants qui tremblaient dans les cheveux de la marquise

Un dîner de gala a lieu ce soir-là, au palais neuf, où l'on est retourné aussitôt après la levée du siège. Depuis ce temps, les jours se passent en fêtes et en réjouissances.

Cette victoire si importante, Dupleix l'a fait sonner bien haut, par politique, aux oreilles des princes indiens ; il a même écrit au Grand-Mogol, pour lui faire savoir que les Français ont triomphé des forces européennes les plus considérables qui aient jamais paru dans l'Inde, et il a reçu de Delhi de vives félicitations. Son prestige a doublé tandis que, aux yeux des indigènes, les Anglais n'ont plus aucune importance.

Parmi les hôtes d'aujourd'hui, on attend le prince Salabet-Çingh et le fils de Chanda-Saïb : Aly-Résa ; puis tous les officiers, beaucoup de grands personnages, les hauts fonctionnaires et quelques riches banquiers arméniens. Enfin, c'est : « un de ces dîners mortels, où il faut se pincer pour ne pas dormir », à ce que dit Louise de Kerjean.

Chonchon, à qui un poids est ôté de dessus le cœur, et qui revient à la vie, cherche partout son amie, sa confidente, à qui elle dit toutes ses pensées ; elle a parcouru le jardin, les salons encore vides, sans pouvoir la découvrir ; lasse et toute échauffée, avec un commencement d'inquiétude, elle interroge un serviteur !

— Mademoiselle est avec monsieur le chevalier, dans la salle à manger, répond-il.

Chonchon, très surprise, y court.

— Ah ! te voilà ! s'écrie Louise, nous sommes en train de faire un coup d'État ; forcément tu es du complot.

— Qu'est-ce donc que vous faites ?

— Ce que nous faisons ? dit Kerjean, qui circule autour de l'immense table, toute scintillante d'orfèvre-

rie; nous nous arrangeons pour éviter le purgatoire sur cette terre.

Le maître d'hôtel, un vieux serviteur qui a vu naître les enfants, suit le jeune homme, une grande liste à la main, moitié riant, moitié fâché.

— Mais, monsieur le chevalier, dit-il, les questions de préséance...

— Je m'en moque, répond Kerjean.

— Comment! vous changez les places? s'écria Chonchon.

— Parfaitement, répondit Louise; en ce qui nous concerne, naturellement. J'en ai assez d'écouter le brave général d'Auteuil parlant de sa goutte et des mauvais tours qu'elle lui joue en campagne; et l'excellent major de Bury me raconter dans quelle circonstance il a reçu la blessure qui l'a rendu boiteux.

Mais Chonchon était très effrayée de ce bouleversement.

— Plains-toi donc, lui dit Louise; tu as à ta droite un vieil arménien, qui ne sait pas un mot de français, et à ta gauche Monsieur de Bussy.

La jeune fille fit un mouvement.

— Aimes-tu mieux que nous te laissions le voisin qu'on t'avait choisi officiellement?

— Qui est-ce?

— Le petit neveu d'un trop illustre financier écossais.

— Le commandant Law? Oh, non! s'écria Chonchon.

Et elle se mit bravement de la partie.

— Le plus difficile, c'est de caser ceux que nous déplaçons, disait Kerjean.

— Qui avez-vous choisi pour voisines, cousin ?

— Mademoiselle d'Auteuil, qui n'a pas la goutte, elle; puis, à droite, je me sacrifie, je subis une vieille maman très inconnue. On m'en avait mis deux, c'était trop.

Lorsque, leur gaminerie accomplie, les trois complices, très satisfaits, rentrèrent dans le salon, presque tous les convives étaient arrivés.

Chonchon chercha Bussy des yeux. Elle le fuyait depuis quelque temps, et il lui semblait maintenant qu'elle avait des torts envers lui; elle avait été si froide, lui répondant à peine, n'ayant plus l'air de le connaître, après lui avoir montré, plus qu'il ne fallait, sa sympathie ! Que devait-il penser d'elle ? A présent que sa souffrance s'en était allée, elle se rendait compte que sa conduite avait été imprudente, qu'elle n'avait eu aucune raison de changer ainsi de manières avec lui, n'ayant, malheureusement, aucun droit sur son cœur.

Lorsqu'elle aperçut le jeune capitaine, adossé au chambranle d'une porte, il était tellement absorbé et triste, tellement absent, qu'elle put s'imaginer être pour quelque chose dans cette sombre préoccupation. Elle eût voulu aller à lui, le saluer, lui sourire. Mais trop de monde les séparant, elle se résigna à attendre ce grand bonheur de tout à l'heure : ce dîner passé auprès de lui.

Pendant ce temps, Bussy, la main sur sa poitrine, y appuyait, comme pour l'incruster dans sa chair, jus-

qu'à se faire mal, un sachet qu'il portait sur la peau et dans lequel était enfermée cette boucle noire et brillante, déposée en offrande aux pieds de Vichnou et dérobée, pour lui, au dieu de la mer. Il avait besoin de cette meurtrissure pour se persuader que toute cette scène de Sadraspatnam n'était pas un rêve qu'il avait fait. Presque aussitôt après, enfermé dans Pondichéry, il n'avait plus eu aucune nouvelle, ce qui était bien explicable, toute communication avec la ville étant coupée. Mais depuis ?... Rien ne venait, aucun messager n'apportait cette réponse attendue dans les transes du doute. Naik expliquait le retard par le mauvais état des chemins ; la saison des pluies était de retour, les rivières torrentueuses devenues infranchissables, les routes bourbiers, tout voyage était impossible pendant quelques semaines encore ; la preuve c'est qu'Arslan-Khan, le meilleur ami du marquis maintenant, retourné près de la reine pour lui demander son congé, n'avait pu donner de ses nouvelles. Mais les paroles que le fakir lui avait dites, en le quittant, empêchait surtout l'espoir de mourir dans le cœur du jeune homme : « Aie patience, la réponse sera selon ton désir » et il voulait croire aveuglément à ce que disait Sata-Nanda. Tant qu'il avait fallu se battre, l'ardeur de la lutte et la fatigue brisant son corps, endormaient son impatience ; mais aujourd'hui elle prenait une acuité insoutenable, le brûlait de langueurs mortelles.

— Que le bonheur soit le héraut qui te précède, glorieux capitaine, dit tout à coup, près de lui, une

voix harmonieuse, je suis heureux de te revoir.

Bussy releva la tête vivement, regardant avec une sorte d'égarement, tant son esprit était loin du salon de Dupleix, où on le ramenait brusquement. Il eut un tressaillement de surprise ; le prince Salabet-Çingh, tout resplendissant d'or et de pierreries, debout devant lui, le regardait en souriant ; mais ce n'était pas le prince qui avait parlé ; il s'appuyait d'une main à l'épaule d'un tout jeune homme qui tendait la main à Bussy.

— Aly-Résa ! s'écria-t-il en reconnaissant le fils de Chanda-Saïb, c'est une fête pour moi, le jour où je te rencontre de nouveau.

— Le prince très illustre qui nous éclaire de sa présence, dit Aly-Résa, était curieux de te connaître. J'ai eu le bonheur de lui parler de toi, et il a entendu partout chanter tes louanges pendant la guerre.

— La bégum m'a dit que tu parles notre langue, dit Salabet-Çingh. J'aime beaucoup les Français, mais tu es le seul à qui je puisse le dire sans interprète. Aussi je serais heureux d'être ton ami.

Son ami ! Bussy avait envie de lui crier qu'ils étaient rivaux et qu'il le haïssait. Mais c'était l'hôte de Dupleix et un pareil esclandre eût été odieux. Il parvint à se maîtriser et s'inclina profondément.

— Un pareil honneur est trop au-dessus de moi, dit-il.

— Laisse-moi t'appeler Bâhâdour (1), continua le

(1) C'est-à-dire, héros.

prince, personne n'est plus que toi digne de ce titre ; et faisons dès à présent un pacte d'amitié. Donne-moi le nœud de ton épée, veux-tu ?

Bussy était abasourdi ; mais le prince parlait d'une voix si douce, avec des façons si câlines, qu'il n'y avait pas moyen de lui répondre par un refus ; il défit donc l'écharpe blanche, frangée d'or, qui ornait la poignée de son épée, et la donna à Salabet-Çingh. Celui-ci, rapidement, l'entortilla à la garde de son sabre ; puis il ôta de son doigt un magnifique diamant et, prenant la main de Bussy, essaya de le lui passer. Malgré leur élégance aristocratique, les doigts du jeune Français n'atteignaient pas l'extrême finesse de ceux de l'Oriental : la bague n'entra qu'au petit doigt.

— Ma main est plus petite, disait Salabet en retenant celle de Bussy, mais comme la tienne est plus blanche !

Puis il le laissa s'éloigner, se retournant à demi, lui disant par-dessus l'épaule :

— A bientôt, Bâhâdour !

Bussy était furieux ; il cherchait à arracher cette bague, voulait aller dans le jardin pour la jeter au diable. Kerjean qui passait lui dit en courant :

— Donnez la main à ma cousine pour entrer dans la salle, vous êtes placé près d'elle.

On venait d'ouvrir, toutes grandes, les triples portes, flanquées de hallebardiers vêtus de brocart d'or, avec des bas cramoisis et un soleil sur la poitrine, et on s'en allait, en procession, vers la salle à manger.

Le marquis trouva sur son chemin Chonchon qui le

cherchait. Il ne la vit pas tout d'abord et elle fut effrayée de l'expression irritée de son regard.

— Mon Dieu ! dit-elle, qu'avez-vous, que vos yeux ont l'air si méchants ?

— Puisque je vous trouve, toute ombre disparaît comme devant l'aurore, dit-il galamment en lui offrant la main.

Une armée de serviteurs s'agitaient autour de la table : des pages, des échansons, des noirs remuant de grands éventails. Salabet-Çingh, placé à côté de la bégum, avait derrière lui des esclaves somptueusement vêtus, dont l'un portait une aiguière d'or. Bussy était placé presque en face du prince, il l'avait malgré lui sous les yeux, et sa maussaderie ne s'en allait pas.

— Je vois qu'il fait toujours très noir et que l'aurore n'a eu aucun pouvoir, dit Chonchon, décidée à faire des avances pour réparer ses torts.

— Grondez-moi, mademoiselle, dit le marquis fâché contre lui-même, car je le mérite fort. Au lieu de jouir du bonheur d'être près de vous, je me laisse stupidement dominer par la colère, à cause d'un cadeau que l'on vient de me faire. Tenez, cette bague.

— Oui, le prince Salabet ; je l'ai vu de loin vous la donner, dit-elle. Comment cela peut-il vous irriter ? Il vous a fait le plus grand honneur possible, puisqu'il vous a pris un ruban et qu'il le porte sur lui ; c'est un signe qu'il se regarde comme votre ami.

— Pourquoi ? Je ne le connais pas !

— Votre valeur et vos traits d'héroïsme ont fait

grand bruit pendant le siège. Le prince vous connaît par la renommée, et il vous remercie de l'avoir si bien défendu, puisqu'il n'avait pas quitté la ville. La bague est fort belle ; voilà bien de quoi se fâcher.

Et elle paraissait examiner le diamant, tandis, qu'en vérité, c'était la main qu'elle admirait.

— Je suis absurde en effet, dit Bussy, mais c'est fini, n'y pensons plus.

Et il vida d'un trait son verre qu'on venait de remplir, et s'efforça d'être gai et aimable.

— Maintenant que ma fâcherie est passée, dit-il, expliquez-moi la vôtre. Je crois que j'avais eu le malheur de vous déplaire et je me suis cassé la tête, en vain, à trouver pourquoi.

Comme il disait cela légèrement, sans regrets ! Elle s'était bien trompée en s'imaginant être pour quelque chose dans sa tristesse de tout à l'heure. Il la traitait en enfant, voilà tout, et cela la mortifiait profondément.

Elle baissait le nez vers son assiette, ne répondant pas.

— Vous voyez, reprit-il, vous me tenez rigueur. Qu'ai-je donc fait pour démériter de vous ? La première fois que nous nous sommes vus, vous m'avez montré plus de confiance.

— J'étais bien folle, alors, dit-elle, je suis devenue plus sérieuse depuis.

— Ah ! ne devenez pas sérieuse ! c'était si charmant cette franchise candide.

Il avait dit cela d'un accent vraiment sincère, et elle se rassura un peu. La langue lui démangeait de parler

du page, mais elle voyait bien qu'il était impossible de dire la vérité, d'avouer une jalousie aussi indiscrète. Il ne lui avait donné hélas ! aucun droit d'être jalouse.

— Je n'étais pas fâchée, dit-elle. J'avais fait vœu de ne plus parler à aucun homme. Je voulais entrer au couvent.

— Quel joli mensonge ! Vous accueilliez à merveille la cour que vous faisait le commandant Law.

— Oh ! celui-là, je le déteste, dit-elle en riant ; c'était par pénitence que je l'écoutais.

— Comment ! ce bel officier n'a pas su vous charmer ? Voilà qui doit bien le surprendre. Voyez donc les regards jaloux qu'il nous lance.

— Jaloux, non : il me plaint sans doute d'être privée de sa compagnie. Je ne connais rien de plus fat et de plus présomptueux que cet homme.

— Vous avez raison, dit Bussy, c'est un vaniteux sans esprit.

— Laissons-le, dit-elle : c'est ennuyeux de parler de lui.

Elle ne perdait pas de vue son idée cherchant un détour pour l'interroger sur le page.

— Ne trouvez-vous pas, dit-elle, que les esclaves du prince Salabet sont très magnifiques ?

— Surtout celui qui tient l'aiguière, on dirait une statue de basalte ; mais que compte-t-il faire de cet ustensile d'or ?

Chonchon se mit à rire, et lui dit derrière son éventail :

— C'est pour verser l'eau de rose sur les doigts du prince, quand il oublie de se servir de sa fourchette et mange avec ses mains, à l'orientale.

— Cela lui arrive ?

— Très souvent. Mais il en rit si gentiment lui-même, en tendant ses doigts à l'esclave, qu'il reste charmant. Voyez-vous le tout jeune page qui tient la serviette de soie rouge ?

— Oui, on dirait une fille, tant il est gracieux.

— N'est-ce pas ? Mais tous les pages ressemblent à des jeunes filles, ajouta-t-elle en le regardant en face, le vôtre plus qu'aucun.

— Vous le connaissez ? dit-il très surpris.

— Je l'ai vu près de vous, un jour, dans la rue.

C'était donc là le motif de sa froideur, elle était jalouse. Bussy attacha sur elle un regard attendri ; il était touché malgré lui, et aimait vraiment d'une très vive amitié cette âme transparente qui ne savait rien lui cacher. Elle se sentait devinée, mais n'avait pas la force de dissimuler, ne baissait pas les yeux, subissant le magnétique charme de ce regard qui trop rarement s'arrêtait sur le sien ; il se détourna vite pourtant, effrayé de son pouvoir.

— C'est terrible, les femmes, pour découvrir un mystère.

— Vous voyez, dit Chonchon, je me vantais en prétendant être devenue sérieuse ! Je suis toujours la même folle qui parle à tort et à travers de ce qui ne la regarde pas.

— C'est comme cela que je vous aime...

Mais il regretta ces mots qui avaient fait rayonner de joie les yeux de la jeune fille.

— Puisque vous m'encouragez à ce point, reprit-elle, je vais être folle tout à fait ; racontez-moi l'histoire de votre page.

— Elle est assez commune, et l'on en voit beaucoup de pareilles dans les romans de chevalerie : une jeune fille s'éprenant en secret d'un paladin et le suivant à la guerre, se cachant de lui, de façon à ce qu'il sache trop tard le coup de tête, pour pouvoir s'y opposer.

— Et vous ne l'aimez pas, celle qui a tout quitté pour vous ?

— Pas comme elle le voudrait ; mais je l'aime au contraire beaucoup ; c'est un cœur admirablement dévoué.

— Qu'elle doit-être heureuse !

— Heureuse d'aimer sans espoir ?

— Non, mais de vivre auprès de celui qu'elle aime, sous son toit, dans son ombre, d'embellir son intérieur, de veiller sur lui, et de devenir, peu à peu, une habitude pour son cœur.

— Vraiment, dit le marquis en l'interrogeant profondément du regard, vous consentiriez à épouser un homme qui ne vous aimerait pas, et vous seriez heureuse auprès de lui ?

— Oui, dit-elle gravement, en le regardant d'un air résolu ; si je l'aimais, je saurais me contenter de ce bonheur-là ; et puis j'aurais toute ma vie pour me faire aimer de lui.

Le brouhaha grandissant des conversations, mêlé

au cliquetis argentin de la vaisselle faisait une grande solitude à leur causerie, protégée encore par la symphonie, jouée en sourdine par un orchestre caché. Mais tandis que Chonchon se disait que cette soirée était la plus délicieuse de sa vie, Bussy se laissait peu à peu retourner à son tourment. Malgré lui ses regards s'attachaient sur Salabet-Çingh, étudiant son visage, cherchant à deviner son âme. Certes, il n'avait rien d'un homme épris, séparé de celle qu'il aime ; une gaieté juvénile, qui le faisait rire de tout ; des traits charmants mais sans énergie, et rien qu'une douceur paresseuse dans ses longs yeux de velours.

— Elle ne peut pas l'aimer, se disait-il, puisque la haine emplit tout son cœur ; et il n'a pas comme moi sur sa poitrine un talisman divin : cette longue, souple et odorante mèche de cheveux, qui me parfume et me grise. Ah ! que je voudrais être seul, user mes lèvres à la baiser, y noyer mon visage !

— Le prince est-il marié ? demanda-t-il à Chonchon après un moment de silence.

— Marié, je le crois bien, il a cinquante femmes ! Je suis allée avec ma mère dans son harem, le Zénanah, comme on dit ici ; je les ai vues, ces femmes, sans leur voile ; elles sont bien belles, les Circassiennes surtout, celles-là ont des esclaves chargés uniquement de leur peindre l'intérieur des paupières avec de l'antimoine ; mais ma mère, qui parle leur langue, dit que toutes manquent d'esprit.

— Pourquoi habite-t-il Pondichéry au lieu d'être à la cour du Soubab ?

— On a déjà cherché à l'assassiner et il fuit les complots contre sa vie. Mon père est le grand refuge; ils savent tous, ces princes, qu'il ne trahit pas, lui, et ils ont une confiance superstitieuse dans les fortifications de la ville, dont ils ne comprennent pas l'architecture savante.

— A-t-il donc des chances de succéder au trône ?

— Non, c'est plutôt son oncle, Mouzaffer, le petit-fils du roi, et son préféré; mais il y a tous les fils, qui ne laisseront pas la succession leur échapper. Enfin, je n'y comprends rien. Ne me faites pas parler politique.

Le dîner finissait; on retournait dans les salons illuminés, avec un peu de confusion, continuant bruyamment les conversations commencées; puis, les personnes graves se mirent au jeu; la jeunesse se répandit sous les vérandahs ouvertes, parmi les fleurs, tandis que Dupleix, souriant, allait des uns aux autres, disant un mot gracieux à chacun.

On avait autorisé Salabet-Çingh à fumer son houka; mais il en avait à peine humé quelques bouffées, lorsque, à la grande surprise de tout le monde, un homme, couvert de boue et ruisselant de pluie, se précipita dans le salon, que chacun de ses pas tachait, et vint tomber aux pieds du prince.

Celui-ci, effrayé, se recula brusquement en portant la main à son sabre, préoccupé qu'il était toujours des assassins.

Les gardes du palais, qui poursuivaient cet homme, se pressaient aux portes, expliquant qu'il avait passé

au milieu d'eux comme une flèche, sautant par dessus les lances croisées, et qu'un coup de feu, tiré sur lui, l'avait manqué.

L'homme haletait, sur le parquet, comme une bête forcée. Il parvint à parler cependant.

— Je suis un messager, dit-il au prince ; je t'apporte le premier cette nouvelle que le très glorieux roi du Dékan, Nizam-el-Molouk, a quitté ce monde.

— Le roi est mort ! s'écria Salabet-Çingh. en se levant vivement. Sait-on qui lui succède ? ajouta-t-il après un moment, en se penchant vers le messager.

— Le testament du Soubab désigne le très illustre prince Sadoula-Bâhâdour-Mouzaffer-Çingh, son petit-fils ; mais le fils aîné du roi, Nasser-Çingh, chef des armées, s'est emparé des trésors et du pouvoir.

— Comment, ce traître ! cet ivrogne ! ma vie est moins que jamais en sûreté.

Dupleix avait appelé Bussy près de lui, et s'était fait traduire ce qui s'était dit entre le prince et le messager.

— Voilà une nouvelle des plus importantes, s'écria-t-il, un événement, qu'en secret, j'attendais depuis longtemps. Ne me quittez pas, Bussy. C'est aujourd'hui que je vous ouvrirai mon cœur.

Salabet-Çingh s'avança vers le gouverneur, lui serrant les mains.

— Le roi est mort, dit-il, et l'odieux Nasser-Çingh s'empare du trône. Accorde-moi encore ta protection ; sans elle, que deviendrais-je ?

— Rassurez-vous, cher prince, dit Dupleix, vous êtes en sûreté dans cette ville, nul n'osera vous atta-

quer sous le drapeau de la France. Cependant, si vous le désirez, je doublerai les gardes autour de votre palais.

— Non, non, c'est inutile; le drapeau me garde mieux que mille hommes; mais je dois te quitter pour prendre le deuil et faire des prières publiques.

Et, se tournant vers Bussy :

— Mon nouvel ami, n'oublie pas notre alliance, dit-il.

Et il lui tendit la main devant Dupleix, le marquis ne put refuser la sienne, Le prince la serra d'une étreinte nerveuse, puis il embrassa Dupleix qui le reconduisit jusqu'à son palanquin.

Lorsque le gouverneur revint, la bégum, à qui un page parlait à voix basse, lui fit signe de s'approcher d'elle.

— L'épouse de Chanda-Saïb est ici et demande à me voir, dit-elle; il faut quelque chose de grave pour qu'elle se décide à sortir à une pareille heure de son palais. Je l'ai fait conduire dans le salon blanc. Viens m'y retrouver bientôt.

Le salon blanc était une petite pièce, tendue de damas blanc et argent, où Madame Dupleix se reposait quelquefois pendant les réceptions, et où les invités, n'entraient pas sans être appelés. Le gouverneur s'y rendit, emmenant Bussy avec lui. On fit retomber derrière eux une portière, et le page garda l'entrée.

Aly-Résa était là, près de sa mère, voilée de mousseline, assise à côté de la bégum qui lisait une longue lettre. La musulmane se leva pour saluer le gouverneur,



et elle fit un léger signe de connaissance au marquis, puis échangea un rapide coup d'œil avec son fils, qui signifiait : « Nous ne nous trompions pas en cherchant à gagner les bonnes grâces de ce jeune homme. C'est le favori du maître. »

— Je viens en suppliante, dit-elle à Dupleix, mon époux n'a d'espoir qu'en toi et est toujours ton plus fidèle esclave.

Bussy, rapidement traduisit la phrase.

— Ton illustre époux est-il encore prisonnier des Mahrattes ? a-t-il réussi à s'évader, ou a-t-il payé l'énorme rançon qu'on lui réclamait ?

— Voici, dit la bégum, qui refermait le rouleau de parchemin ; Chanda-Saïb est libre, le nouveau Soubab s'est porté garant de la rançon, et les Mahrattes fournissent trois mille cavaliers à leur ancien prisonnier, qui, à leur tête, va rejoindre le Soubab dépossédé, pour faire alliance avec lui et l'aider à conquérir son trône.

— Voilà qui est très bien, dit Dupleix, la similitude de leur destinée devait rapprocher ces deux hommes.

— Leur plan est celui-ci, continua Jeanne ; attaquer d'abord le Karnatic, renverser le Nabab Allah-Verdi, s'emparer d'Arcate, et, maître alors d'une armée, marcher contre l'usurpateur Nasser-Çingh. Mais — ce que tu désires depuis si longtemps arrive enfin ! — ils demandent en grâce que tu leur envoie une petite troupe de Français, que tu sois leur allié, car alors ils seront sûrs du succès, puisque tu es, disent-ils, le Lion de la Victoire.

Une singulière flamme illumina les yeux de Dupleix.



la compagnie, l'avantage de cette intervention, à ce que je leur laisserai croire, sera uniquement les économies réalisées, les troupes mises au service des princes devant être soldées par eux, ce qui nous permettra d'entretenir en temps de paix avec l'Europe la même armée qu'en temps de guerre, sans compter les dédommagements qu'on ne manquera pas de nous offrir pour les services rendus. C'est cela que je ferai sonner bien haut, pour qu'on n'entrave pas mes plans ; mais ma véritable pensée est autrement téméraire, et, si on la soupçonnait, aussi bien à Versailles que dans l'Inde, on me tiendrait pour fou et on me créerait mille obstacles. Vous avez remarqué, n'est-ce pas, l'état de décrépitude et d'anarchie dans lequel est tombé le gouvernement de ce pays ; des guerres continuelles, des intrigues sanglantes, des trahisons, des lâchetés, le pouvoir du Grand-Mogol le plus souvent méconnu et méprisé, et le peuple, comme toujours, victime de toutes ces ambitions piétinant sur lui ? Eh bien, ce que je rêve, c'est de conquérir ce pays, de lui rendre le calme et la prospérité, d'en devenir le maître, et cela pacifiquement, sans conquête ni violence. Vous êtes troublé, n'est-ce pas, vos yeux s'élargissent, vous croyez que je délire ? Cependant, si l'on me seconde, si l'on m'aide un peu, cela est faisable. Je peux donner, peut-être, à la France l'empire de l'Inde ! Voyez, si nous réussissons ici, comme nous serons déjà près du but. Nous soutenons deux princes légitimes, traîtreusement dépossédés. Si nous parvenons à leur rendre le trône, quelle reconnaissance, quel respect n'au-



ront-ils pas pour leurs sauveurs? Nous serons leur guide, leur arbitre, en un mot nous régnerons sous leur nom. Ils nous investiront de titres, de fiefs qui s'agrandiront rapidement; le peuple, qui aura senti les bienfaits de notre domination, se donnerait à nous par amour, le jour où, sans secousse, par la force des choses, nous hériterions légitimement du pouvoir, avec l'agrément du Grand-Mogol, dont nous aurons toujours soutenu les candidats et respecté les décrets.

— Ah! monsieur, l'audace de votre génie m'éblouit, s'écria Bussy en se levant; certes une pareille conquête est possible, et si l'on sait vous comprendre et vous aider, vous réussirez. Quant à moi, je suis prêt à sacrifier ma vie pour vous servir, et je suis fier et heureux de l'honneur que vous me faites en me choisissant pour vous seconder.

— Vous seul savez la vérité sur mes projets, Bussy; ne les laissez pas deviner, mais dirigez vos actions dans le sens qui les servira. Je ne pouvais rien sans un homme tel que vous, sans le héros capable d'accomplir des prodiges, sans l'esprit supérieur qui saura deviner mes désirs, quand il sera loin de moi, et pensera comme moi-même.

— Ah! ne m'accablez pas de tant d'éloges, dit le marquis, ne me rendez pas impossible d'égaler la trop haute opinion que vous avez de moi.

— Cette fois je ne me trompe pas, dit Dupleix en serrant le jeune homme dans ses bras, vous êtes bien celui que j'attendais. Mais en voilà assez pour aujour-

— Ils ajoutent, dit encore la bégum, que, si tu acceptes, tu leur dicteras tes conditions.

Le gouverneur affecta un grand calme pour répondre.

— Je suis heureux de pouvoir rendre service à mon ami Chanda-Saïb, dit-il, au légitime successeur de la nababie du Karnatic. Par bonheur, la tranquillité que nous donnent nos victoires laisse des loisirs à mes troupes ; je pourrai donc mettre à sa disposition quatre cents Français et sept cents cipayes disciplinés. Aussitôt l'agrément du conseil supérieur obtenu, je ferai partir ce détachement, car je sais qu'en pareille circonstance la promptitude est la moitié du succès.

La musulmane se jeta dans les bras de la bégum quand elle lui eut traduit cette réponse, et Aly-Résa baisa avec effusion la main de Dupleix.

— Nous te devions la vie, nous te devrons la puissance, dit-il ; notre reconnaissance saura s'élever à la hauteur de ta grandeur d'âme. Mon père veut que je le rejoigne pour combattre à ses côtés. Quand tu le permettras, je partirai.

— Nos soldats te feront escorte, dit le gouverneur ; voici les pluies qui cessent ; dans peu de jours vous vous mettrez en route.

— Merci, source de notre joie, dit Aly-Résa ; en grande hâte je vais expédier un courrier à mon père, pour lui porter l'heureuse nouvelle.

Quand l'épouse et le fils de Chanda-Saïd se furent retirés, la bégum retourna dans les salons, et Bussy resta seul avec Dupleix.

Alors le gouverneur appuya ses deux mains sur les

épaules du jeune officier, et le regarda dans les yeux, de ce regard intense et profond qu'il avait attaché sur lui lors de leur première entrevue ; mais cette fois ce n'était plus une interrogation ; il ne cherchait plus, ce regard ; il avait trouvé et rayonnait de joie.

— Mon cher Bussy, dit Dupleix après un moment, ce que je vais vous dire, excepté ma femme qui est comme moi-même, vous seul le saurez. Depuis que je vous connais, je vous observe, je vous étudie, et le résultat de cette étude est tout à votre avantage. A l'intrépidité, à l'emportement du héros, vous joignez le sang-froid et la prudence, un jugement rapide et sûr ; tout en sachant obéir, vous avez de l'initiative ; vous êtes tacticien, et je vous devine diplomate et homme d'État; de plus vous avez ce don naturel de séduction, dont je sens l'influence sur tous ceux qui vous approchent, et qui est d'une si grande importance dans la vie. Oui, je puis avoir toute confiance en vous, vous êtes bien celui que je cherchais.

— Ces louanges me comblent de joie, dit Bussy, mais je n'ai rien fait encore pour les mériter.

— Ecoutez-moi, dit le gouverneur en l'attirant sur un sofa. Voilà longtemps que je guettais l'occasion de me mêler des affaires des princes indiens, de prendre parti pour l'un d'eux ; vous avez entendu ce que Chanda-Saïb me demande : mon appui dans la guerre qu'il va entreprendre. L'éclat de nos victoires et la valeur de nos soldats ont donc amené, enfin, de la façon la plus favorable, l'événement que je désirais secrètement ! Pour le conseil supérieur, pour les directeurs de

d'hui, nous reparlerons de cela avant le départ; retournons à notre soirée.

Dans le salon, Dupleix s'approcha d'une table servie et se fit verser du champagne.

— Buvons au triomphe des princes légitimes, dit-il, en trinquant avec Bussy.

Le jeune homme vida son verre d'un trait, et dit à voix basse, en le reposant sur le plateau :

— A la conquête du paradis !

Le volume qui termine

LA CONQUETE DU PARADIS a pour titre:

LA REINE DE BANGALORE.

TABLE

Paris. — Imp. du Fort-Carré, 19, Chaussée-d'Antin, (A. Duroy D[r]).

L. FRINZINE, ÉDITEUR

112, Boulevard Saint-Germain, Paris

Collection grand in-18 jésus, à 3 fr. 50 le volume

BÉNIGNE (Ange). — Celles qui nous mènent, 3e édit. — Les Filles mal gardées. 4e édit.
BERGERAT (Émile). — Bébé et Cie. 4e éd.
BOUBÉE (Simon). — Bouche-verte, 3e édit.
BOUTIQUE (Alexandre). — Une Faute de Jeunesse.
BRIO (Carolus). — Les blessés de la Vie, 3e édition.
CHARDONNE (Louis de). — Mitsa. 3e édit.
CHENNEVIÈRES (Henry de). — Contes sans « Qui » ni « Que ».
CHINCHOLLE (Charles). — Les Jours d'Absinthe, 3e édition
COPIN (Alfred). — Talma et la Révolution.
COSSERET (Paul). — Tombée!
DEMESSE (Henri). — Un martyr! 2e édit. — Les vices de M. Benoît, 3e édition. — La petite Dufresnoy, 3e édition.
DEMOLLIENS (Jules). Cabotine, 2e édit.
DESCHAUMES (Edmond). — Les Monstres roses, 2e édition.
DIGUET (Charles). — Karita, 3e édition.
D'ORCIERES (Paul). — L'Enfer d'une Femme.
ENNE (Francis). Brutalités, 3e édition.
FAIVRE (Eug.). — Mariés, 3e édition.
GAUTIER (Judith). — Iskender, 3e édit.
GOURDON DE GENOUILLAC. — Au Pays des Neiges, 3e édition.
GRAMONT ET GINISTY. — L'Idée fixe, 3e édition.
HUE (Fernand). — Guérin Spranger et Cie, 3e édition.
LABITTE (Alphonse). — Le 108e Uhlans. — En Plein Ciel.
LANOYE (Henry de). — Affolée, 3e édit.
LEMERCIER DE NEUVILLE. — Les Coulisses de l'Amour, 4e edition.
LEOUZON LE DUC. — Le Serment du Docteur, 3e édition.
LEPAGE (Auguste). — Les Dîners de Paris, 3e édition.
LEROY (Albert). — Les Lendemains du Bonheur, 2e édition.
LEROY (Charles). — La Boîte à Musique, 9e édition.
LE VERDIER (Henri). — L'Enfer à deux, 2e édition. — La Joie de mourir, 3e édit. — Le Roman d'Aimée.
LHEUREUX (Paul). — *Les Passionnés* : P'tit Chéri, 5e éd. — La Toquée, 3e édit.
MAËL (Pierre). — La Double Vue. — Pilleur d'Epaves, 4e édition.
MAIZEROY (René). — Petites Femmes, 6e édition.
MALLAT. — La Comtesse Morphine, 3e éd.
MELANDRI. — La Faute d'Yvonne, 3e éd.
MENDES (Catulle). — Les Contes du Rouet, 6e édition. — Les Trois Chansons, 4e édition.
L.-V. MEUNIER. — Plaisirs en Deuil.
MONSELET (Charles). — Encore Un, 2e édition.
MONTAGNE (Edouard). — Les Affamés de Londres.
MONTEIL (Edgar). — La Bande des Copurchics, 4e édit.
MORET (Eugène). — Jeunesse Brisée, 3e éd.
NAZIM (Georges). — Le Ténor.
PEYREBRUNE (Georges de). — Une Décadente, 3e édition.
PIG (Gustave). — La femme artificielle: illustré par Ferdinandus, 3e édition. — Le Castel de Montalime.
ROD (Edouard). — L'autopsie du Docteur Z***, 3e édition. — La Course à la Mort, nouvelle édition.
SAINT-VIDAL (Math. de). — Un cas de Divorce, 2e édition. — Rosette, 3e édit.
SAUVENIÈRE (Alfred de). — Sylvaine de Vitray, 3e édition.
SILVESTRE (Armand). — Le livre des Joyeusetés, 10e édition. — Le Dessus du Panier, 6e édition. — Les cas difficiles, 8e éd. — Au Pays des Souvenirs, 6e éd.
SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES. — Qui Vive? — France! 4e édition.
STELLO. — Sœur Thècle, 2e édition.
THIÉRY (Victor). — Après la Défaite.
THYS (Pauline). — Les bonnes Bêtes, 3e éd.
TIENNOT DES ABLETTES. — Grappinus de Gigondas.
VERNIER (Paul). — Les Dévoyes.

Collection grand in-18 jésus à 3 francs le volume

Jules DE GASTYNE. . . . . *Le Roi des Braves.*
— *Le Séquestré*, 3e edition.
Théodore HENRY. . . . . *La Belle Miette.*
Léopold STAPLEAUX. . . . . Les Diablesses de Paris : *La Chute d'une Etoile*, 4e édition.
— *Mam'zelle Tout-le-Monde.*
— *La Femme du Député.*

Imp. de la Soc. de Typ. - NOIZETTE. 8, r. Campagne 1re. Paris.



